

Du moment que je gagne ma  
et puisque chaque homme  
De cette fatalité misérable,

qu'on lève, mieux vaut m'en

## LUTTÉS ET PASSIONS

ou je suis inconnu ou bien o  
oublié complètement et on

recommence ! Tant donc que

mon pain ici, ne dois-je pas

tant que je n'aurai pas de quoi

et il est plus que probable

jamais de quoi, et que je ne v

mourrai tranquille. Enfin, co

# LUTTES ET PASSIONS

# LUTTES ET PASSIONS

## LISTE DES PRIX EN EUROS

1.	Guillaume APOLLINAIRE	9.000,-	16.	Jacques-Nicolas BILLAUD-VARENNE	2.500,-
2.	Guillaume APOLLINAIRE	3.500,-	17.	Georges BRAQUE	1.700,-
3.	Louis ARAGON	9.500,-	18.	Lewis CARROLL	19.000,-
4.	Louis ARAGON	3.200,-	19.	Louis-Ferdinand CÉLINE	16.500,-
5.	Antonin ARTAUD	2.800,-	20.	Louis-Ferdinand CÉLINE	3.800,-
6.	Antonin ARTAUD	11.000,-	21.	Blaise CENDRARS	2.000,-
7.	Charles BAUDELAIRE	6.500,-	22.	Paul CÉZANNE	27.500,-
8.	Charles BAUDELAIRE	14.000,-	23.	René CHAR	1.400,-
9.	[BAUDELAIRE] Gustave FLAUBERT	6.500,-	24.	François-René de CHATEAUBRIAND	3.500,-
10.	[BAUDELAIRE] Étienne CARJAT	90.000,-	25.	François-René de CHATEAUBRIAND	7.800,-
11.	Charles BAUDELAIRE	17.500,-	26.	Jean COCTEAU	29.000,-
12.	[BAUDELAIRE] Paul VERLAINE	15.000,-	27.	Salvador DALÍ	22.500,-
13.	Émilie de BEAUHARNAIS	1.500,-	28.	Edgar DEGAS	3.500,-
14.	Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS	20.000,-	29.	André DERAIN	1.900,-
15.	Simone de BEAUVOIR	4.800,-	30.	Fiodor DOSTOÏEVSKI	6.000,-
			31.	Paul ÉLUARD	3.400,-
			32.	Gustave FLAUBERT	18.000,-
			33.	Gustave FLAUBERT	20.000,-
			34.	Federico GARCÍA LORCA	15.000,-
			35.	Paul GAUGUIN	55.000,-

36.	Théophile GAUTIER	6.500,-	56.	Jean POTOCKI	20.000,-
37.	Jean GENET	4.500,-	57.	Rainer Maria RILKE	40.000,-
38.	[HUGO] Juliette DROUET	3.800,-	58.	[RIMBAUD] Paul VERLAINE	6.000,-
39.	Victor HUGO	9.500,-	59.	[RIMBAUD] Paul VERLAINE	3.800,-
40.	Alfred JARRY	4.000,-	60.	[RIMBAUD] Paul VERLAINE	3.500,-
41.	Jack KEROUAC	35.000,-	61.	[RIMBAUD] René CHAR	1.900,-
42.	Franz LISZT	3.200,-	62.	Arthur RIMBAUD	45.000,-
43.	Jack LONDON	3.900,-	63.	Arthur RIMBAUD	185.000,-
44.	Maria MALIBRAN	4.000,-	64.	Camille SAINT-SAENS	1.600,-
45.	André MALRAUX	950,-	65.	George SAND	3.800,-
46.	Jean-Paul MARAT	7.000,-	66.	George SAND	9.500,-
47.	Roger MARTIN DU GARD	3.900,-	67.	Henri de TOULOUSE-LAUTREC	4.800,-
48.	Guy de MAUPASSANT	3.500,-	68.	Paul VERLAINE	2.800,-
49.	Jean MERMOZ	4.200,-	69.	Paul VERLAINE	2.000,-
50.	Amedeo MODIGLIANI	29.000,-	70.	Simone WEIL	10.000,-
51.	Eugénie de MONTIJO, Impératrice	2.900,-	71.	Émile ZOLA	1.300,-
52.	Irène NÉMIROVSKY	950,-	72.	Émile ZOLA	6.500,-
53.	Gérard de NERVAL	4.300,-	73.	[ZOLA] Gustave FLAUBERT	3.200,-
54.	Gérard de NERVAL	3.200,-	74.	[ZOLA] Gustave FLAUBERT	15.000,-
55.	Benjamin PERET	1.200,-	75.	Émile ZOLA	65.000,-

■ Le Manuscrit Français

Laurent Auxietre  
+33.6.77.77.99.99  
lemanuscritfrancais@gmail.com

Sur rendez-vous  
16 Boulevard de la Reine  
78000 Versailles  
TVA: FR 26 801 39 31 82

[www.lemanuscritfrancais.com](http://www.lemanuscritfrancais.com)

L'authenticité de tous nos documents est garantie  
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne





Les manuscrits que nous présentons sont des témoignages qui permettent de lire, de voir, de saisir des moments liés à la littérature, à l'art et à l'histoire. Ils transmettent passions, luttes et émotions, encore vivantes sur le papier.

L'émotion brute, vous la trouverez dans l'une des plus belles lettres d'amour de Flaubert à Louise Colet. Flaubert encore, ironique sur la candidature de Baudelaire à l'Académie en janvier 1862, et sans retenue dans sa réaction à chaud après sa lecture de *Nana*, dans une merveilleuse lettre adressée à Zola lui-même.

Un autre génie de la littérature, Céline, qui a rompu avec tous les codes : nous présentons l'une de ses plus importantes missives sur son travail littéraire, dans laquelle il s'étend longuement, entre autres, sur son style d'écriture, ses romans, la critique, ses origines.

La passerelle entre la littérature et les beaux-arts transparait ici plus que jamais. En témoigne l'une des lettres les plus bouleversantes jamais écrites par George Sand, adressée à son ami Delacroix, à qui elle voue une admiration sans limite.

D'autres peintres sont à l'honneur, maudits à leur façon : Gauguin, se livrant en détail sur son installation à Tahiti et ses débauches en tout genre ; Modigliani, dont les écrits sont si rares, dans une lettre au ton facétieux lors d'un réveillon très arrosé.

Les poètes occupent enfin une place de choix : Apollinaire, Hugo, Baudelaire, Gautier, Éluard, Verlaine, et surtout Rimbaud... toujours plus loin, dans l'une de ses plus belles lettres d'Aden encore en mains privées.

Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à lire ces témoignages du génie que nous en avons eu à les rassembler.

Laurent Auxietre

# 1. Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918)

Poème épistolaire signé « Guillaume Apollinaire » à André Billy

Nîmes, le 22 mars 1915, 1 p. in-8 à en-tête du Café Tortoni

Traces de pliures, petites taches, infimes déchirures marginales, annotations typographiques

**Brillante épître poétique improvisée depuis le Café Tortoni de Nîmes, où le poète avait ses habitudes**

*« De l'École et de la Roulette  
Tu me fais un tableau charmant  
Mais pour toi combien je regrette  
O Billy ton emmerdement*

*Tu t'en iras bientôt j'espère  
Près des Cocteau près des Romains  
Peut-être y verras-tu Royère  
Auquel je baise les deux mains*

*Car c'est un cœur et c'est une âme  
et c'est un poète en un mot  
Sur son beau front brille une flamme  
Dans sa main fleurit un rameau*

*Mais moi pour l'Hellespont antique  
Ne suis pas parti cette fois  
Il fait un soleil électrique  
Voici venir le plus doux des mois »*

Il est toujours émouvant, même quand il est connu, de découvrir la première version manuscrite du texte. C'est le cas pour ce poème, faisant partie d'un échange épistolaire entre Apollinaire et son ami André Billy (1882-1971) pendant la guerre de 14-18, en mars 1915, dévoilé sauf erreur après plus de cent ans. On note immédiatement l'absence de ponctuation, chère au poète.

Au sixième vers il faut bien lire : près *des* Cocteau et non près de Cocteau, comme transcrit dans la *Correspondance générale*, tome 2, 1915, p. 221. Ce n'est pas un détail, nous y reviendrons.

Billy, en mars 1915, était resté à Paris, où il s'embêtait, alors que Wilhelm de Kostrowitzky à la suite de son engagement volontaire faisait ses classes à Nîmes dans l'artillerie et usait abondamment du papier à lettre du café Tortoni où il avait ses habitudes. André Billy, qui taquinait aussi la muse, était journaliste et dès août 1915 il allait publier dans le *Mercur de France* une partie de leur « Correspondance poétique »,

en prenant soin cependant de ne pas écrire les noms en clair. Le numéro en bleu en marge du manuscrit est probablement destiné au *Mercur*. André Billy avait ainsi commenté cette publication quasi sur le vif : « De jeunes écrivains, arrachés par la guerre à leurs occupations favorites, ont adopté un usage charmant : ils correspondent en vers, ce qui prouve au moins, on en conviendra, un moral de tout repos. Nous avons sous les yeux un certain nombre de ces épîtres poétiques. Souhaitons que quelqu'un, plus tard, les réunisse toutes. Elles constituent de précieux documents littéraires et psychologiques. ». C'est dire que ces poèmes, écrits sans aucun doute rapidement, étaient toutefois plus ou moins clairement destinés à une publication. Les auteurs avaient en effet conscience de la valeur de témoignage de ces échanges et soignaient leurs textes. Dès 1923, André Billy publia cette correspondance dans *Apollinaire vivant*, avec ses propres poèmes qui éclairent les allusions d'Apollinaire : leurs amis communs, le cévenol Léo Larguier - qui sera blessé en septembre 1915 et siègera plus tard comme Billy

à l'Académie Goncourt -, le jeune Cocteau, Jules Romains, autant des noms qui deviendront célèbres au XXe siècle. Ce poème empreint de nostalgie et de mélancolie est loin de manifester le moindre enthousiasme pour la guerre.

Si l'on y regarde de plus près, il ne manque pas d'ironie. Billy, en attente d'une affectation dans l'administration, encaserné dans une école, se plaint en badinant de son inaction à Paris, meublée par le jeu de la « roulette » qu'on a quelque peine à imaginer. Apollinaire lui oppose son souhait de le voir rejoindre *les* Cocteau, *les* Romains, c'est-à-dire tous ceux qui pour une raison ou une autre ne sont pas au front. Cocteau s'engagera plus tard pour être finalement réformé pour raison de santé ; Jules Romains ne fit pas la guerre. Quant à Jean Royère, né en 1871, il n'était pas mobilisable. Sa présence dans l'énumération est curieuse, on peut soupçonner Apollinaire d'avoir cédé à la contrainte de

la rime en « ère »... tout en rendant hommage à un écrivain qu'il admirait. Il s'appretait quant à lui à être envoyé dans les Dardanelles, ce qui ne se fit pas. Entre ces deux vrais amis, l'humour du premier, qui « en rajoute » sur son sort, peut-être pour masquer sa gêne d'être en compagnie des « embusqués » comme l'ironie du second restent sur un mode plaisant. Le 26 avril, Apollinaire écrira à Billy : « Je te le dis, André Billy, que cette guerre / C'est Obus-Roi / Beaucoup plus tragique qu'Ubu mais qui n'est guère / Billy crois-moi / Moins burlesque, ô mon vieux, crois-moi c'est très comique ». L'humour a tourné au noir...

Ces échanges témoignent entre autres de la nécessité pour les soldats éloignés de leur milieu intellectuel et affectif de garder le contact pour supporter la séparation. Si, en mars 1915, Apollinaire n'avait pas encore connu le front, il savait déjà que la mort rôdait.

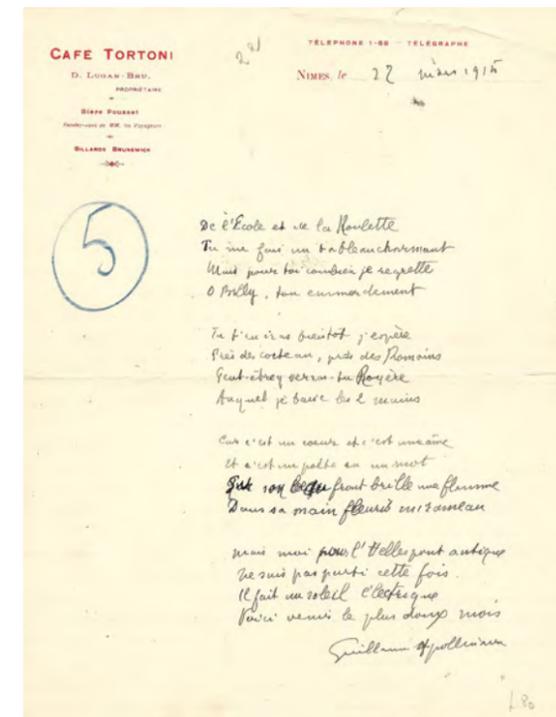
Références :

André Billy, *Apollinaire vivant*, Éditions de la Sirène, 1923.

Victor Martin-Schmets, *Correspondance générale* tome 2, 1915

*Lettres reçues par Guillaume Apollinaire*, tome 1, A-C

Apollinaire, *Œuvres poétiques*, éd. M. Adéma et M. Décaudin, Pléiade, p. 770



« Sur son beau front brille une flamme  
Dans sa main fleurit un rameau »

## 2. GUILLAUME APOLLINAIRE (1880-1918)

Quatrain autographe signé « G.A. » à Paul Lombard  
[Nîmes], 15 mars 1915, 1/4 p. in-4to

Traces de pliures, marges légèrement effrangées, une correction, traces typographiques

Savoureux quatrain épistolaire en alexandrins à son ami Paul Lombard

« Ainsi que Didier Lombard, ô Paul Lombard  
Tu regardes debout sur la tour cette guerre  
Prends garde qu'un conseil du civil de naguère  
Ne fasse en un clin d'œil un terrible soudard  
G.A. »

Ce quatrain épistolaire à Paul Lombard, dont cette version manuscrite est inédite, fait partie d'un ensemble de poèmes échangés entre les deux amis entre février et avril 1915, quand Apollinaire, engagé volontaire, faisait ses classes à Nîmes. Journaliste, Paul Lombard était un des fils de Jean Lombard, écrivain qui eut son heure de célébrité et auquel Apollinaire consacra un savoureux écho dans « La Vie anecdotique », rubrique qu'il tenait au *Mercur de France*. Didier Lombard était-il un autre de ses frères ?

Grâce à la publication récente des lettres de Paul Lombard à Apollinaire, il est possible d'interpréter notre quatrain comme une réponse à un précédent quatrain de Paul Lombard, envoyé de Paris le 13 mars 1915 :

*Anticipations*  
Ton profil de médaille antique, Apollinaire,  
A précédé ton nom dans l'immortalité  
Mais ton soixante-quinze, irritable et crotté,  
Restitue au passé la horde sanguinaire.

Le compliment s'accompagne d'une critique non voilée de la participation d'Apollinaire à la guerre. La réponse d'Apollinaire dénonce le retranchement de son ami dans sa tour (d'ivoire) protectrice et le menace d'une brutale métamorphose. Lui aussi, s'il prend conscience de la nécessité de l'engagement, peut devenir « en un clin d'œil » un militaire brutal et grossier... Autre façon de reconnaître avec lucidité la barbarie inhérente à la guerre à laquelle il a voulu participer, qui lui vaudra une blessure à la tête et probablement une mort prématurée.

Au-delà d'allusions privées, cet échange ainsi décrypté prend toute sa valeur : il témoigne de l'incompréhension qui s'instaure entre les combattants et les « embusqués », incompréhension qui va jusqu'à compromettre l'amitié d'antan.

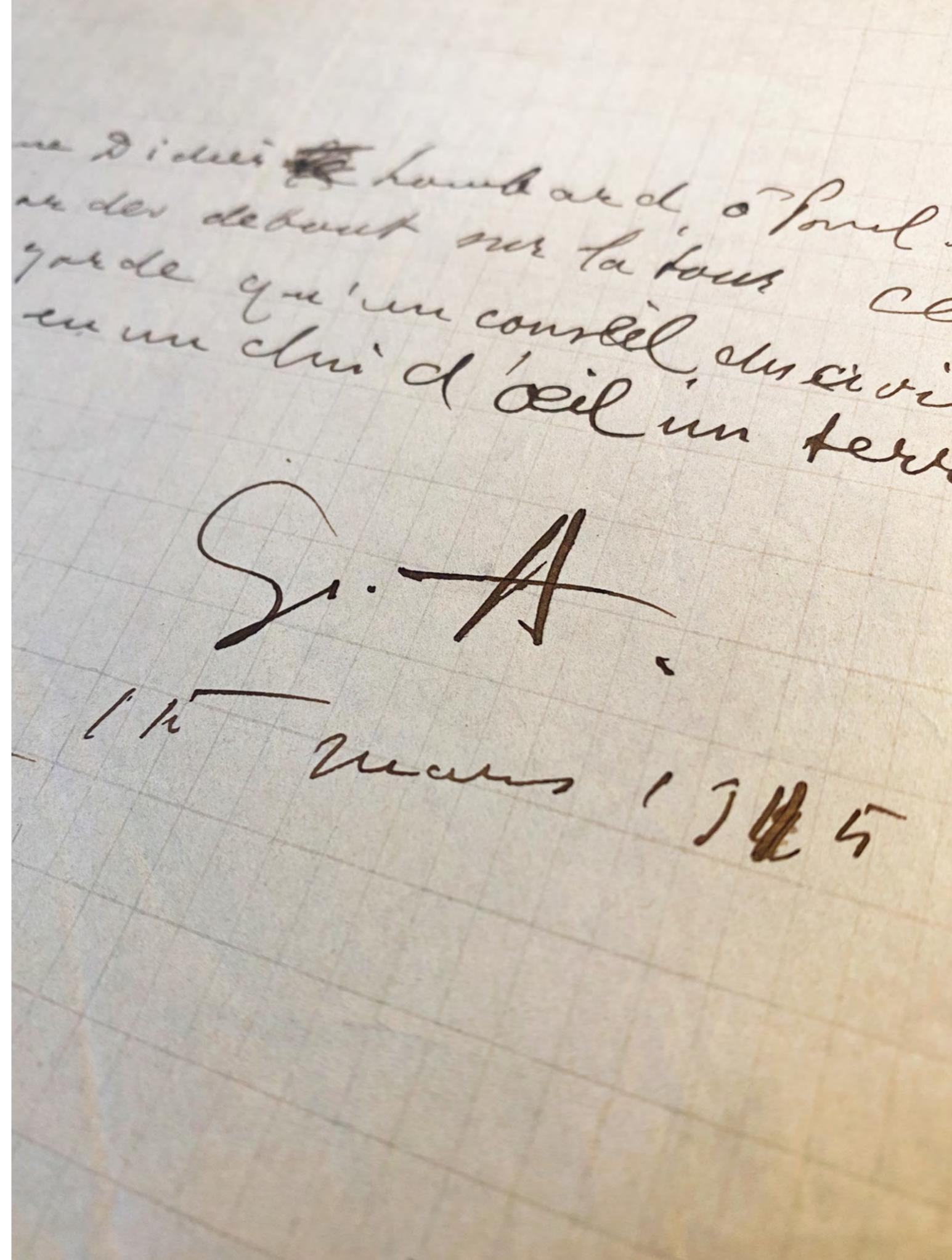
Références :

Apollinaire, *Œuvres poétiques*, éd. M. Adéma et M. Décaudin, Pléiade, p. 827

*Œuvres complètes*, tome 4, Balland et Lecat, p. 861,

*Correspondance générale*, 1915, tome 2, H. Champion, établie par Victor Martin-Schmets, p. 205,

Guillaume Apollinaire, *Poèmes en guerre*, Les Presses du réel, édition établie par Claude Debon, 2018, p. 100.



### 3. LOUIS ARAGON (1897-1982)

Poème autographe signé « Aragon », intitulé « D'une petite fille massacrée »  
S.l.n.d, 1 p. in-8° oblongue

Bouleversant poème extrait de *La Diane française*

« D'une petite fille massacrée »

Vous pourrez revenir ce sera vainement  
Surenchérir l'enfer et la bête féroce  
Vous pourrez enfoncer la porte avec vos crosses  
Allemands

Vous n'éveillerez pas cette enfant. Elle est morte  
Avant d'avoir ouvert tout à fait ses grands yeux  
Rien ne la tirera du rêve merveilleux  
Qui l'emporte

Dans ses cheveux défaits elle dort. On croirait  
Vraiment qu'elle va respirer qu'elle respire  
Dans ses petites mains la nuit met son empire  
En secret

Elle ne porte plus le poids de sa mémoire  
La rose pour mourir a simplement pâli  
Doucement doucement doucement elle oublie  
Vivre et voir

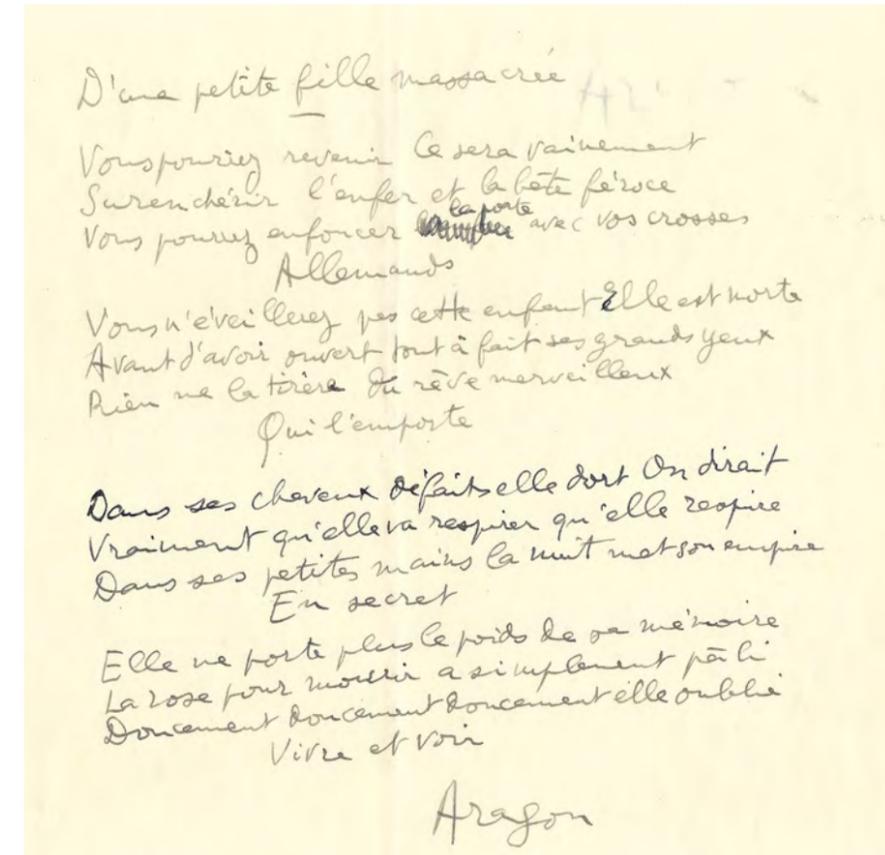
Aragon »

« D'une petite fille massacrée » est écrit à la mémoire de Jeannie Chancel, fille de Jean et Mady Chancel, résistants de Saint-Donat et amis du couple Aragon. Au lendemain d'un parachutage de matériel dans la nuit du 14 au 15 juin 1944, supervisé par Jean Chancel et auquel Louis et Elsa participent, les Allemands organisent une opération punitive dans le village : ils y mènent pillages et massacres. La fillette, âgée de treize ans, malade, ne peut pas s'enfuir avec la plupart des habitants. Restée chez des amis, elle est violée et meurt, le 24 août suivant d'une méningite.

Cette tragique existence trouve un écho dans chaque trissyllabe, mimant une mort aussi prématurée que brutale.

Ce poème est l'un des six inédits intégrés au recueil *La Diane française*. Il laisse apparaître en filigrane le poème de Rimbaud « Le Dormeur du val » ; on n'ignore pas l'admiration du résistant pour le Voyant.

« Vous n'éveillerez pas cette enfant. Elle est morte »



D'une petite fille massacrée  
Vous pourrez revenir ce sera vainement  
Surenchérir l'enfer et la bête féroce  
Vous pourrez enfoncer <sup>la porte</sup> ~~la porte~~ avec vos crosses  
Allemands  
Vous n'éveillerez pas cette enfant Elle est morte  
Avant d'avoir ouvert tout à fait ses grands yeux  
Rien ne la tirera du rêve merveilleux  
Qui l'emporte  
Dans ses cheveux défaits elle dort On dirait  
Vraiment qu'elle va respirer qu'elle respire  
Dans ses petites mains la nuit met son empire  
En secret  
Elle ne porte plus le poids de sa mémoire  
La rose pour mourir a simplement pâli  
Doucement doucement doucement elle oublie  
Vivre et voir  
Aragon

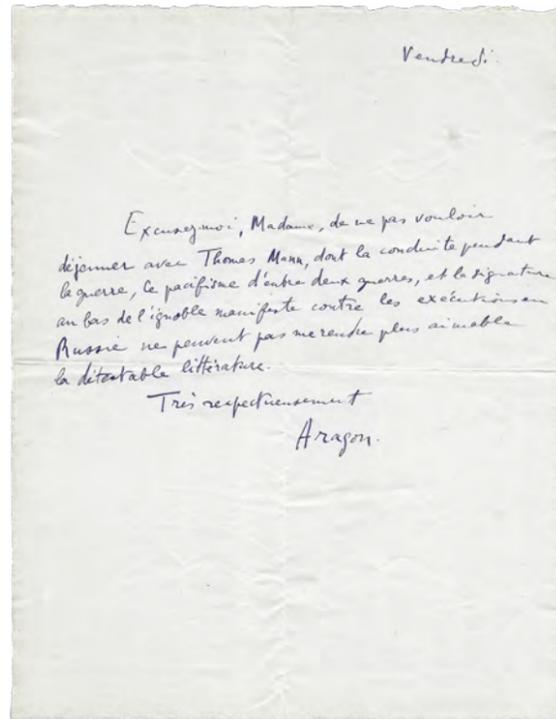
Référence :  
Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Ristat, Pléiade, t. I, p. 1029-1030

## 4. Louis ARAGON (1897-1982)

Lettre autographe signée « Aragon » [à la « duchesse rouge », Elisabeth de Clermont-Tonnerre]  
S.l.n.d, [1950], 1 p. in-4to

Violente charge de Louis Aragon à l'encontre de Thomas Mann

« La détestable littérature »



« Excusez-moi, Madame, de ne pas vouloir déjeuner avec Thomas Mann, dont la conduite pendant la guerre, le pacifisme d'entre deux guerres, et la signature au bas de l'ignoble manifeste contre les exécutions en Russie ne peuvent pas me rendre plus aimable la détestable littérature.  
Très respectueusement  
Aragon »

Le refus de Louis Aragon de voir Thomas Mann à l'occasion de sa visite officielle à Paris en mai 1950 s'explique par l'espoir qu'avaient suscité dans le camp communiste certaines de ses déclarations. L'écrivain allemand le plus prestigieux de l'époque, combattant émérite contre le fascisme depuis son exil américain, foncièrement hostile à la partie occidentale de l'Allemagne, dont il pensait qu'elle

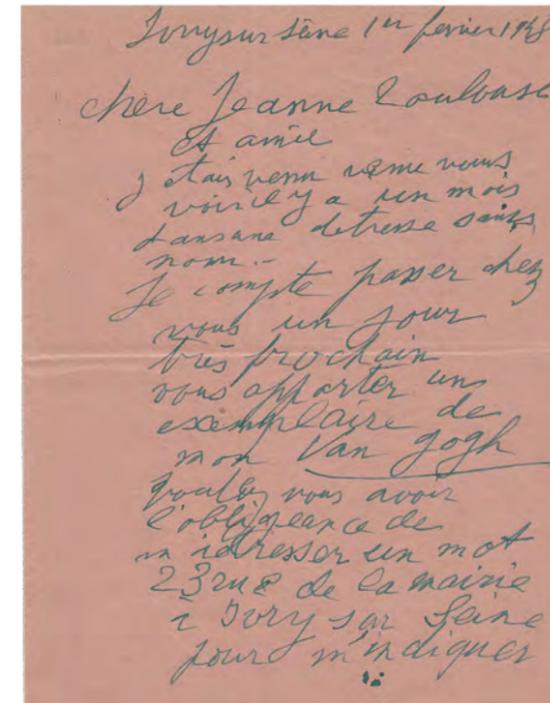
ne s'était pas vraiment débarrassée du nazisme, représentait un vecteur de propagande de choix pour les idéologues du communisme. Le dépit ressenti par Louis Aragon et d'autres suite à l'absence de Thomas Mann de participer au « Congrès mondial des partisans de la paix » (qui a lieu à Paris du 20 au 23 avril 1949 sous le patronage de Picasso avec sa célèbre « colombe ») est à la mesure de leur déception.

## 5. Antonin ARTAUD (1896-1948)

Lettre autographe signée « Antonin Artaud » à Jeanne Toulouse  
Ivry-sur-Seine, 1er février 1848, 2 p. in-8vo avec enveloppe autographe oblitérée

L'une des dernières lettres d'Artaud évoquant *Van Gogh le suicidé de la société*

« Un exemplaire de mon Van Gogh »



« Chère Jeanne Toulouse et amie  
J'étais venu venu [sic] vous voir il y a un mois dans une détresse sans nom.  
Je compte passer chez vous un jour très prochain vous apporter un exemplaire de mon Van Gogh  
Voulez vous avoir l'obligeance de m'adresser un mot 23 rue de la mairie à Ivry sur Seine pour m'indiquer quel jour je pourrai passer vous voir  
dans l'attente de ce petit mot je vous prie de me croire cordialement et affectueusement vôtre  
Antonin Artaud  
23 rue de la mairie  
Ivry sur seine »

Trente ans avant cette lettre, sur les conseils du docteur Dardel, Antoine Roi Artaud, père de l'écrivain, entre en contact avec Edouard Toulouse, psychiatre alors directeur de l'asile de Villejuif. Ce dernier accueille Artaud à son propre domicile et « compr[end], en [le] voyant qu'il [a] devant lui un être tout à fait exceptionnel, de cette race qui donne des Baudelaire, des Nerval, des Nietzsche. », d'après les mots de Jeanne Toulouse, épouse d'Edouard Toulouse, dont Artaud a d'ailleurs réalisé un portrait.

Cette missive est écrite un mois avant la mort d'Artaud, alors ravagé par la toxicomanie. Sa graphie nerveuse et la ponctuation parfois approximative témoignent des atteintes physiques et psychologiques des drogues.

Le « Van Gogh » qu'Artaud mentionne est son essai poétique *Van Gogh le suicidé de la société* (1947), paru à l'occasion d'une exposition dédiée au peintre. Il émane de cet essai que la création peut être perçue comme un pacte faustien, dans lequel « [l'artiste] n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour se sortir en fait de l'enfer. » L'enfer de l'addiction, l'enfer de la psychiatrie instituée dont Artaud sort par l'écriture et van Gogh par la peinture.

## 6. Antonin ARTAUD (1896-1948)

Lettre autographe signée « Antonin Artaud » à Adrienne Monnier

Hôpital psychiatrique de Ville-Evrard, 4 mars 1939, 2 p. in-4° avec enveloppe

Petites taches, traces de pliures d'époque

**Célèbre lettre, souvent reproduite et longtemps restée le seul texte connu d'Artaud pour la période 1938-1942 – Témoignage majeur de la correspondance de l'écrivain**

« Melle ADRIENNE MONNIER

Les amis des livres

7 rue de l'Odéon 7

Paris

Asile de Ville-Evrard, 4 mars 1939

ADRIENNE MONNIER

Le Livre de Monelle

Ma chère Adrienne,

Je n'ai pas encore eu le temps de répondre à ta dernière lettre. Et quand je dis le temps, je veux dire que je ne me suis pas trouvé jusqu'ici en humeur de le faire car il m'est arrivé entre temps un avatar des plus désagréables, et j'ai été transféré de Sainte-Anne à Ville-Evrard avec quelque chose de plus que de la brusquerie. Mais depuis je me suis ressaisi et je te réponds. –

– Oui, cette histoire des sosies est vieille comme les siècles, et tous les grands personnages à travers l'histoire se sont trouvés des doubles réels, qu'ils leur ressemblaient physiquement ou non, et qui jouaient leur rôle à leur place, pour le commun du peuple, et seuls les Initiés connaissaient le personnage réel. Tout cela, pour les non-Initiés qui ne savent pas que la vie est entièrement truquée, tient du roman et de la fable. C'est ainsi que j'ai entendu dire chez les Initiés cette énormité incroyable que ce n'est pas le véritable Nicolas II qui aurait été assassiné à Ekaterinenburg par les Bolcheviks et que le Tzarévitch serait encore vivant. C'est ainsi qu'on alimente les rêves des concierges. Mais pour qui sait que la vie est entièrement truquée par les Initiés, celui-là trouvera que les concierges n'ont pas tort. Et d'ailleurs les concierges ne pensent ce qu'ils pensent que parce qu'ils voient tout ce qu'ils voient ; Et n'est pas concierge qui veut !

C'est ainsi que tous les Initiés savent que Von Ribbentrop, le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne a été assassiné à Paris dans la nuit du 7 au 8 décembre 1938 et Mr Edouard Daladier est le seul à ne pas le savoir. Et c'est un sosie de lui qui a pris son nom et qui s'est fait réexpédier en vitesse de Varsovie à Berlin par R. Beck, lors de son voyage en Pologne.

– Tu n'avais pas besoin de me confirmer le fait. Il y a longtemps que je suis au courant de cette histoire, que tout le monde connaît d'ailleurs mais que personne n'a eu le droit de dire, paraît-il, sous peine de se voir exécuter par la police des Initiés. La puissance du papier imprimé est très forte, je suis de ton avis et celle des Initiés sur l'esprit du grand public est aussi très forte pour qu'on ait réussi à cacher un fait aussi énorme que l'« exécution » à Paris du ministre des Affaires étrangères d'Allemagne, et pour qu'on ait réussi à accréditer ce mensonge que l'homme de paille payé par les Initiés, qui le remplace, est ce Von Ribbentrop qui a signé la Déclaration franco-allemande du Quai d'Orsay. –

**D'ailleurs toute l'histoire du monde est ainsi. Beaucoup des grands événements du monde n'ont pas été provoqués par ceux à qui l'histoire les attribue. Ni Joffre ni Gallieni n'ont gagné la bataille de la Marne, mais de Langle de Cary y fut pour beaucoup.**



Et dans le domaine de la création littéraire, artistique ou philosophique c'est encore pire. J.S. Bach n'est pas l'auteur des œuvres qui lui sont attribuées. Il les vola à un autre et les signa de son nom. Les œuvres signées J.S. Bach sont d'un caractère musical unique en occident et l'ont fait d'ailleurs qui les a faites, mais les Initiés ont jeté l'interdit sur le nom de leur inouï créateur. De même le mystère Shakespeare est une histoire d'Initiés. Et tu sais pourquoi et comment. De même la fameuse « Guerre des Deux Roses » qui fut ignorée de ses contemporains. Et les envoûtements en oubli ne furent pas pour rien dans cette ignorance stupéfiante. –

Maintenant toi qui est une grammairienne et une linguiste consommée explique-moi donc le sens psychologique exact de l'expression suivante : « J'AI LA TÊTE PRÈS DU BONNET » car à y réfléchir ce n'est pas si simple que cela. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi : « j'ai le cœur près du bonnet », puisque pour certaines sectes occultes, c'est le cœur qui tient lieu de tête, et la tête n'existe pas. – Voir artère coronale. En ce qui me concerne moi le cœur pour le peu qu'il m'en reste est certainement près du bonnet, car sans lui il aurait sauté. –

Certains Mayas à Mexico m'ont parlé de l'artère coronale dans la tradition des Mayas du Yucatan, telle qu'elle a été recueillie par les Mayas Quichés. Et à ce propos qu'a-t-on fait de mon livre : Le Voyage au Pays des Tarahumaras. Les Tarahumaras sont au nord et les Mayas au sud, c'est entendu, mais c'est le Mexique et j'ai écrit un livre sur le Mexique, on l'a publié et je n'ai même pas vu l'édition. Ça fait le 4ème qu'on m'escamote. Si vous croyez que ça peut continuer, vous vous trompez, ÇA NE PEUT PLUS. –

Les choses sont allées trop loin et il va falloir renverser les choses et cela Monelle est ce que vous avez vu ;

– Tu as raison, toutes les déesses de l'antiquité étaient des menteuses, par exemple Bogaila mais elles mentent mal et leurs mensonges ne les mèneront pas loin car elles ont fini par se cocufier elles-mêmes, et elles sont toutes actuellement en pleine déperdition. Et c'est le noyau même chez chacune d'elles qui est irrémédiablement gangrenée. Tout cela est une passe pour rien.

Une création à recommencer.

Antonin Artaud.

[Il rajoute en marge de la première page]

Je n'ai pas d'argent et pas de timbres pour mes lettres, en général Et mes Editeurs me doivent beaucoup d'argent !

[Il rajoute en marge de la deuxième page]

**ET CE SERA LA PREMIÈRE FOIS DANS LA RONDE DE TOUS LES MONDES QU'UN ÊTRE À L'ÉTAT INCARNE AURA GAGNÉ LES VÉRITÉS DERNIÈRES. »**

Artaud a été sujet à d'intenses douleurs physiques attribuées à une syphilis héréditaire contre lesquelles il a lutté pendant une grande partie de sa vie, douleurs qu'il palliait avec des médicaments et drogues. Il a passé ses dernières années interné dans différents hôpitaux psychiatriques. Le 22 février 1939, le docteur Longuet, au centre psychiatrique de Sainte-Anne, écrit : « Syndrome délirant de structure paranoïde, idées actives de persécution, d'empoisonnement, dédoublement de la personnalité. Excitation psychique par intervalle. Toxicomanie ancienne. Peut être transféré ». Dans la foulée, l'écrivain rejoint l'hôpital de Ville-Evrard, où il restera un peu moins de quatre ans, sans recevoir le

moindre traitement, son état étant considéré incurable. Il écrit de nombreuses lettres durant cette période. La deuxième est adressée à Adrienne Monier, écrivaine et éditrice, le 4 mars, soit à peine trois jours après son arrivée. Cette missive écrite à chaud évoque les « Initiés » et « non-Initiés ». Aux yeux de sa correspondante, Artaud transforme ce que les psychiatres nomment « accès de délire » en une véritable richesse imaginative.

Dans cette lettre, Artaud, en proie à des délires paranoïaques, envisage deux mondes parallèles qui se superposent, l'un étant celui des « Initiés » et l'autre celui des « non-Initiés ». Le second est une vie « complètement truquée » par les

« Initiés », une copie factice et manipulée, quand le premier est la réalité *stricto sensu*. Par « Initiés », il faut comprendre ceux tirant les ficelles d'un complot visant à persécuter l'écrivain. Cela prend d'autant plus sens quand on sait qu'il conçoit la folie comme une invention de la société destinée à exclure les détracteurs de cette dernière.

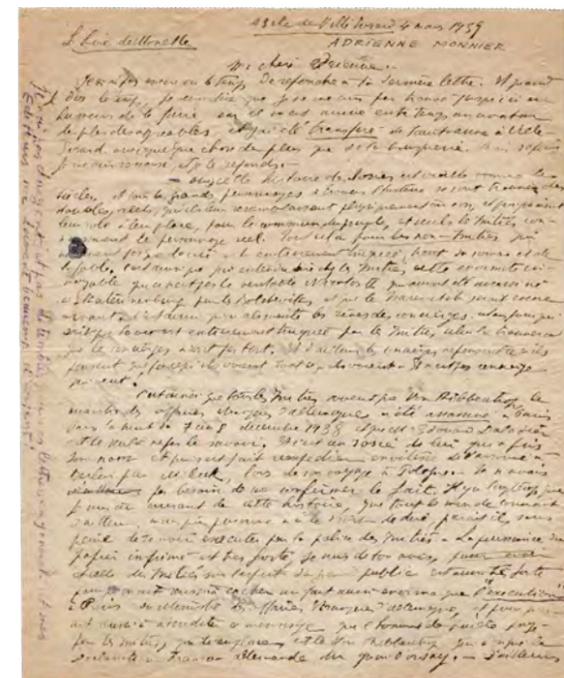
« *Un illuminé révolutionnaire* » (docteur Chanès)  
 La lecture parallèle de la lettre d'Artaud avec le « Certificat de quinzaine du 14 mars 1939 » du docteur Chanès nous donne une clé de compréhension intéressante en ce que nous avons une interprétation supposément rationnelle, pour ainsi dire, des propos littéralement délirants de l'écrivain. Ainsi lisons-nous dans ce certificat que les « Initiés » sont effectivement « les gens au pouvoir, à la tête de la politique, de la police, de l'administration, etc. », avec le diagnostic qu'Artaud est « un poète qui a voulu réaliser sa conception révolutionnaire du monde. »

En commentaire de cette lettre, publiée dès avril 1939 dans *La Gazette des amis des livres* (n° 6-7), Adrienne Monnier révélera : « C'est la première fois de ma vie que je reçois une lettre d'Antonin Artaud. J'étais bien sûre de ne lui avoir, personnellement, jamais écrit. Mais après avoir lu tout ce

qu'il raconte, je me demande avec inquiétude si mon double n'a pas fait des siennes... et si les choses n'ont pas été diablement loin, puisque nous en sommes à nous tutoyer. »

« *Il va falloir renverser les choses et cela Monelle est ce que vous avez vu* »

Écrivain et traducteur, Marcel Schwob (1867-1905) publie *Le Livre de Monelle* en 1894. L'ouvrage devient rapidement un incontournable, et même une sorte de bible officielle et pour les symbolistes et pour les surréalistes. Durant l'entre-deux-guerres, il s'avère un véritable manifeste anarcho-mystique, l'objet d'un quasi-culte. Ainsi, Schwob inspire Artaud dans l'écriture de *L'ombilic des limbes* (1925) et sa première participation à *La Révolution surréaliste*, revue fondée en 1924 par Aragon et Breton, entre autres. Artaud et Schwob se rejoignent sur l'inversion des valeurs religieuses, célébrant l'apothéose de l'infamie allégorisée sous les traits d'un Antéchrist. Tel est le retournement qui s'opère dans *Héliogabale ou l'anarchiste couronné* (1934). On retient aussi des deux écrivains la recherche perpétuelle d'une certaine dramaturgie, Schwob ne manquant pas de rappeler à son lectorat qu'il est « comme au théâtre ».



« Cette histoire des sosies est vieille comme les siècles, et tous les grands personnages à travers l'histoire se sont trouvés des doubles réels »

Référence :  
*La Gazette des amis des livres* (n° 6-7), p. 104-106

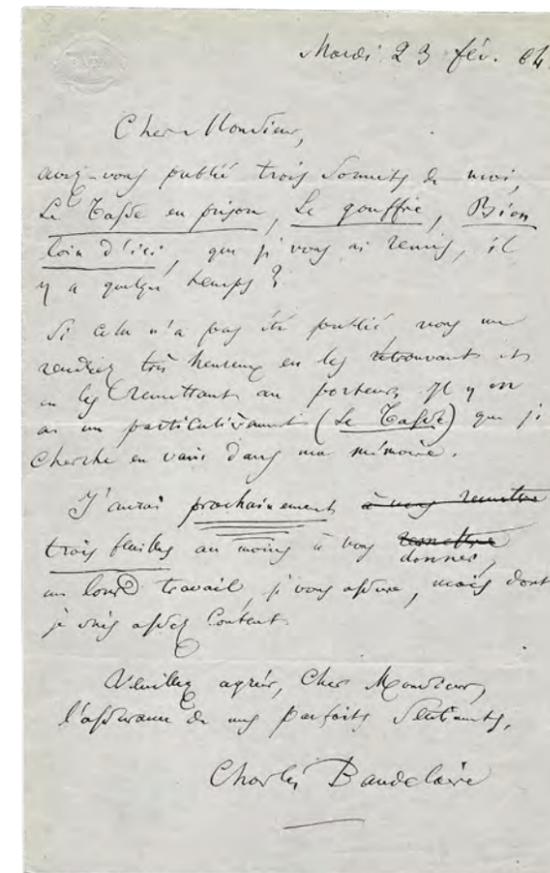
Provenance :  
 A. Monnier, coll. Labarthe

On joint :  
 L'édition originale de *La Gazette des amis des livres*, n° 6-7 (avril 1939) où figure la transcription de la présente lettre

## 7. Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Lettre autographe signée « Charles Baudelaire » à Alphonse de Calonne [Paris], 23 février [18]64, 1 p. in-8° sur papier bleu  
 Adresse autographe au verso, signée « C.B. »  
 Petite réparation ancienne au scotch sur le bris de cachet, sans atteinte au texte

**Baudelaire demande que lui soient retournés les manuscrits de trois sonnets et annonce l'envoi prochain de poèmes en prose, qui formeront *Le Spleen de Paris***



« Cher Monsieur, Avez-vous publié trois sonnets de moi, Le Tasse en prison, Le gouffre, Bien loin d'ici, que je vous ai remis, il y a quelques temps ?  
 Si cela n'a pas été publié, vous me rendriez très heureux en les retrouvant et en les remettant au porteur. Il y en a un particulièrement (Le Tasse) que je cherche en vain da ma mémoire.  
 J'aurai prochainement deux recueils de trois feuillets au moins à vous donner ; un lourd travail, je vous assure, mais dont je suis assez content.  
 Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes parfaits sentiments. Charles Baudelaire. »

Ce « lourd travail [...] dont [Baudelaire est] assez content » est, selon toute vraisemblance les *Petits Poèmes en prose*, recueil aussi connu sous le titre du *Spleen de Paris* (1857-1864). Quand on connaît l'acharnement perpétuel du poète pour atteindre la perfection – il suffit de voir les épreuves corrigées des *Fleurs du Mal*, qui comportent de très nombreuses annotations –, un tel propos peut sembler paradoxal.

Référence :  
 Baudelaire, *Correspondance*, éd. Pichois, Pléiade, t. II, p. 348

## 8. Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

Lettre autographe signée « Charles » à sa mère, madame Aupick  
[Paris], 1<sup>er</sup> juillet 1853, 3 p. in-8°

Petite réparation ancienne au scotch sur le bris de cachet, sans atteinte au texte

**Remarquable lettre à sa mère où il est en partie question de la notion de *volonté*, clé de la création baudelairienne**

« Vendredi –

Je m'attendais bien vaguement à une petite surprise, mais je ne croyais pas que ce fût aussi beau. – Franchement, je suis très enchanté, et je conçois que dans deux ou trois jours, ayant tous les moyens de réparer une fainéantise de six mois, je n'aurai guère d'excuses.

– Quant à la question d'amour-propre, elle est nulle. – **Il n'y a pas d'amour-propre possible avec ceux que nous aimons et qui nous aiment.** –

Seulement, tu as été prodigue ; – il est possible que je n'accepte qu'une partie de ce que tu m'offres ; par exemple, je ne ferai peut-être payer ta chambre le loyer que pour trois mois ; **la question de santé, – je m'y connais assez, – peut se résoudre avec quelques drogues et quelques bains de vapeurs.**

– Je n'ai maintenant plus qu'une seule inquiétude, c'est que mes créanciers ne se soient permis de bousculer mes précieux paquets et mes malheureuses paperasses, peut-être de les détruire. –

– Le 15 juillet, je t'écrirai à Barèges, poste restante, [ville d'eau et lieu de villégiature du couple Aupick] et il est possible que d'ici là j'aie pu rétablir un peu mes affaires. – Cependant, je ne dois pas me faire d'illusions, j'étais dans une belle situation aux approches du jour de l'an, et il faudra beaucoup d'adresse pour réparer ce qui est gâté.

J'ai à publier quatre volumes de fragments, je n'ai de traité que pour un seul, dont j'ai mangé l'argent. – Retrouverai-je un éditeur ? Pourrai-je rendre à celui-ci la confiance qu'il a perdue ? Je ne saurai tout cela que dans deux moi peut-être. – **J'ai de plus la prétention de faire deux drames** [La Fin de Don Juan et L'Ivrogne], **et je passe pour incapable de concevoir une donnée dramatique.** – Qu'arrivera-t-il, je l'ignore. – **Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne veux plus rien donner au hasard dans ma vie, et que je prétends que la volonté en occupe toute l'étendue.** – Je te remercie de tout mon cœur.

À trois mois.

Charles

Quant à Monsieur Aupick, je te supplie de ne pas faire de zèle, – et même d'être muette. »

On n'ignore guère la situation financière instable dans laquelle Baudelaire a passé une grande partie de sa vie. Ainsi sollicita-t-il à plusieurs reprises Caroline Aupick, sa mère, avec qui il a entretenu une relation fusionnelle. Cette lettre fait suite à un envoi généreux de cette dernière pour aider son fils, ce qui n'est pas coutume. Quoique Baudelaire joue l'exemplarité en suggérant à sa mère qu'il ne se contentera que d'une partie de cet argent, on n'imagine que difficilement le poète se révéler économe.

Baudelaire fait enfin référence à ses projets passés d'écriture théâtrale ; en effet, l'écrivain ne se rêvait pas spécialement poète, comme il le rappelle dans *Mon cœur mis à nu* :

« Étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais pape militaire, tantôt comédien. Jouissances que je tirais de ces deux hallucinations. »

Cependant, il ne se complait pas dans l'illusion d'un quelconque talent : « *je passe pour incapable de concevoir une donnée dramatique* ». Il se détache ainsi d'un certain bovarysme. Il n'en reste pas moins que si la poésie n'est pas le théâtre, nous pouvons déceler quelque théâtralité latente dans son œuvre, ainsi que l'explique Roland Barthes dans son article « Le théâtre de Baudelaire » (1964) : « *Cette théâtralité puissante, elle n'est qu'à l'état de trace dans les projets de Baudelaire, alors qu'elle court largement le reste de l'œuvre*

*baudelairienne. Tout se passe comme si Baudelaire avait mis son théâtre partout, sauf précisément dans ses projets de théâtre.* »

Enfin, le poète, loin de mettre cette difficulté sur le compte du hasard, cherche au contraire à s'en soustraire. Le tout repose ainsi sur la « volonté », clé de voûte de la création. Le poème « Paysage », premier de la section « Tableaux parisiens » in *Les Fleurs du Mal*, en fait d'ailleurs l'éloge, par une

quasi-sacralisation de la volonté créatrice. En témoignent des fragments tels que l'incisif « Je veux » qui ouvre le poème ou les vers « Car je serai plongé dans cette volupté, / D'évoquer le Printemps avec ma volonté », et le poème dans son ensemble, dans lequel Baudelaire fait de la création une mission divine.

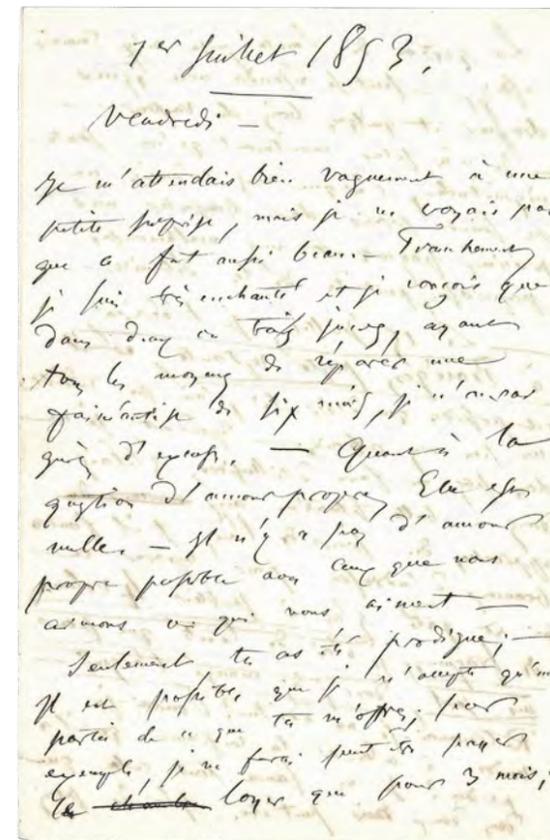
Références :

*Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> septembre 1917

Baudelaire, *Correspondance*, éd. Pichois, Pléiade, t. I, p. 228-229

Provenance :

Collection Armand Godoy, catalogue n°45



« Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne veux plus rien donner au hasard dans ma vie, et que je prétends que la volonté en occupe toute l'étendue »

## 9. [BAUDELAIRE] Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Lettre autographe signée « Gve Flaubert » à Jules Sandeau  
Croisset, 26 janvier [1862], 2 p. in-8 sur papier vergé bleu  
Traces de pliures, quelques frottements

### Flaubert ironise sur la candidature de Baudelaire à l'Académie française

« J'ai une singulière requête à vous faire, mon cher ami.

Voici l'histoire :

**J'ai reçu hier une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie.**

Or, comme je trouve insolent de vous donner, en cette matière, un conseil, je vous prie de lui donner votre voix, si vous ne l'avez pas déjà promise à quelqu'un.

**Le candidat m'engage à vous dire « ce que vous je pense de lui ». Vous devez connaître ses œuvres. Quant à moi, certainement, si j'étais de l'honorable assemblée, j'aimerais à le voir assis entre Villemain et Nisard ! Quel beau tableau !**

**Faites cela ! Nommez-le ! Ce sera beau.** Il paraît que Sainte-Beuve y tient.

Je ne sais rien de toutes ces choses dans mon petit trou, étant acharné à la fin de Carthage [Salammbô], qui aura lieu dans deux ou trois semaines ; après quoi j'irai vous serrer les deux mains.

C'est ce que je fais à distance, en vous priant de me déposer aux pieds de Mme Sandeau et de me croire, mon cher Maître, tout à vous.

Gus Flaubert »

Le 11 décembre 1861, Charles Baudelaire, qui a alors publié neuf ouvrages, présente sa candidature à l'Académie française. A cette époque, sa réputation littéraire est loin d'être mauvaise : Victor Hugo et Théophile Gautier reconnaissent son talent poétique et la pertinence de ses critiques, et les foudres qu'il s'est attirées suite au procès des *Fleurs du Mal* (1857) attestent d'un certain succès. C'est dans un tel contexte qu'il écrit à sa mère le 25 juillet 1861 que, selon lui, intégrer l'Académie française est le « seul honneur qu'un vrai homme de lettres puisse solliciter sans rougir ». Car le goût de la provocation du poète n'est pas méconnu, nombre de ses pairs s'interrogent sur le sérieux de sa démarche. En effet, on n'ignore guère son aversion pour l'entre-soi bourgeois, pas « en tant que représentant d'une classe sociale, mais en tant que représentant d'un mode de vie », selon Hugo Friedrich. Ce dernier ajoute que « Cela vaut aussi pour Flaubert », qui « devient aux côtés de Baudelaire le plus grand ennemi de la bourgeoisie (...) c'est une souffrance devant le manque d'esprit des hommes absolument dépourvus d'inquiétude intérieure. » Or, l'Académie française est par excellence un cénacle de bourgeois peu ouvert à la singu-

larité – nul besoin de préciser que la poésie de Baudelaire prend amplement ses distances avec les codes traditionnels. D'ailleurs, les immortels revêtent tous le même habit quand Baudelaire est en rupture avec les codes vestimentaires.

On comprend alors l'étonnement de Gustave Flaubert face à cette candidature. Deux jours avant notre lettre, le 24 janvier 1862, le poète écrit au romancier : « j'ai fait un coup de tête, une folie, que je transforme en acte de sagesse par ma persistance (...) On me dit que vous êtes fort lié avec Sandeau (...) Je vous serais infiniment obligé si vous lui écriviez ce que vous pensez de moi [fragment repris dans la lettre de Flaubert à Sandeau]. J'irai le voir, et je lui expliquerai le sens de cette candidature, qui a tant surpris quelques-uns de ces messieurs. » Ainsi Flaubert fait-il part de sa stupéfaction à Jules Sandeau, lui-même académicien, et écrit le même jour à Baudelaire, l'informant qu'il a demandé à l'immortel de voter pour lui : « Donc sans rien comprendre à votre lettre, je viens d'écrire à Sandeau en le priant de voter pour vous. » Deux paradoxes ressortent : d'une part, Flaubert invite Sandeau à voter pour son ami tout en ironisant sur

ses intentions et, d'autre part, il parle bien plus librement – jusqu'à la moquerie – à Sandeau de la candidature de Baudelaire qu'avec Baudelaire lui-même.

Le terme « histoire » annonce d'emblée le manque de prise au sérieux de Baudelaire par Flaubert, et « voir [Baudelaire] assis entre Villemain et Nisard » est presque une antithèse. Flaubert méprise autant le secrétaire perpétuel de l'Académie française que le bonapartiste et humaniste aux méthodes du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette intuition est probablement confirmée dans la lettre de Baudelaire à Flaubert du 31 janvier 1862,

dans laquelle le candidat suggère d'ores et déjà qu'il ne sera pas élu : « certains académiciens [ont] déclaré qu'ils ne me recevraient même pas chez eux. J'ai fait un coup de tête dont je ne me repens pas. »

Flaubert adopte une position marquée quant à la candidature de Baudelaire : il s'en moque sans réserve auprès de Sandeau, et cela comme pour pallier sa gêne à se livrer franchement à son ami.

Baudelaire se désiste finalement le 17 février 1862.

Références :

Flaubert - *Correspondance*, éd. Bruneau, Pléiade, t. III, p. 203

*L'Académie française en toutes lettres*, éd. Les Arenes Eds, p. 222-223

Provenance :

Collection Armand Godoy (12 octobre 1988, n° 52)

Croisset. 26 janvier

J'ai une singulière requête à vous faire, mon cher ami.

Voici l'histoire :

J'ai reçu hier, une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie.

Or comme je trouve insolent de vous donner en cette matière, un conseil je vous prie de lui donner votre voix - si vous ne l'avez déjà promise à quelqu'un.

Le candidat m'engage à vous dire « ce que je pense de lui ». Vous devez connaître ses œuvres. Quant à moi, certainement, si j'étais de l'honorable assemblée, j'aimerais à le voir assis entre Villemain et Nisard !

« J'ai reçu hier une lettre de Baudelaire m'invitant à solliciter votre voix pour sa candidature à l'Académie »

## 10. [BAUDELAIRE] Étienne CARJAT (1828-1906)

Portrait photographique d'époque

[Paris, entre fin 1861 et début 1862]. Timbre humide « Et. Carjat »

Contrecollé sur carton avec timbre sec du photographe

Angles du carton découpés, quelques taches, pupilles retouchées, annotations au stylo bille au verso

### Le chef-d'œuvre d'Étienne Carjat, seul tirage d'époque connu

Ami du poète, le photographe est aussi caricaturiste et directeur de périodiques. Il accueille de Baudelaire des textes dans son hebdomadaire *Le Boulevard*. Surtout, il laisse de lui de magnifiques portraits photographiques, pris au cours de trois séances, à la fin de 1861 ou au début de 1862, en 1863 et en 1866. Lors de la première séance, Étienne Carjat prend trois clichés différents, où Charles Baudelaire apparaît dans trois poses successives : debout, assis, et, comme ici, en buste — le plus intense avec son cadrage rapproché dramatique. Ces portraits font l'objet d'une annonce publicitaire de mise en vente publiée dans *Le Boulevard* du 12 janvier 1862.

A ne pas confondre avec la photoglyptie publiée postérieurement dans la série Galerie contemporaine, ce tirage d'époque (du vivant de Baudelaire), infiniment plus rare, est probablement le seul encore conservé.

Le timbre à l'adresse de la rue Laffitte permet de situer ce tirage entre le moment où est pris le cliché et celui où Étienne Carjat déménage rue Pigalle, en 1866. Il installe en effet son premier studio au n° 56, rue Laffitte, à Paris, en 1861, mais, faisant face à des ennuis d'argent et à des disputes avec ses associés Georges-Mathurin Legé et Sosthène Bergeron-Danguy, il est contraint de leur vendre en 1866 son atelier et son fonds. Legé et Bergeron utilisent alors un timbre sec conservant le nom de Carjat mais avec le leur ajouté.

Ce portrait est devenu le plus célèbre du poète.

« C'est une grande épreuve qui n'a rien à envier aux portraits de Nadar, ni l'extraordinaire assise de la figure,

ni le clair-obscur dramatique qui creuse les traits, donnant au regard une intensité presque insoutenable tant elle est douloureuse » (Cat. Nadar, 1994, p. 84)

Baudelaire a beau fortement désapprouver la photographie, ses carnets rapportent de fréquentes visites chez Carjat. Baudelaire en dit : « Cela [le portait] n'est pas parfait, parce que cette perfection est impossible, mais j'ai rarement vu quelque chose d'aussi bien »

(cité d'après cat. Carjat, 1983, p. 22)

Le précieux exemplaire de la mère de Charles Baudelaire : Caroline Dufaÿs puis Baudelaire puis Aupick (1794-1871), avec qui le poète entretint des relations souvent houleuses mais passionnelles et en tout cas étroites.

Provenance :

Félicité Baudelaire, née Ducessois (1812-1902), veuve du demi-frère de Charles Baudelaire, Alphonse (1805-1862). Charles Baudelaire, qui la critiqua sur le tard, fit mine de la courtiser dans ses jeunes années pour agacer Alphonse, et lui marqua ensuite longtemps de la sympathie. Elle reçut une partie des biens de Caroline Aupick en 1871, et les souvenirs baudelairiens qui s'y trouvaient passèrent ensuite entre les mains des enfants de son frère Félix Ducessois (1826-1897) — Félicité n'ayant pas eu d'enfant. Puis Henri et Louise Ducessois (neveux de Félicité), puis Genevieve et Raffael Ducessois.



## 11. Charles BAUDELAIRE (1821-1867)

[Deuxième notice sur] Pierre Dupont – Épreuve corrigée

[Paris] 6 juin 1861 [cachet du composteur], 11 p. in-8vo bradel cartonnage papier marbré (V. Champs)  
3 ff. in-8vo paginés [201]-206, + 5 p. sur 3 ff. paginés 132-136 pour les trois chansons de Dupont qui portent des corrections purement typographiques à l'encre, vraisemblablement à l'attention d'un prote  
Dos légèrement frotté

Célèbre et précieuse épreuve consacrée à Pierre Dupont, abondamment corrigée et signée par Baudelaire

[Première] épreuve corrigée, plus d'un an auparavant, pour l'anthologie d'Eugène Crépet : *Les Poètes français / Recueil des chefs d'œuvre de la Poésie française // Les Contemporains*. P., Hachette (fin juillet) 1862, t. IV pp. [609] – 615 suivies de trois chansons pp. 616-620.

Crépet en avait autorisé, moyennant finances, la publication anticipée dans la *Revue fantaisiste* de Mendès du 15 août 1861, parue sous le titre collectif depuis lors retenu : « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains »

Aucun doute que notre épreuve du 6 juin 1861 précède la *Revue fantaisiste*, pour laquelle il existe d'ailleurs une épreuve avec de petites corrections, toutes d'ordre typographique. Baudelaire aurait-il communiqué à Poupart-Davy, l'imprimeur de la *Revue fantaisiste*, un jeu de cette seconde épreuve ? Il a en effet demandé à l'imprimeur de l'anthologie [J. Claye] une seconde épreuve pour entériner ses « retouches » et coupures.

Notre première épreuve présente des similitudes avec la *Revue fantaisiste* de 1861, par exemple :

« [...] cette gloire était trop grande. Mais aujourd'hui, ils sont trop bien vengés ; car » (identique à la version de la *Revue*) que l'on retrouve sous cette forme chez Crépet en 1862 : « [...] grande, mais [...] vengés, car ». Nous pouvons alors nous demander si Mendès avait connaissance des réticences qui mécontentaient le poète.

Tout comme dans la *Revue* deux mois plus tard, la charge contre Ponsard est ôtée dès cette première épreuve : « Cette nuée vomit **M. Francis Ponsard** [biffé, ajout en interligne :] les néo-classiques, qui **valait bien à lui seul** [biffé, ajout en interligne :] *certes valaient bien* plusieurs légions de sauterelles ».

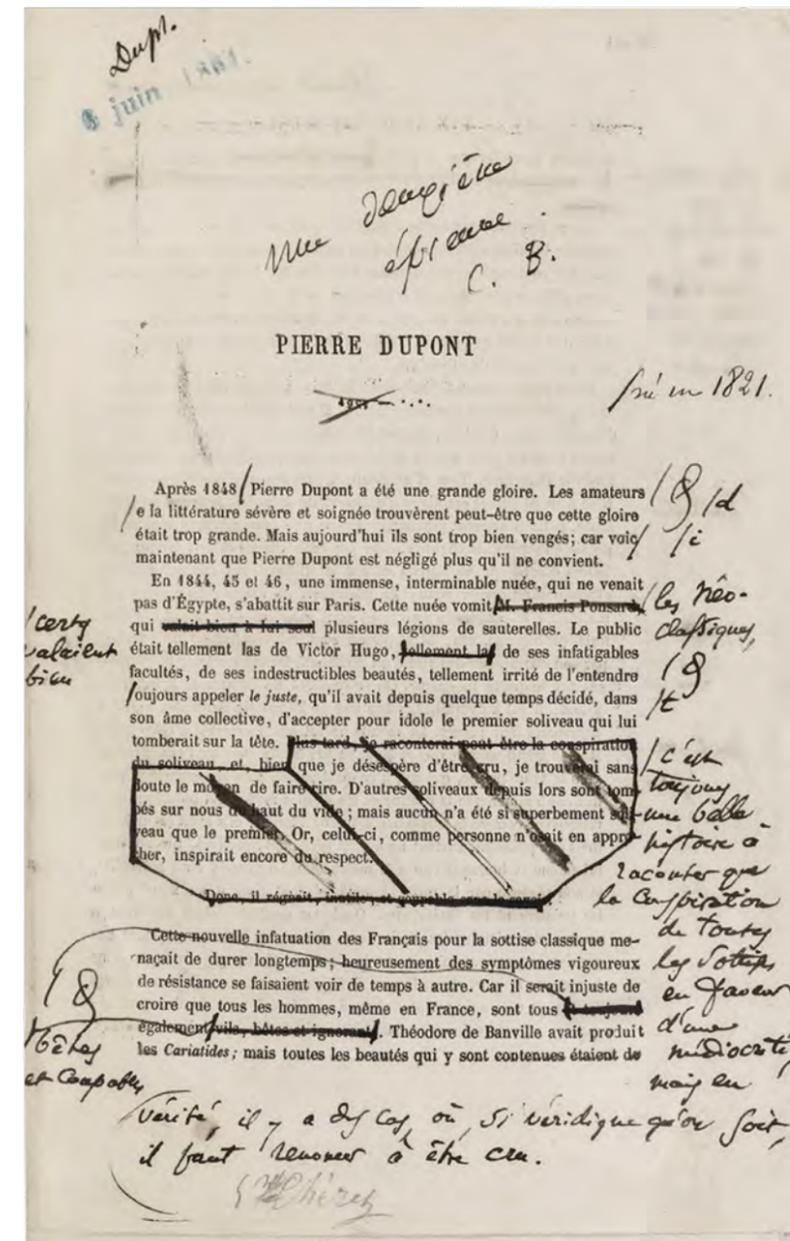
Puis : « Le public était tellement las de Victor Hugo, **tellement las** [biffé] de ses infatigables facultés »

De même, on note une certaine ferveur nuancée : « Car il serait injuste de croire que tous les hommes, même en France, sont **tous et toujours** [biffé] également **vils, bêtes et ignorants** [biffé, ajout en interligne :] *bêtes et coupables*. Théodore de Banville avait produit les *Cariatides* ; (...) » [« *Déjà Théodore de Banville avait, mais vainement, produit* » (in *Revue fantaisiste*), oublié Pichois].

L'amitié solide entre Pierre Dupont et Charles Baudelaire ne fait aucun doute, en témoignent les concernés eux-mêmes, mais aussi des membres de leur entourage. Nés la même année – 1821 –, l'un à Lyon, l'autre à Paris, rien ne semble les prédisposer à se lier de la sorte : milieux d'origine, talents et tempéraments différents. De 1842 à 1854 peut-être, ils ne paraissent pas tant partager une lutte commune qu'une série de moments privilégiés faits de rencontres et d'aventures vécus avec intensité, implication ou nonchalance à l'envi au gré des instants et des désirs de l'un et l'autre.

Particulièrement valorisant, le texte de Baudelaire est bienveillant envers le chansonnier : « *Je sais que les ouvrages de Pierre Dupont ne sont pas d'un goût fini et parfait [...] Pour achever en quelques mots, il appartient à cette aristocratie naturelle des esprits qui doivent infiniment plus à la nature qu'à l'art, et qui, comme deux autres grands poètes A[uguste] Barbier et madame Desbordes-Valmore, ne trouve que par la spontanéité de l'âme l'expression, le chant, l[e] cri, destinés à se graver éternellement dans toutes les mémoires* »

Les années 1848 consacrent Dupont : « *L'amour est plus fort que la guerre !* ». Baudelaire lui offre une mémoire collective, presque au rang des plus grands. (Voir la première notice de 1851, n°64)



Référence :  
Baudelaire, *Œuvres complètes II*, éd. Pichois, Pléiade, p. 169-175

Provenances :  
Collection Alexandrine de Rothschild  
Bibliothèque du Colonel Daniel Sickles  
Bibliothèque Albert et Monique Kies

## 12. [BAUDELAIRE] Paul VERLAINE (1844-1896)

Lettre autographe signée « Paul Verlaine » à Léon Deschamps pour la revue *La Plume*  
Paris, le 19 octobre 1890, 1 p. in-8 à l'encre noire d'une écriture très serrée sur un feuillet  
de papier vergé anglais  
Trace d'ancien montage sur onglet au verso ; pliure atténuée ; petit manque en marge supérieure  
avec atteinte à deux lettres

Fameuse et très émouvante lettre publiée sous forme de « tribune libre » dans *La Plume* du  
15 novembre 1890 sous le titre : « L'Enterrement de Baudelaire »

« Mon cher Deschamps,  
En lisant dans votre dernier numéro le si éloquent article de Cladel, je me suis remémoré une  
visite à la tombe de Baudelaire que je fis il y a cinq ans en Compagnie de Charles Morice.  
J'étais allé au cimetière Montparnasse pour porter une couronne à une personne qui me fut  
quelque chose comme Maria Clemms fut à Edgar Poe\*. **Ce devoir presque filial accompli,  
mon cher Morice et moi, nous nous enquîmes de la tombe de Baudelaire ;** mais,  
comme je savais que le grand poète était inhumé dans la sépulture du général Aupick, nous  
n'eûmes pas à nous heurter à toutes les navrantes (et honteuses pour un pays) ignorances  
constatées par l'auteur d'Ompdrailles, **et nous pûmes bientôt mélancholier et ratiociner  
devant la stèle mesquine sous quoi dort tant de gloire littéraire** — et par surcroît, si  
l'on veut, militaire... et diplomatique !!  
**Bien des années auparavant, j'avais accompagné, moi tout jeune et tout obscur, le  
cercueil de Baudelaire, depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par**  
la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi  
marchions les premiers derrière le corbillard que suivaient parmi bien peu de gens, Louis  
Veuillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux derniers  
prononcèrent quelques paroles d'adieu. **Au moment où on descendait le cercueil dans  
le caveau, le ciel qui avait menacé toute la journée, tonna, et une pluie diluvienne  
s'ensuivit.** On remarqua beaucoup l'absence à ces tristes obsèques, de Théophile Gautier,  
que le Maître avait tant aimé, et de M. Leconte de Lisle qui faisait profession d'être son ami,  
en dépit des relations, un peu ironiques de la part de Baudelaire, qui avaient existé entre le  
défunt et le barde créole.  
J'ai cru de quelque intérêt de vous envoyer ces notes qui ne me rajeunissent guère, bien que,  
je le répète, je fusse fort jeune à l'époque dont je parle. Faites de ma communication ce que  
vous voudrez, et vale.  
Paul Verlaine »

Verlaine, alors âgé de vingt-trois ans, avait en effet suivi le cortège funèbre de Baudelaire le 2 septembre 1867. Il nota ses premiers souvenirs le 7 septembre suivant dans *La France artistique*.

Suscitée par un article de Léon Cladel paru le 15 octobre dans cette même revue, cette lettre fut reprise dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine, publiées par Messein et figure dans ses *Œuvres en prose complètes*.

Verlaine fut le véritable initiateur de la première génération

poétique issue de l'auteur des *Fleurs du Mal*, qui eut, auprès de Rimbaud et Mallarmé, ses plus grands successeurs.

### L'admiration de Verlaine pour Baudelaire :

Dans son recueil *Liturgies intimes* (1892), Verlaine publie le sonnet « A Charles Baudelaire ». Dans ces vers se tisse une relation ambiguë entre les deux poètes. Si Verlaine a incontestablement fait de Baudelaire un véritable modèle, il désavoue la partie de son œuvre qui prend à contrepied la

morale chrétienne. Ainsi, bien que les premiers vers – « Je ne t'ai pas connu, je ne t'ai pas aimé, / Je ne te connais point et je t'aime encor moins » – de ce poème puissent surprendre, ce serait une mésinterprétation que d'en déduire un rejet de Baudelaire en tant qu'homme. Cependant, Verlaine ne développe pas son rapport avec Baudelaire que sous le prisme de la religion. Il lui consacre en effet un essai, publié

en 1913 dans ses *Œuvres posthumes*, vol.II. Il le décrit alors comme « l'homme physique moderne, tel que l'ont fait les raffinements d'une civilisation excessive [...] avec ses sens aiguisés et vibrants, son esprit douloureusement subtil, son cerveau saturé de tabac, son sang brûlé d'alcool ». On identifie dans ce propos le Baudelaire de la modernité, l'esthète décadent et l'homme d'une sensibilité hors du commun.

Références :  
*La Plume*, 15 novembre 1890, p. 217  
Paul Verlaine, *Œuvres en prose complètes*, éd. Borel, Pléiade, p. 732-733



« J'avais accompagné,  
moi tout jeune et tout obscur,  
le cercueil de Baudelaire »

### 13. Émilie de BEAUHARNAIS (1781-1855)

Lettre autographe signée « Beauh. De Lavalette » à son cousin Eugène de Beauharnais  
S.l, [11] mai [1807], 5 p. in-12

**Longue et poignante lettre au sujet du décès prématuré du jeune Napoléon-Charles Bonaparte, fils aîné du roi Louis Bonaparte et de la reine Hortense de Beauharnais, à l'âge de quatre ans et demi**

« *Nous avons été tellement abattus et découragés par la perte que vient de faire ma pauvre cousine qu'il m'a été impossible d'avoir deux idées à moi depuis le moment fatal qui nous l'a appris. Je comptais vous écrire, mais j'aurais été trop malheureuse que vous ne fussiez instruit que par moi de cette affreuse nouvelle actuellement qu'elle doit vous être arrivée et que je ne suis plus inquiète sur la santé de l'impératrice [Joséphine]. Je viens joindre ma douleur à celle si vive que je sens que vous devez éprouver. Cette affliction nous est à tous commune ; aimez-moi assez pour croire que telle force que soit la vôtre la mienne peut presque l'égaliser. Vous concevez le désespoir de l'impératrice. J'ai eu à gémir des souffrances que je lui ai vu éprouver, je ne l'ai pas quittée un moment. Actuellement elle est beaucoup plus calme, elle a reçu une lettre du roi [Louis Bonaparte] qui en lui annonçant le mieux sensible de la reine [Hortense de Beauharnais] l'engage fort à vouloir bien venir jusqu'à Laeken et à écrire de cette résidence à sa fille afin de la décider à venir la joindre. Jusqu'à présent il n'a pas pu la décider à ce voyage qu'il regarde comme nécessaire absolument à sa santé et il ajoute qu'il n'y a que dans les bras de sa mère qu'elle peut trouver de la consolation et tout son désir est de l'y amener ; mais la reine dans son désespoir avait tout rejeté.*

*L'impératrice a accueilli cette idée avec empressement. Elle a même adouci beaucoup sa douleur car si elle n'eût qu'à consulter son cœur elle serait partie immédiatement pour la Haye ; mais ne sachant pas les volontés de l'Empereur [Napoléon Ier] elle a été obligée d'y renoncer. Elle [l'impératrice Joséphine] vient de partir à l'instant. Ma lettre avait été interrompue je viens la reprendre. J'avais espéré être de ce voyage, il me semble que personne n'avait plus de droit que moi d'y accompagner l'impératrice. Je lui en avais témoigné le vœu. Croyez encore mon cher cousin, que malgré mes larmes de m'avoir refusée je n'ai pas même pu obtenir d'y aller de mon côté ; mais je respecte trop les volontés de l'Impératrice pour me révolter et ne pas me résigner mais cependant je souffre bien et c'est une peine bien vive que j'ai ressentie. L'impératrice y a mis beaucoup de bonté il est vrai et a paru fort touchée de mon chagrin mais elle va sans suite et sous le nom de Mme de La Rochefoucauld qui l'accompagne. Il paraît qu'il n'y a point de logement à Laeken et qu'aussitôt la reine arrivée l'impératrice la ramène aussitôt. [...]*

*Adieu mon cher et bon cousin, croyez à ma vive amitié et pensez que je compte toujours sur la vôtre.*

*Beauh. De Lavalette*

*Ce lundi [11] mai [1807]*

*Je vous envoie tout ce fatras en vérité ma lettre se ressent fort du décousu de mes idées. Ma foi, c'est le cœur qui m'a dicté tout ceci. Elle partira telle qu'elle est. Avec les personnes qu'on aime l'amour propre est mis de côté »*

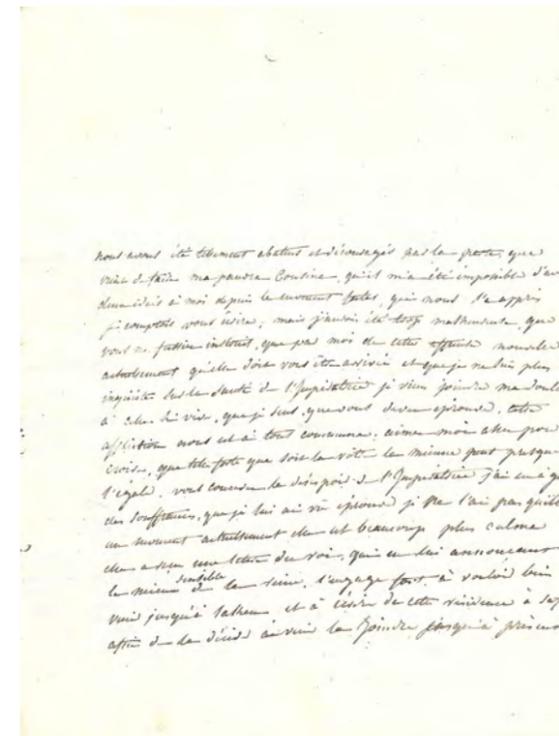
Napoléon-Charles Bonaparte (1802-1807), prince français et prince royal de Hollande, est le fils aîné du roi de Hollande Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais (fille de Joséphine de Beauharnais). Napoléon Ier était donc, comme frère de son père et père adoptif de sa mère, en même temps son oncle et son grand-père.

L'enfant unissait alors en lui le sang des Bonaparte et des Beauharnais, les deux familles – rivales – de l'empereur de France et roi d'Italie Napoléon Ier. De l'établissement de l'Empire, le 18 mai 1804, jusqu'à son décès, ce garçon fut considéré implicitement comme l'héritier du trône.

Le jeune Napoléon-Charles Bonaparte est mort dans sa cinquième année du croup (sans doute de type diphtérique) à la Haye après quelques jours de maladie, dans les bras de sa mère Hortense.

Comme en témoigne cette lettre, la reine Hortense fut très abattue pendant plusieurs semaines, au point d'inquiéter son entourage et l'empereur lui-même.

On joint :  
Une lettre autographe signée de son époux, le comte Antoine Marie Chamans de Lavalette (1769-1830)



« *Nous avons été tellement abattus et découragés par la perte que vient de faire ma pauvre cousine qu'il m'a été impossible d'avoir deux idées à moi depuis le moment fatal »*

## 14. Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS (1732-1799)

Lettre autographe signée « Beaumarchais » au comédien Prévillo

Paris, le 31 mars 1784, 2 pp. in-8°, adresse autographe sur la quatrième page

Trace de pliure, manque au deuxième feuillet (bris de cachet) sans atteinte au texte

**Très rare lettre de Beaumarchais entièrement consacrée au *Mariage de Figaro*, écrite moins d'un mois avant la première représentation officielle**

« Paris ce 31 Mars 1784

Nous nous sommes trompés tous les deux, mon vieil ami. Je tremblais que vous ne quittassiez le théâtre à Pâques ; et vous, mon vieil ami, vous étiez dans l'opinion que le *Mariage de Figaro* ne pouvait pas se jouer.

Mais il ne faut jamais désespérer de garder un acteur que le public adore ni de voir vaincre un auteur courageux qui croit avoir raison et qui ne se dégoûte pas par les dégoûts.

J'ai, mon vieil ami, le bon du Roi, le bon du Ministre, le bon du lieutenant de Police. Il ne manque plus que le vôtre pour voir un beau tapage à la rentrée. Allons mon ami. C'est bien peu de chose que ma pièce ; mais la voir au théâtre est le fruit de quatre ans de combats ; voilà ce qui m'y attache.

Quel mal ils m'ont fait ces méchants ! Deux ans plus tôt, mon ami Prévillo aurait assuré le succès de mes cinq actes. Aujourd'hui le charme qu'il répandra sur un moindre rôle fera bien regretter qu'il ne joue pas le premier !

On me conseille l'étude et les répétitions sans éclat ; et nous sommes convenus d'agir, mais sans rien dire. D'azincourt et La Porte se sont chargés d'écrire à tout le monde, en recommandant le silence, afin que notre bonne fortune ne finisse pas encore une fois par en devenir une de capucin.

Je vous salue, vous honore et vous aime.

Beaumarchais »

Le *Mariage de Figaro* est une comédie en cinq actes de Beaumarchais écrite en 1778, lue à la Comédie-Française en 1781, donnée en privé en 1783, mais dont la représentation officielle publique n'a lieu que le 27 avril 1784 au théâtre François (aujourd'hui théâtre de l'Odéon), soit à peine un mois après notre lettre.

« C'est bien peu de chose que ma pièce ; mais la voir au théâtre est le fruit de quatre ans de combats » :

Des années durant, la pièce est censurée. Louis XVI la qualifie « d'exécrable, qui se joue de tout ce qui est respectable » et assure que « [s]a représentation ne pourrait qu'être une inconséquence fâcheuse, sauf si la Bastille était détruite ».

En mars 1784, c'est l'avis positif du sixième censeur, Bret,

qui est entériné par un « tribunal de décence et de goût », présidé par le baron de Breteuil. La première du *Mariage de Figaro* à la Comédie-Française, le 27 avril 1784, est un triomphe, que confirment les soixante-sept représentations qui suivirent la même année.

La genèse d'une gronde populaire qui préfigure la Révolution de 1789

Chef-d'œuvre du théâtre français et universel, la pièce est considérée comme l'un des signes avant-coureurs de la Révolution française. En effet, elle dénonce ouvertement les privilèges de la noblesse et du clergé, la société inégalitaire et la justice vénale de l'Ancien Régime.

Le paroxysme de cette satire politique et sociale est le

célèbre monologue de Figaro (acte V, scène 3), morceau de bravoure s'attaquant à l'ordre établi. D'ailleurs, ce manifeste pré-révolutionnaire est alors le monologue le plus long du théâtre français.

Deux ans après sa première représentation, la pièce est adaptée en opéra par Mozart sous le titre *Le nozze di Figaro*.

Prévillo (1721-1799), acteur fétiche de Beaumarchais, s'était

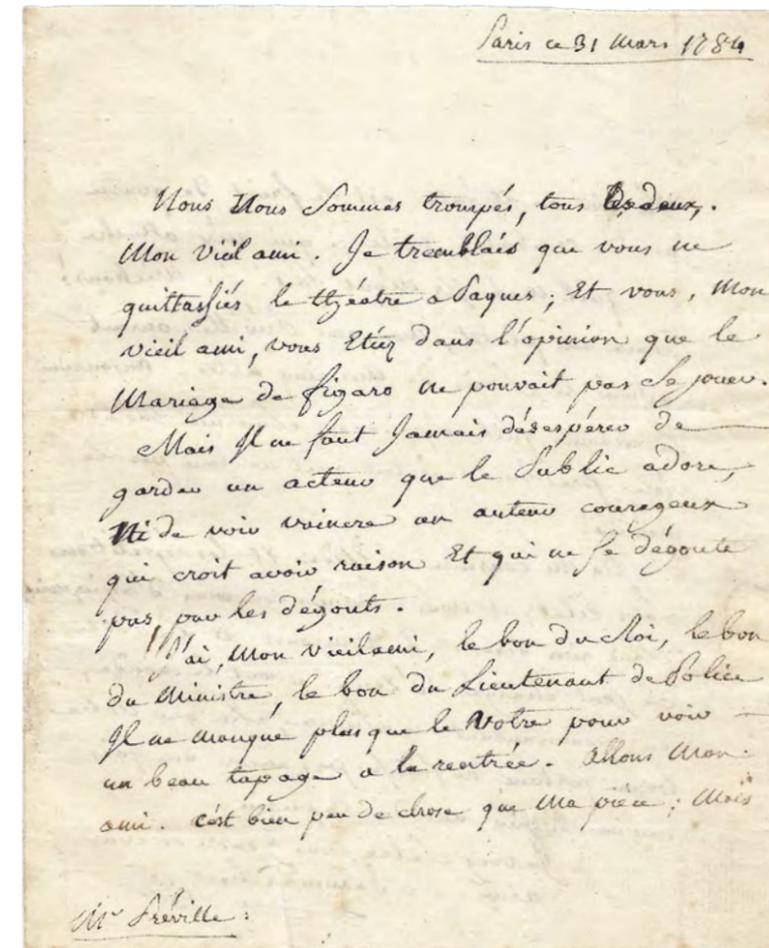
déjà vu prêter le rôle-titre pour sa pièce *Le Barbier de Séville*, en 1775. Vieillissant à l'heure de la première représentation officielle du *Mariage de Figaro*, il incarne finalement Brid'oison, personnage, secondaire, pour laisser l'habit de Figaro à Dazincourt (1747-1809).

L'une des plus belles lettres de la correspondance de Beaumarchais

Référence :

*Beaumarchais et son temps*, éd. Michel Lévy Frères, t. I, p. 324

« C'est bien peu de chose que ma pièce ;  
mais la voir au théâtre est le fruit de  
quatre ans de combats »



## 15. Simone de BEAUVOIR (1908-1986)

Manuscrit autographe (fragments), accompagné d'une lettre autographe signée adressée à sa dactylographe pour *La Longue Marche – Essai sur la Chine* [Paris, 1956] 15 pages in-4° sur papier quadrillé, 2 enveloppes autographes oblitérées

Quelques-uns des derniers feuillets subsistants pour son essai *La Longue Marche – Essai sur la Chine*, récit du voyage officiel qu'elle fait avec Jean-Paul Sartre en Chine, du 6 septembre au 6 octobre 1955. Certains passages sont entièrement barrés d'une croix ; on relève par ailleurs de petites corrections

On distingue trois parties dans ces fragments manuscrits :

Le premier fragment porte en tête : « 2 à 5 septembre 55 », et est paginé 25 à 30 (avec un bis). Il correspond aux « Préliminaires » et s'ouvre par des observations des voyageurs dans la salle d'attente d'Orly, bien habillés jusqu'à la caricature, à destination de Boston, contrastant avec d'autres voyageurs, sobrement vêtus, qui s'envoleront en « expédition officielle » pour Moscou...

Simone de Beauvoir prend des notes sur les Soviétiques, les Hongrois et les Tchèques à l'aérodrome de Moscou, et sur un Sud-Africain, également invité officiel du gouvernement chinois avec qui le couple de philosophes s'entretient. Ce récit de voyage est enrichi d'aperçus du paysage, rappelant la présence occidentale en Mongolie depuis le XVII<sup>e</sup> siècle (savants, moines, aventuriers, etc.)

« Comme Paris est loin ! Derrière moi le temps et l'espace se sont si bien embrouillés, le système de nos besoins – faim, soif, sommeil – et de toute ma vie a été si radicalement lissé qu'il me semble non avoir fait un voyage mais terminé un rite de passage, long, fatigant, et qui m'a jetée insensiblement ailleurs. J'écoute l'aimable discours qu'on nous adresse en chinois et qu'un interprète traduit. Les porteurs de hautes fleurs écarlates, la moiteur de l'air, la forte odeur végétale qui monte de la terre me suffoque. [...] Jusqu'ici quand je pensais à la Chine, je pensais à une histoire, une civilisation, un régime [...] mais la Chine n'est pas une entité politique ; je devine avec joie, qu'elle a un ciel, ses couleurs, ses arbres, une chair »

Le 16 décembre 1956, elle envoie un second fragment paginé 476, 486 bis. Il correspond au chapitre V, « La culture » :

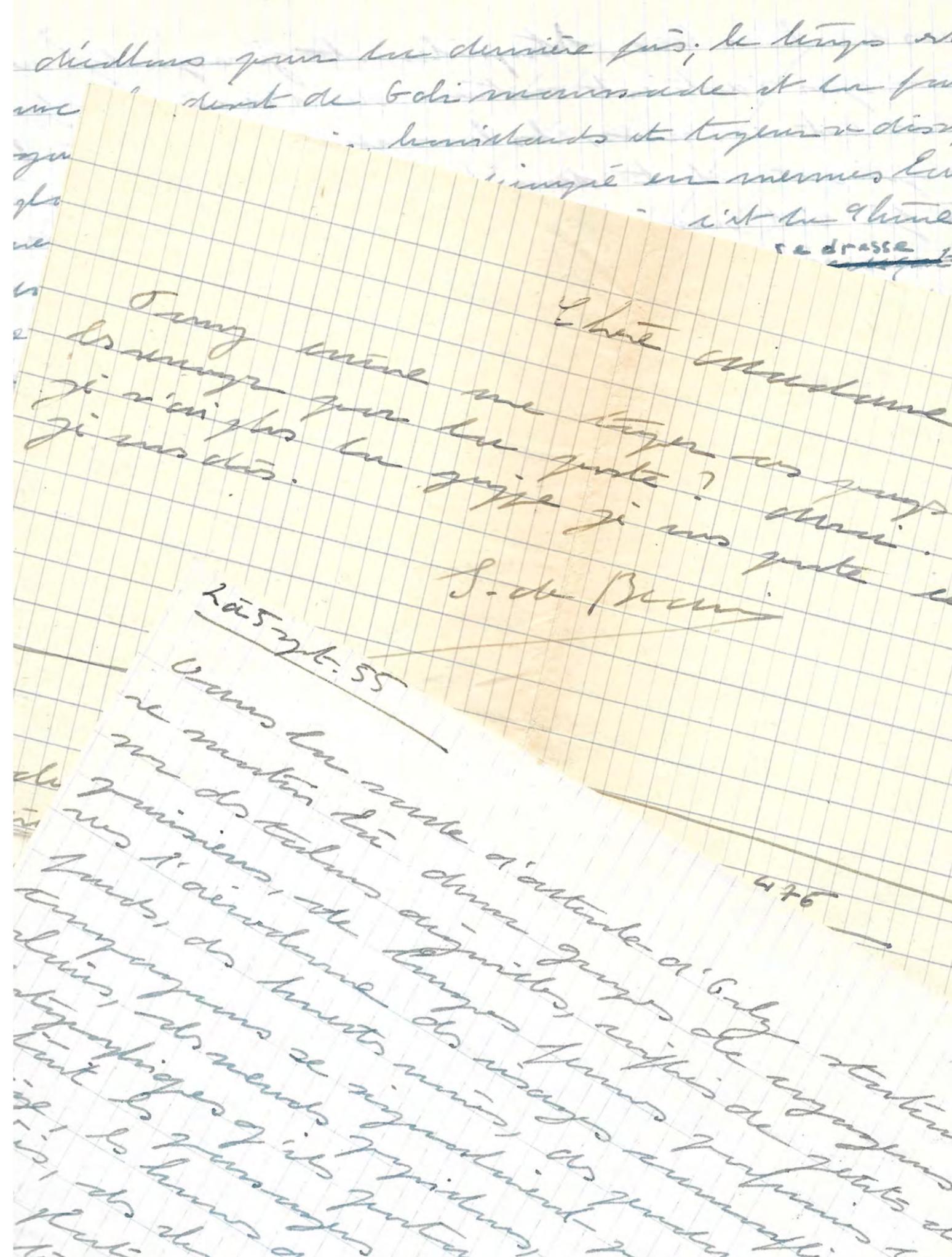
« Sous les Mandchous, la décadence du monde féodal se reflète dans la littérature ; elle commença à s'évader des règles formelles ; des genres nouveaux se développèrent. Le roman devint autre chose qu'un divertissement [...] Le Rêve de la chambre rouge entre autres est caractéristique de cette période »

Le 18 décembre 1956, elle envoie un dernier fragment paginé 757, 781 et 782. Il correspond au chapitre VIII « Villes de Chine » :

« Elle fut la capitale des Song dont le règne coïncida avec le plus beau moment de la civilisation chinoise, et on la considère comme l'Athènes de la Chine. [...] Les maisons ne ressemblent pas à celles de Pékin. Au lieu de se cacher derrière des murs, elles exhibent des façades de deux à trois étages, garnies de fenêtres »

En septembre-octobre 1955, Simone de Beauvoir est une invitée officielle du gouvernement chinois, comme beaucoup d'autres écrivains européens. Elle s'y rend avec Sartre. À son retour, elle souhaite raconter son expérience dans ce pays qui vient d'achever sa révolution. L'essai paraît chez Gallimard en avril 1957. Le manuscrit a, quant à lui, disparu, du moins de notre portée. Il s'agit donc ici des derniers

feuillets subsistants de l'œuvre. Les enveloppes confirment sans surprise qu'elle y travaillait en 1956. Sylvie Le Bon de Beauvoir, fille adoptive de l'écrivaine, note que l'ensemble appartient à une version antérieure à la définitive, car sa mère a supprimé la quasi-totalité des feuillets numérotés de 25 à 30, modifiant profondément ses « Préliminaires ».



## 16. Jacques-Nicolas BILLAUD-VARENNE (1756-1819)

Lettre autographe signée « Billaud-Varenne » à ses collègues

Sainte-Ménéhould, 16 septembre 1792, 3 p. 1/2 in-4° à en-tête de La Municipalité de Paris

Traces de pliures, réparation marginale, petite annotation d'une autre main sur le quatrième feuillet

**Lettre historique au ton fanatique de Billaud-Varenne à propos de la marche des armées républicaines, deux jours avant la cruciale bataille de Valmy, ayant eu pour conséquence directe l'abolition de la royauté**

« Un petit accident arrivé hier, mes chers collègues, aussitôt que la lettre que je vous ai écrite a été partie, et que mal rendy, serait capable de répandre l'alarme et la consternation, m'oblige de vous écrire aujourd'hui ; pour vous instruire de la vérité et démentir tous les récits mensonger qu'on pourra faire. Vous saurez que dans notre retraite au camp de damartin, à 2 heures de Ste Menehould, l'arrière garde de notre armée a été assez vigoureusement chargée mais le corps de l'armée s'était rendu au camps en bon ordre et était même déjà campé. Tout à coup des malveillants répandant l'allarme ont en annonçant que l'arrière garde a été entièrement raillée en pièces, et **les ennemis marchant en force tombaient déjà sur le corps de l'armée** ; et que tout était perdu. Les conducteurs des Barges en prenant les premiers l'épouvante, ont accru la terreur que cette nouvelle a répandue ; et dans un instant la confusion a été telle que cinq cent hommes auraient pu facilement mettre en déroute toute l'armée. Cependant le général est accouru au devant d'elle. Il a trouvé sa cavalerie dans le meilleur ordre, à savoir les fuyards se sont ralliés : Les bagages arrêtés, et la confusion dissipées. Tel sont les faits dans toute leur pureté. **Le camp est réformé : Les fuyards éloignés arrêtés ; et il faut croire que cette leçon sera suffisante pour électriser et ne jamais leur permettre d'oublier qu'ils ont une tache d'infamie à laver dans le sang de l'ennemi.** Suivant toutes les apparences **les trois armées de MM. Dumouriez, Kelermann et Beurnonville vont se joindre demain.** Aussitôt elle marcheront sur Châlons, cette place-ci n'étant pas tenable. **Là avec des forces imposantes, nous ne craignons plus l'ennemi** ; et si pour nous éviter, il prenait la direction du côté de Reims ; alors il vous trouverait en tête ; et nous tombant sur ses derriere il n'en réchapperait pas un. Faites donc vos dispositions en conséquence. Pressez les travaux du camps de Paris. Demandez à grands cris la masse des troupes de ligne qui se trouvent perdues dans les départements du midi. **Hâtez autant que possible la marche des convois vers les points de réunion de nos troupes, et vous conserverez ce calme et cette énergie qui vous ont obtenu la victoire devant la Bastille et le château des Tuileries. Les hommes du dix aoust ne fuiront pas devant les prussiens ils ont trop envie de se mesurer avec eux.** Adieu mes chers collegues, je pars pour le camp de Damartin où je compte retrouver des hommes dignes encore de la confiance de la nation.

Billaud Varenne »

Quatre jours avant cette lettre, l'armée de Brunswick (74 000 hommes) franchit les défilés d'Argonne. Billaud-Varenne commence par évoquer la retraite de Châlons et la confusion jetée par des melveillants qui ont failli mettre l'armée en déroute. Les soldats ont donc « une tache d'infamie à laver dans le sang de l'ennemi ». Il évoque ensuite les armées de Dumouriez, Kelermann et Beurnonville ; les deux

premières seront décisives pour la bataille de Valmy deux jours plus tard. Avec une grande défiance envers l'ennemi, le conventionnel demande à grand cri le ralliement de toutes les troupes républicaines jusqu'à celles « perdues dans les départements du midi ».

Billaud-Varenne fait partie des 24 commissaires désignés par la commune de Paris, après les 30 nommés par le Conseil

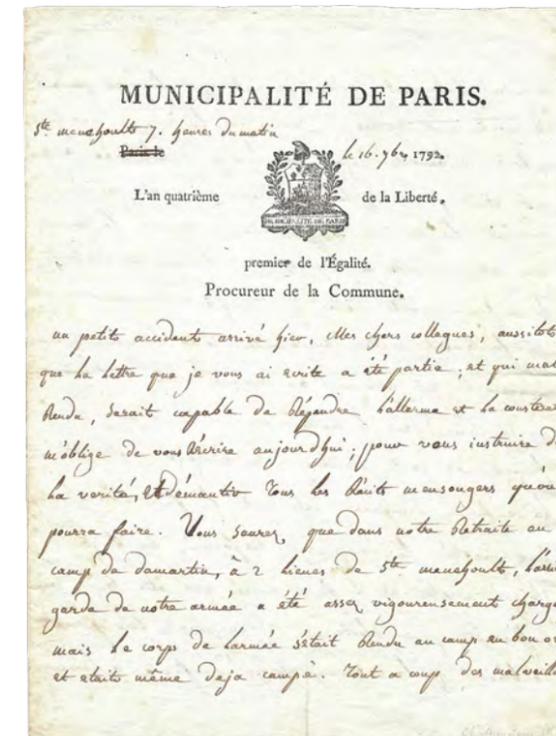
exécutif provisoire ; il partait en mission avec un passeport de la commune et une commission du Conseil exécutif.

La bataille de Valmy, que cette lettre laisse entrevoir, est remportée par les troupes françaises de Dumouriez et Kellerman (44 000 hommes) sur les armées prussiennes de Brunswick. Des volontaires de la garde nationale ont participé au combat aux côtés des soldats professionnels de l'armée royale. Prise à revers, l'armée de Brunswick bat en retraite et retrouve ses positions de départ le 23 octobre.

Le lendemain, une première réunion de la Convention

nationale proclame l'abolition de la royauté et le Conseil exécutif constitué après le 10 août (chute de la monarchie après la prise des Tuileries) est maintenu.

Après le 10 août 1792, Billaud-Varenne est membre de la Commune de Paris. Nommé substitut du procureur Pierre Louis Manuel, il est témoin des massacres de septembre 1792, pendant lesquels il semble encourager les tueurs. Il se rend peu de temps après à Châlons avec le titre de commissaire de la Commune de Paris pour y surveiller les généraux suspects.

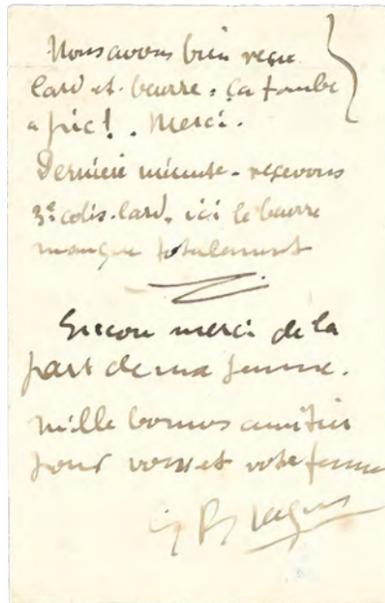


« Les hommes du dix aoust ne fuiront pas devant les prussiens, ils ont trop envie de se mesurer avec eux »

## 17. Georges BRAQUE (1882-1963)

Lettre autographe signée « Georges Braque » à Daniel Wallard  
S.l., le 19 février 19[44], 4 p. in-12°  
Rajout de la date d'une autre main, quelques petites taches

**Braque souhaite se remettre au travail et à la peinture après une lourde opération**



« Mon cher Wallard,  
Moi non plus je ne vous oublie pas, mais **j'ai été retranché de la vie pendant un bon mois**. J'ai subi une opération pas grave certes mais qui m'a valu un mois de lit. Les choses ce sont très bien passées et je suis tout heureux de me sentir libéré d'une infirmité qui m'obsédait depuis 5 ans. **Je vais maintenant me remettre au travail, j'en ai le violent désir**.  
J'avais bien reçu votre lettre ou vous me parliez de la nouvelle sur Pierre [Seghers], mais comme vous le voyez je n'ai pu donner suite à votre désir. Envoyez moi les L.F. que j'attends avec un désir attendri en pensant à ce jeune héros.  
Nous avons bien reçu lard et beurre : Ça tombe à pic ! Merci.  
Dernière minute – recevons 3e colis lard, ici le beurre manque totalement.  
–  
Encore merci de la part de ma femme.  
Mille bonnes amitiés pour vous et votre femme.  
G. Braque »

A l'écriture de cette lettre, Braque venait de subir une opération pour un double ulcère à l'estomac (Picasso lui rendra visite chaque jour).

D'abord réfugié dans le Limousin, puis dans les Pyrénées, le couple Braque est revenu à Paris où il a passé la totalité de la guerre dans l'atelier construit par Auguste Perret, rue du Douanier. Les dernières années du peintre, qui vont de la quasi-fin de la guerre jusqu'au soir de sa mort sont les plus brillantes de sa carrière, selon John Golding.

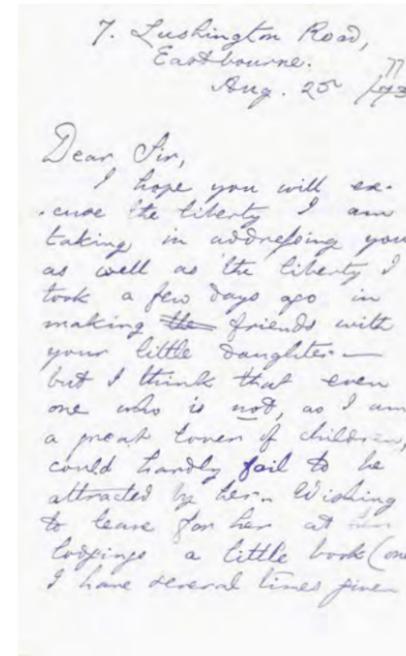
« **Je vais maintenant me remettre au travail, j'en ai le violent désir** »

Provenance :  
Collection Inès et Gérard Sassier

## 18. Lewis CARROLL (1832-1898)

Lettre autographe signée « C.L. Dodgson » à Mr Burton  
Eastbourne, le 25 août [18]77, 2 p. in-12 à l'encre rose, en anglais

**Troublante lettre adressée au père de sa nouvelle « amie-enfant », Mabel Amy Burton, éloquente sur la complexité de son attrait pour les enfants – Carroll termine sa missive par le souhait d'offrir *Alice au pays des merveilles* à la fillette**



[Traduction de l'anglais]

« Cher Monsieur,  
J'espère que vous excusez la liberté que je prends en l'adressant à vous, ainsi que celle que j'ai prise voici quelques jours en me liant d'amitié avec votre petite fille, mais je crois que même un homme qui ne serait pas, comme moi, un grand amoureux des enfants, ne pourrait manquer d'être attiré par elle. Comme je souhaite déposer pour elle, là où elle habite, un petit livre (dont j'ai souvent fait cadeau à de jeunes amies), j'ai entrepris deux expéditions, en vain, pour trouver où elle demeurerait. Faute d'avoir la bonne adresse, et ne la voyant plus sur la plage, la seule solution me semble de lui écrire à son adresse en ville. Si vous m'autorisez à lui offrir le livre, auriez-vous l'amabilité de me dire si je dois lui envoyer à Londres ou, sinon, à quelle adresse. (**Le livre s'intitule *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles***).

Croyez, Monsieur, en mes sentiments les meilleurs.

C.L. Dodgson (de Christ Church Oxford) »

Adressée à Mr Burton, cette lettre est écrite neuf jours après la rencontre de l'écrivain avec sa fille, ainsi que le rapporte son *Journal* à la date du 16 août 1877 : « Suis allé sur l'embarcadère dans la soirée et ai fait une autre heureuse rencontre. Ma nouvelle amie s'appelle Mabel Burton. Elle semble avoir environ 8 ans. (...) Elle est absolument charmante et sans un atome de timidité. Je n'ai jamais été ami avec une enfant aussi facilement et aussi rapidement. »

En dépit du caractère subversif de ce lien, débute une amitié intense devenue mythique, qui dépasse la perplexité mêlée de stupéfaction de Mrs Harriet Burton, mère de Mabel (Carroll ignore que le père de la fillette est décédé). Le 28 août, Carroll écrit une lettre à Mrs Harriet Burton dans laquelle nous comprenons qu'elle a accepté qu'il envoie un

exemplaire des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* à sa fille. Deux ans plus tard, dans une lettre datant du 12 juin 1879, Carroll propose à Mabel une sortie à Londres. Il l'y surnomme « mon petit chaton ». L'interprétation de cette formule affective est ouverte au lecteur tout comme maints autres éléments. En effet, les lettres de Carroll à Mabel sont empreintes de son sens du non-sens, de son humour, de son goût pour l'absurde, amplement travaillé dans son œuvre littéraire. Cet éclectisme des genres contribue à une quête identitaire, quête fondatrice du monde fantasmagorique d'*Alice*. Ainsi, bien que le roman soit de plusieurs années antérieur à l'amitié, le lecteur peut choisir de voir en Mabel l'ombre portée d'Alice, une héroïne par la procuration du regard d'écrivain.

Référence :  
*Lewis Carroll Lettres inédites à Mabel Amy Burton et à ses parents*. Pierre E. Richard, éd. de Maule. 2008

## 19. Louis-Ferdinand CÉLINE (1894-1961)

Lettre autographe signée « Louis Destouches (LF Céline) » à Léon Daudet  
[Paris, mai 1936], 8 pp. grand in-4°  
Petites décharges d'encre, infimes déchirures marginales

Célèbre lettre à Léon Daudet, quelques jours après la parution de *Mort à crédit* – D'un ton solennel, Céline développe en détail sur son style d'écriture, évoque *Voyage au bout de la nuit*, ses origines, la critique... L'une des plus importantes lettres sur son travail littéraire

« *Cher Maître, la critique (en général) fait preuve contre mon nouveau livre d'une partialité éœurante. Il s'agit de me faire payer cher le succès du "Voyage" (acquis en grande partie grâce à vous). Tous les moyens sont bons pour me faire passer pour un rusé, un farceur, un maniaque, enfin et surtout, bien plus grave encore, pour un ennuyeux !... Rien n'y manque ! On ne me lit même pas. Le siège est fait ! Il s'agit de nuire le plus possible et de propos délibéré. Sans aucune élémentaire probité morale ou artistique. Évidemment tout ceci est classique. Dans un art quelconque, les ratés forment une proportion de 999/1000e – tout ce qui n'est pas nettement raté provoque une révolution, un déluge de haine. Bon. Mais il me peinerait beaucoup que ce mascaret bilieux vous empêchât au moins de me lire. Je me suis très sincèrement appliqué à cet ouvrage [Mort à crédit], énormément à vrai dire. J'y ai passé depuis quatre ans mes jours et mes nuits en plus de ma misérable pratique au dispensaire (1500 francs par mois). Je ne suis pas riche, j'ai une fille et une mère à ma charge. Le Voyage m'a rapporté environ 1200 francs de rente mensuels. Je situe tous ces chiffres parce qu'ils disent bien les choses telles qu'elles sont. Sur "Mort à crédit" je me suis crevé littéralement. Je l'ai fait le mieux que j'ai pu. Si ceux qui se permettent si lâchement, si impunément de me "piloriser" possédaient le vingtième de ma probité et de mon application, le monde deviendrait aussitôt un édénique séjour, et j'avoue alors que ma littérature deviendrait injuste. Mais nous n'en sommes pas là !*

*On me fait aussi, profondément je crois, le grief de rompre avec toutes les formes académiques, classiques, consacrées, j'écris dans une sorte de prose parlée, transposée. Je trouve cette manière plus vivante. Ai-je le droit ? Cette forme a ses règles, ses lois, terrible aussi. Vous le savez bien. Que d'autres essayent. Ils verront.*

*J'ai effacé mon travail derrière moi. Mais il existe. Autre chose, on me reproche aussi, de n'être point latin, classique, méridional (caractères bien définis... élégance... mesure... joliesse... etc...) Je suis très capable d'apprécier les diverses beautés du genre, mais bien incapable de m'y soumettre !...*

*Je ne suis pas méridional, je suis parisien, breton et flamant de descendance.*

*J'écris comme je sens.*

*On me reproche d'être ordurier, de parler vert. Il faut alors reprocher ceci à Rabelais, à Villon, à Brughel à tant d'autres...*

*Tout ne vient pas de la Renaissance.*

*On me reproche la cruauté, systématique – que le monde change d'âme, je changerai de forme. D'où me viennent tous ces puristes soudains ? Je ne les vois pas s'élever contre les films de gangsters ! contre "Déetective", contre tant de pornographies qui sont-elles sans excuses. C'est que ces puristes sont aussi des lâches. Ils ne risquent rien surtout anonymement, à vider leur petit fiel contre un auteur solitaire, ils risquent trop contre les formidables intérêts du film ou d'Hachette. Lèches-bottes d'un côté ou farouches défenseurs moraux, selon l'intérêt du bifteak. Sont-ils jaloux de mon expérience vivante ? Évidemment, je n'ai jamais été au lycée. J'ai fait mes bachots, ma médecine, tout en gagnant ma vie. On apprend beaucoup par ce moyen. C'est peut-être ce qu'on me pardonnerait le moins facilement.*

*Enfin, je suis médecin. On hait les médecins, leur expérience aussi.*

*En écrivant les livres du genre que vous savez, je risque beaucoup, d'être éliminé de partout, de perdre mes emplois. Je ne fais pas de littérature de repos.*

*Enfin on me reproche ce qu'on appelle la confusion. L'autre ne me trouve pas vraisemblable !*

*J'écris dans la formule Rêve éveillé. C'est une formule nordique. Ah ! comme je serais heureux que vous me réserviez un article, non pour me louer (cette demande ne serait digne ni de vous ni de moi) mais pour définir clairement comme vous seul pouvez le faire, avec votre immense autorité, ce qui existe et ce qui n'existe pas de mon livre.*

*Croyez-moi toujours cher maître très sincèrement reconnaissant et amical  
Louis Destouches (LF Céline) »*

Au printemps de l'année 1936, une vive polémique éclate autour de *Mort à crédit*, paru le 12 mai chez Denoël. Une large majorité de comptes-rendus s'avère défavorable ou hostile. Aucun des défenseurs du livre n'a le prestige ou l'enthousiasme de ceux qui ont fait l'éloge du premier roman de l'écrivain. Les deux critiques laudatives les plus illustres de *Voyage au bout de la nuit* viennent de Descaves et Daudet. Cependant, quant à *Mort à crédit*, ils ne se prononcent pas, bien que Céline dresse ici un véritable argumentaire auprès de Daudet et qu'il touche à toutes les cordes censées l'émouvoir. La demande de l'écrivain d'avoir son soutien n'aboutira pas. Il ne cachera d'ailleurs pas son amertume auprès d'Henri Mahé dans une lettre du 29 mai : « La critique a été immonde, droite ou gauche, je fais l'union du summum de la haine envieuse [...] Daudet et Descaves se sont cette fois-ci foireusement dégonflés »

### Point de bascule dans l'œuvre célinienne

Cette critique, défavorable dans son ensemble, atteint d'autant plus Céline qu'il s'est « crevé littéralement ». Il a le sentiment profond que ce second roman surpasse le premier dans la réalisation de son projet artistique. Il pensait son ouvrage si réussi qu'il n'avait pas prévu de démarche promotionnelle, à l'exception des exemplaires imprimés nominale pour Descaves et Daudet. Les critiques, de

gauche comme de droite, se déchainent. On lui reproche un vocabulaire empruntant plus que jamais au langage populaire, mais aussi une propension à rabaisser l'homme. Les écrivains ne le reconnaissant plus pour leur pair, Céline est profondément blessé du feu nourri d'attaques contre son roman. Certains biographes y voient la raison de l'interruption de sa production romanesque ; après cet échec, l'auteur se consacra pour un temps à l'écriture de pamphlets.

### Le recours à la notion de « rêve éveillé » marque la séparation de Céline avec le freudisme

L'œuvre de Freud l'occupe profondément lors de l'écriture de *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, mais il subit peu après une importante évolution idéologique : il en vient à rejeter Freud, quoique conservant un temps la notion de « rêve éveillé », selon les termes de Léon Daudet dans un ouvrage ainsi titré en 1926. Selon lui, Céline y trouve « une caution qui lui permet de continuer à valoriser une vie psychique en marge de la conscience, un "délire", sans avoir à se référer à Freud, mieux : en l'attaquant » (Henri Godard, *Céline, Romans*, vol. I, p. 1390).

### Illustration en page suivante

« *J'écris dans une sorte de prose parlée, transposée* »

Références :  
Céline, *Lettres*, éd. Godard, Pléiade, p. 493-495  
Céline, *Romans*, éd. Godard, Pléiade, p. 1120-1221

## 20. Louis-Ferdinand CÉLINE (1894-1961)

Lettre autographe signée deux fois, « Des » et « Louis », puis en tête « Destouches » ,  
à son avocat Thorvald Mikkelsen et à sa femme, Lucette Destouches  
Prison de Københavns Fængsler, 22 août 1946, 2 pp. in-4°, papier rose de l'administration pénitentiaire  
Annotation typographique « 132 » en haut de la première page

Longue lettre de prison, pleine de désespoir, entre rage pour sa condition et tendresse pour sa femme

« Mon cher Maître, [...]. **Je demeure, avec raison alors je crois, tout à fait anxieux des suites de votre démarche auprès du Ministère. Quelle suite y ont donné ces messieurs ? Pensent-ils à donner une suite ? Pensent-ils à quelque chose ? Pensent-ils ? C'est de DESCARTES le fameux mot qui domine toute la raison française « Je pense donc je suis ». Ces messieurs sont-ils ? Tout est là. Et bien fidèlement. DL.**

Mon petit mimi, tu penses que je ne me fais aucune illusion sur mon degré de solitude. Pardi ! **j'en aurais des volumes de « solitude » à raconter.** Tu dis que K[aren] (1) te déteste. Et moi l'Hidalgo [Juan Serra] donc ! Te souviens-tu qu'il n'est venu qu'une fois rue Marsollier [adresse familiale de la famille Destouches] pour m'annoncer que toute ma fortune était confisquée (2). Avec quelle joie ! K[aren] ne l'a capturé et maintenu que par jalousie de moi ! C'est un vieux jeu qui prend toujours. Joins-y l'alcool, la fainéantise et puis l'âge. Mais tout ceci est normal, vécues amusantes d'habitude on n'approche de tout cela que bien décidé à n'en prendre que ce que l'on trouve agréable. Ne pas dépendre de tout ce sale marécage de chichi fastidieux tout est là. **Hélas, centuple idiot criminel que je suis, d'avoir perdu et mon indépendance et perte suprême, ma liberté ! M'as-tu jamais vu avec une seule illusion sur le monde les hommes et les femmes – A moins que je ne le décide par agrément ? Tout ce que tu penses je le pense et par 1000 ! L'horreur de la prison fait le reste et je t'assure à fond. Je n'ai plus malheureusement assez d'années, de mois à vivre pour dégueuler tout ce que j'ai avalé en ces mois de rancœur, d'humiliation et de haine – une haine à mort – au-delà de la mort – pour cette effroyable injustice que je prends avec le sourire, que je subis gentiment.** Toutefois vers novembre j'aurai assez ri. Un an cela suffit. Tu sais combien je hais les cafouillages. **Je me hais de tant cafouiller.** Les élections seront faites en France (3). Si je ne suis pas sorti d'ici, je demanderai à rentrer. Que je reste indéfiniment enfermé à Fresnes ou ici quelle différence ? Encore là-bas on sera forcé de me donner une raison précise. On me jugera, les choses iront dans un sens. Ici rien. **Je suis enfermé dans un nuage derrière des barreaux.** Tout se contredit se modifie. C'est du joujou de mots sur place. Une seule chose est inflexible – la clef. Notre ami a fait des miracles. Je l'ai encombré de ma triste personne au-delà de toute patience humaine. Il me tarde aussi de le libérer. Je ne souffre pas, mais j'ai honte et je m'ennuie. Je m'ennuie du cafouillage, du balbutiement. **Personne ne me dit jamais noir sur blanc pourquoi on me tient bouclé et pour combien de temps. Jusqu'à la prochaine guerre ? Jusqu'à ma mort naturelle ? ou que je demande à rentrer ? Cela plutôt je pense – il faudrait qu'une autre hystérie universelle se déclenche, que ces chiens d'hommes soient absorbés par un autre massacre. Nul autre salut pour moi, pour nous.** En attendant pense bien à tes mains à ton physique à ton métier. Ne sois la boniche la cendrillon de personne. Cela à aucun prix. C'est déjà assez de la vie, servante en plus, c'est beaucoup trop. Je surveille tes mains – Mange des friandises – Les ultra-violets sur tout le corps semblent te faire du bien. Il faut une cure tous les 3 mois dans ces pays à soleil pâle. Et de la viande rouge. Ma seule

dernière joie et de te voir coquette et fringante. **Je hais la détresse, la miennne m'écœure assez.** Prend encore 5 ou 6 kilos, au moins. Prend au moins 300 couronnes par mois du compte. Il le faut, de l'élégance – du prestige – des muscles – de la lutte – et de la garcerie – totale comme le disait Lesdain (4) – totale. Surveille les journaux, je ne les ai pas encore. Bises à Bebert et à Lucette mignon. Louis »

Traqué, emprisonné, accusé de trahison, Louis-Ferdinand Céline ne comprend pas, s'insurge, se défend, attaque. Entre février et octobre 1946, il est détenu à la prison de l'ouest de Copenhague (Københavns Fængsler), ne cesse d'écrire, se défend tous azimuts, lit beaucoup et travaille intensément à son prochain roman, la suite de *Guignol's band*, *Féerie pour une autre fois*.

(1) Karen Marie Jensen, danseuse et ancienne maîtresse de Céline qui a placé en 1942 les fonds de l'écrivain sous forme de lingots d'or, dans une banque de Copenhague

(2) Cette mention d'adresse situe le souvenir évoqué entre juin 1939 et février ou mars 1941. Néanmoins on ne sait sur quelles informations pouvait s'appuyer Juan Serrat à cette époque pour annoncer à Céline qu'il était ruiné, à moins qu'il ne s'agisse de l'ouverture de son coffre à la banque Lloyds de Paris par les autorités allemandes le 14 mars 1941.

(3) Les élections législatives auront lieu le 10 novembre, d'où le Parti communiste sortira encore renforcé.

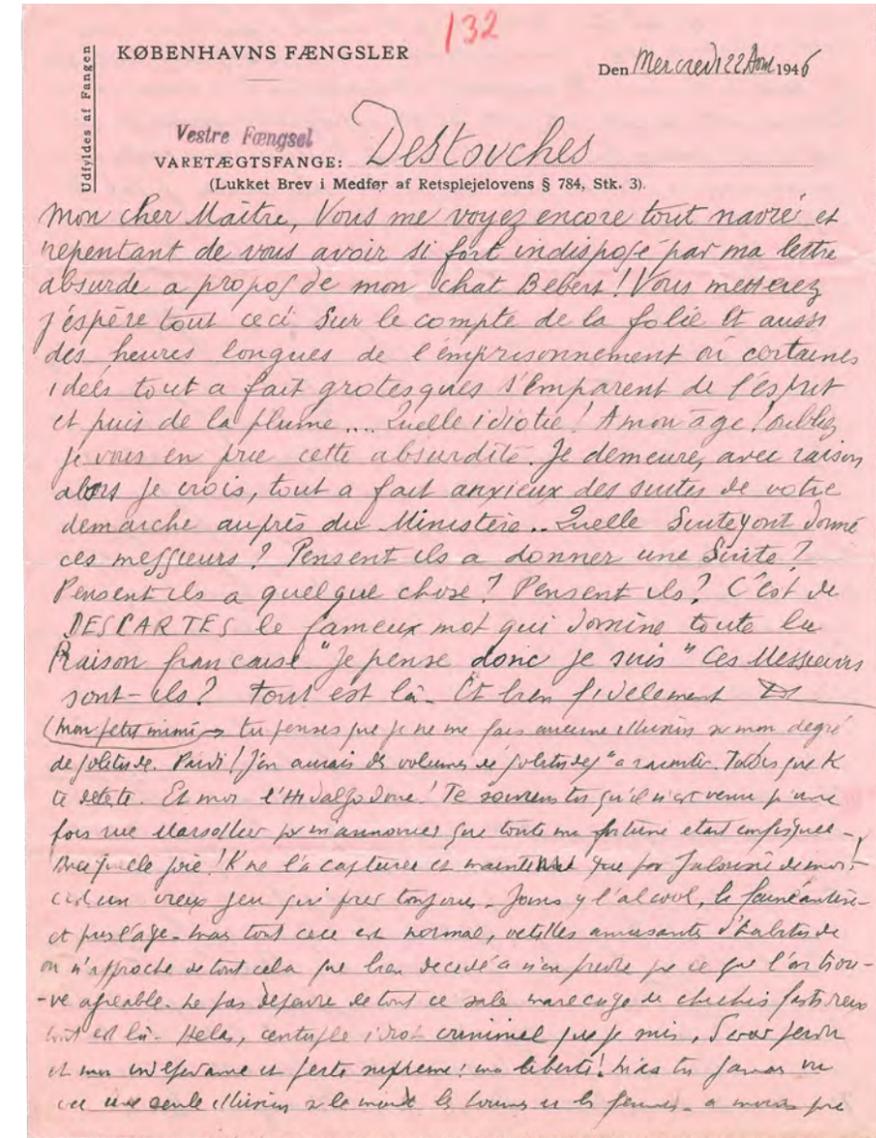
(4) Jacques de Lesdain, évoqué notamment dans *D'un château l'autre* (p. 234). Céline fait probablement allusion ici à des propos entendus à Sigmaringen.

A partir du 16 août, le lendemain de son retour en cellule, Céline dispose d'encre pour écrire, et cela jusqu'au bout de novembre. Avec sa nouvelle hospitalisation coïncidera le recours, à nouveau, au crayon à papier.

Il apparaît donc que seules les lettres de prison écrites entre mi-août et fin novembre 1946 l'ont été avec de l'encre.

« Je n'ai plus malheureusement assez d'années,  
de mois à vivre pour dégueuler tout ce que j'ai avalé en ces mois de rancœur,  
d'humiliation et de haine – une haine à mort – au-delà de la mort »

« Je suis enfermé dans un nuage derrière des barreaux »



Références :  
L.F. Céline, *Lettres de prison à Lucette Destouches et à Maître Mikkelsen*, éd. Gallimard, p. 228-230  
Céline, *Lettres*, éd. Godard, Pléiade, lettre 46-17, p. 826-828

## 21. Blaise CENDRARS (1887-1961)

Lettre autographe signée « Blaise » à Louis Brun des éditions Grasset  
[Biarritz], le 7 janvier 1933, 2 p. in-4to avec enveloppe autographe oblitérée  
Petit manque au coin supérieur droit sans atteinte au texte

**Cendrars refuse avec véhémence que toute distinction officielle soit associée à son œuvre littéraire**

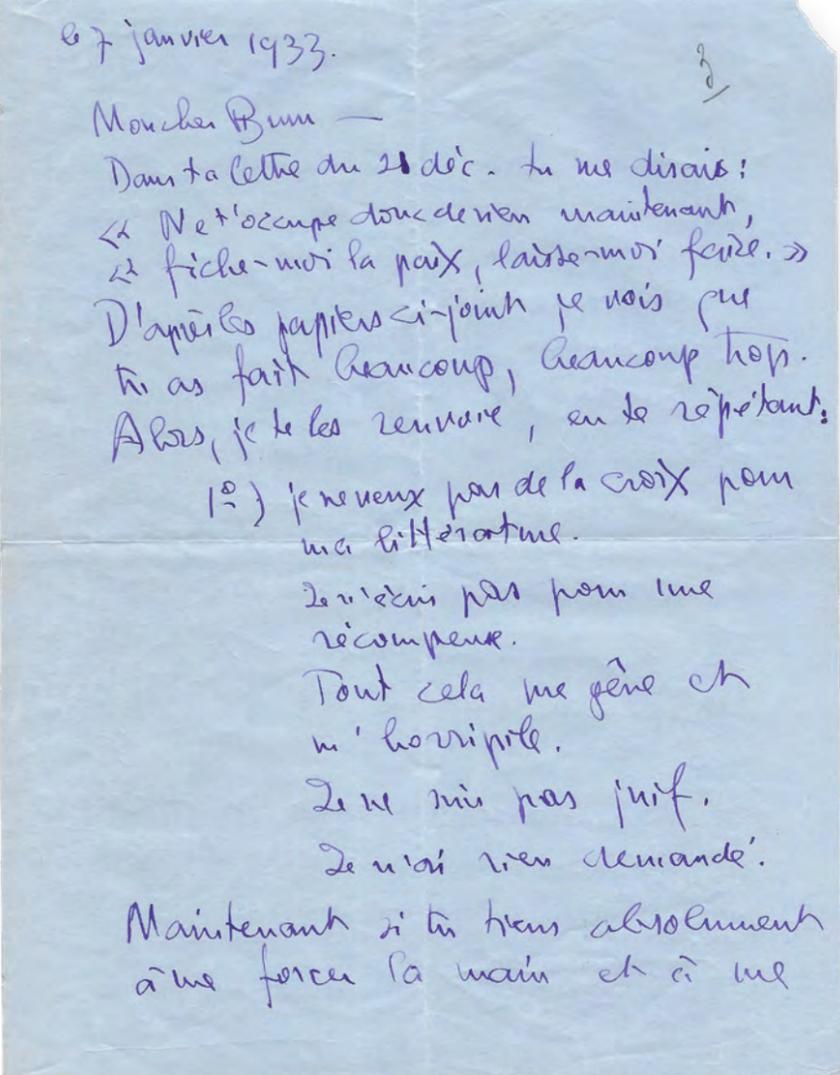
« Mon cher Brun –  
Dans ta lettre du 21 déc. – tu me disais :  
« Ne t'occupe donc de rien maintenant  
« fiche-moi la paix ! laisse-moi faire »  
D'après les papiers ci-joint je vois que tu as fait beaucoup, beaucoup trop.  
Alors, je te les renvoie, en te répétant :  
1°) **Je ne veux pas de la croix pour ma littérature.**  
**Je n'écris pas pour une récompense.**  
Tout cela me gêne et m'horripile.  
**Je ne suis pas juif.**  
Je n'ai rien demandé.  
Maintenant si tu tiens absolument à me forcer la main et à me faire avoir la croix tout en me fermant le bec et sans que je puisse la refuser parce que **ayant déjà mis la main dans cet engrenage qu'est la voix hiérarchique j'ai déjà perdu un bras sans rien dire**, – tu peux me faire attribuer la Légion d'honneur militaire pour laquelle  
1° j'ai déjà été proposé en 1916 (j'ai les papiers de Tremblay),  
2° à laquelle j'ai paraît-il droit (mais je m'en suis jamais occupé) comme volontaire (engagé volontaire) ;  
3° ou comme mutilé à 80%.  
Mais, encore une fois, le fait d'écrire n'a rien à voir avec tout ça.  
**Je t'embrasse de tout mon cœur, traite-moi de grand couillon, etc. etc. mais ne te fâche pas.**  
Tibi  
Blaise  
P.S Je te renvoie tous ces papiers pour que tu puisses répondre sans faire esclandre, moi, je me tais. »

Le 29 septembre 1915, Cendrars, droitier, est gravement blessé au bras droit par une rafale de mitrailleuse et est amputé en dessous du coude. Il est alors cité à l'ordre de l'armée, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre.

Bien qu'évoqué dans cette lettre, c'est presque trente ans plus tard que l'écrivain, deux ans avant sa mort, est fait commandeur de la Légion d'honneur par André Malraux.

Cendrars rejoint Grasset pendant la période faste de la maison d'édition, dans les années 20. C'est alors qu'il se lie d'une indéfectible amitié avec Louis Brun (collaborateur de Bernard Grasset), avant l'assassinat de ce dernier par sa propre femme, pour tromperie conjugale, en 1939.

« Je n'écris pas pour une récompense »



7 janvier 1933.  
Mon cher Brun –  
Dans ta lettre du 21 déc. tu me disais :  
« Ne t'occupe donc de rien maintenant,  
« fiche-moi la paix, laisse-moi faire. »  
D'après les papiers ci-joint je vois que  
tu as fait beaucoup, beaucoup trop.  
Alors, je te les renvoie, en te répétant :  
1°) Je ne veux pas de la croix pour  
ma littérature.  
Je n'écris pas pour une  
récompense.  
Tout cela me gêne et  
m'horripile.  
Je ne suis pas juif.  
Je n'ai rien demandé.  
Maintenant si tu tiens absolument  
à me forcer la main et à me

## 22. Paul CÉZANNE (1839-1906)

Lettre autographe signée « Paul Cézanne » à Octave Mirbeau

Aix [en-Provence], 11 juillet 1903, 2 pp. in-8°

Fente en marge inférieure à la pliure centrale

### Remarquable lettre de Cézanne à propos de son art

« Mon cher Mirbeau

Je viens de recevoir une lettre de mon fils qui m'a mis au courant de l'intérêt que vous me portez. Votre point d'appui moral m'est trop précieux pour que je vous en remercie.

**Je continue à chercher à développer par le dessin [sic] et la couleur l'idée d'art que je crois avoir.**

Il me sera sans doute donné malgré mon âge avancé de vous revoir et ce sera une grande joie pour moi de pouvoir causer avec vous de cette donnée d'art qui préoccupe tant de bons esprits.

[Il procède à plusieurs repentirs dans la formule de politesse] Veuillez me agréer ~~croire~~ mes bien cordialement à vous salutations.

Paul Cézanne

[Il rajoute au dos du premier feuillet] Avec tous mes remerciements »

Autant que l'on sache, le peintre et le critique se sont rencontrés qu'une seule fois, à Giverny, chez Claude Monet, le 28 novembre 1894. À l'invitation de Monet, qui a pris l'initiative de la rencontre, Mirbeau répond avec enthousiasme, mais non sans une certaine crainte. En effet, il connaît de réputation le caractère sauvage du peintre provençal : « Nous irons mercredi, c'est entendu [...] Mais, sapristi, que Cézanne n'oublie pas de venir, car j'ai un violent désir de le connaître ».

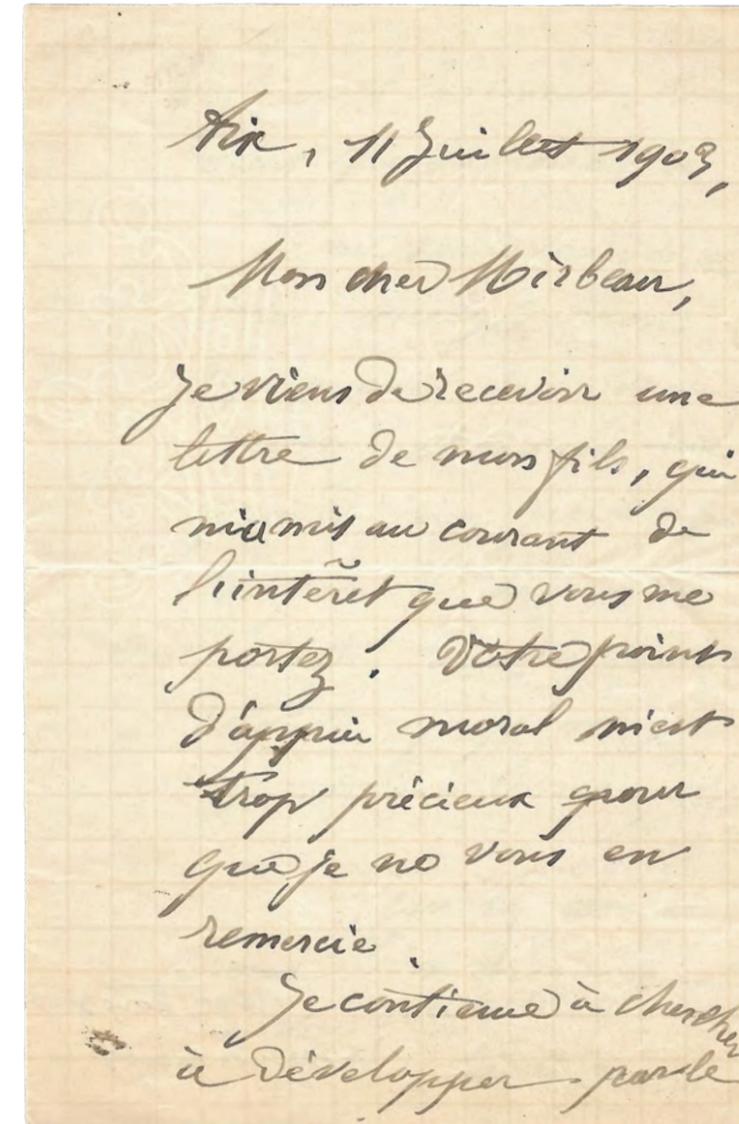
Pourtant, malgré les nombreux séjours de Cézanne en région parisienne au cours des années suivantes, aucune autre rencontre n'est attestée, ce qui ne manque pas d'étonner. La timidité légendaire doublée de sauvagerie du peintre, qui fuyait les contacts et faisait preuve, en société, d'une maladresse déconcertante, contribue sans doute à expliquer qu'il n'ait apparemment fait aucun effort pour revoir son admirateur.

Cette lettre est officiellement motivée par une missive de son fils, Paul, qui a dû rencontrer Mirbeau dans des circonstances que nous ignorons. C'était là une nouvelle occasion

d'attirer sa bienveillante attention sur des recherches artistiques : « le dessin et la couleur », « l'idée d'art que je crois avoir ». – Ainsi Cézanne révélait-il à son ami Zola, plus de vingt ans auparavant, dans une lettre, qu'il « [s]'ingéni[ait] toujours à trouver [sa] voie picturale ». Peintre en quête perpétuelle d'un absolu par le contact primitif et organique, il a les traits de l'artiste torturé éternellement insatisfait, si bien qu'il finit par détruire une importante partie de son œuvre. Les lettres de Cézanne faisant allusion à son art son très rares, ainsi avait-il peut-être du mal à formuler clairement, au moyen des mots, des tâtonnements liés à une évolution de sa sensibilité esthétique plus qu'à des théories rationnalisables. Toujours est-il qu'il manifeste son vif désir de revoir Mirbeau.

Cézanne apparaît tant comme un continuateur de l'esprit classique français qu'un innovateur radical par l'utilisation de la géométrie dans ses portraits, natures mortes et nombreux paysages. Il est considéré comme le « père de l'art moderne »

« Je continue à chercher, à développer par le dessin et la couleur l'idée d'art que je crois avoir »



Références :

Paul Cézanne. *Cinquante-trois lettres*, J.C Lebensztejn, Paris, L'Échoppe, 2011, p. 62

« Une lettre inédite de Cézanne à Mirbeau », P. Michel, *Cahiers O. Mirbeau*, n° 14, 2007, p. 228-235

Provenance :

J. A. Stargardt, Berlin, 21-22 mars 2006, n° 648

## 23. René CHAR (1907-1988)

Lettre autographe signée « René Char » à Marianne Oswald  
S.l., 15 mars, 2 p. in-8°  
Traces de pliures, déchirure centrale et marginales sans manque

Émouvante lettre de René Char évoquant, entre autres, le souvenir de son ami Albert Camus à l'occasion d'une lecture de ses poèmes

« Bien sûr, j'écrirai demain à Oliver une lettre dans le sens que tu me demandes. Je n'ai jamais envisagé autre chose qu'un motif de cet ordre là.

**C'est d'accord pour ton projet de soirée à Cologne en ce qui concerne la lecture de mes poèmes, dédiés à l'amitié d'Albert Camus ("Feuillets d'Hypnos" lui était dédié). Tu feras cela très bien, je n'en doute pas. Il faut surtout y parler d'Albert et du terrible vide que sa disparition a creusé. C'est à l'amitié qu'incombe de fleurir ce vide.** La seule réserve concerne le film. Je ne puis répondre à la place d'Yvonne Zervos, car nous n'avons plus reparlé de ce film depuis beaucoup d'ans, elle et moi.

Un dernier mot à propos "du choc grave" que tu me dis avoir reçu. Les effets et la cause sont disproportionnés et excessifs. Il faut accepter de se tromper, d'agir parfois de façon erroné, de n'en plus parler, ou de le reconnaître, enfin. Ce n'est ni humiliant, ni affreux. **Et bien des traces, des peines n'arriveraient pas – outre les malentendus – si l'on ne s'acharnait pas même par un orgueil mal placé dans son infailibilité. La guerre m'a appris cela.** Je suppose que si madame [Florence] Delay et sa fille n'ont pas assisté à ta projection c'est tout simplement parce qu'elles étaient absentes de Paris. Rien qui doive te laisser "perplexé" comme tu écris.

Au revoir, mon petit, je t'embrasse sans rancune aucune.  
René Char »

René Char et Albert Camus ont entretenu une profonde amitié, sceau ultime de ces deux parcours croisés au sortir de la guerre avec leurs ressemblances et différences. En 1946, lecteur chez Gallimard, Camus fait publier les *Feuillets d'Hypnos* de Char – aphorismes aux semblants poétiques relatant l'expérience du maquis. En 1947, Char lit à son tour Camus, et qualifie de « très grand livre » *La Peste*. Le poète écrit que « les enfants vont pouvoir à nouveau grandir, les chimères respirer », le romancier lui répond qu'il est « le seul poète aujourd'hui qui ait osé défendre la beauté, le dire explicitement, prouver qu'on peut se battre pour elle en même temps que pour le pain de tous les jours ». Les deux auteurs, qui se sont déjà rapprochés, acquièrent une grande notoriété.

En 1949, ils échangent sur l'amour, se livrent à quelques confidences plus intimes. Peu à peu, le tout glisse vers un véritable partage spirituel et moral. L'admiration est réciproque : Camus lui écrit en 1956 qu'« Avant de [le] connaître, [il se] passai[t] de poésie » ; Char loue son talent dans *Le Figaro* en 1957, après que son ami a obtenu le prix Nobel de littérature. S'ensuit une dense correspondance épistolaire, qui prend fin la veille de la mort de Camus, le 4 janvier 1960. Dans notre lettre, Char évoque le « terrible vide » qu'il ressent après la triste fin de son ami dans un accident de voiture.

« Il faut surtout y parler d'Albert et du terrible vide que sa disparition a causé. C'est à l'amitié qu'incombe de fleurir ce vide »

terrible vide que sa disparition a creusé.  
c'est à l'amitié qu'incombe de fleurir  
ce vide. La seule réserve concerne le  
film. Je ne puis répondre à la place  
d'Yvonne Zervos, car nous n'avons  
plus reparlé de ce film depuis beaucoup  
d'ans, elle et moi.  
un dernier mot à propos "du choc  
grave" que tu me dis avoir reçu. Les  
effets et la cause sont disproportionnés  
et excessifs. Il faut accepter de se  
tromper, d'agir parfois de façon erronée,  
de le reconnaître, enfin. Ce n'est ni  
humiliant, ni affreux. Et bien des traces,  
des peines n'arriveraient pas – outre les  
malentendus – si l'on ne s'acharnait  
pas même par un orgueil mal placé.  
La guerre m'a appris cela.

Je suppose que si madame Delay et sa fille n'ont pas assisté à ta projection c'est tout simplement parce qu'elles étaient absentes de Paris. Rien qui doive te laisser "perplexé" comme tu écris.

## 24. François-René de CHATEAUBRIAND (1768-1848)

Lettre autographe signée « Chateaubriand » à Laure de Cottens  
Paris, 27 décembre 1832, 4 pp. in-4°  
Déchirure en marge inférieure sans manque

**Superbe et longue lettre de Chateaubriand, au ton désabusé, évoquant ses *Mémoires d'outre-tombe* et la publication de son *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry***

« Vous avez bien voulu, Madame, vous intéresser à mon voyage en France. Voici ce qui m'est arrivé. J'ai presque toujours été malade ; un excès de travail m'a donné une fièvre de nerfs ; je suis encore, en vous écrivant, mangé par des sangsues qui me serrent le cou. Malgré toutes ces misères, **mon ouvrage est achevé** ; il paraîtra samedi [29 décembre 1832]. **Je n'en espère rien pour la prisonnière** [Marie Caroline de Bourbon-Siciles, duchesse de Berry], **mais je remplis un devoir à mes risques et périls sans m'embarrasser du reste. On dit qu'on n'arrêtera cette fois, ni ma personne, ni mon écrit. Peu m'importe. Je ne les aime, ni ne les estime, ni ne les crains.** J'ai été vivement contrarié, Madame, par le malheureux accident : **J'espérais bien travailler en paix à mes mémoires et ne revoir jamais une patrie qui n'en est plus une pour moi.** Désormais, je ne pourrai guères quitter de nouveau la France avant le retour de la belle saison. M[a]d[am]e de Chateaubriand n'est pas assez bien portante pour se mettre en route au milieu de l'hiver. Nos regrets et nos espérances, Madame, en partant de Genève, et en y retournant, sont toujours de vous quitter et de vous retrouver. Agréez, Madame je vous prie, avec tous mes souhaits de bonne année, mes respectueux hommages. Je me recommande au souvenir de votre charmante famille et de nos amis communs.  
Chateaubriand  
Vous savez, madame, que je n'ai pu communiquer avec la prisonnière et qu'on ne lui a pas fait passer mes lettres. Il en est de même pour tout le monde. Ceux qui ont dit que Madame avait agréé l'offre de leur service se sont trop avancés. Madame n'a écrit ni pu faire écrire à personne. »

L'aventureuse duchesse de Berry : Marie-Caroline de Bourbon-Siciles, fille du roi des Deux-Siciles François I<sup>er</sup> et Xavier et de Marie-Clémentine d'Autriche, épousa en 1816 le duc de Berry Charles-Ferdinand (assassiné par le bonapartiste Louvel en 1820), fils de Charles X, dont elle eut un fils, Henri d'Artois (Henri V). Exilée à la révolution de Juillet (1830), elle revint en France en avril 1832 et tenta sans succès de soulever le peuple en Provence, en Vendée et en Bretagne, dans le but d'une restauration légitimiste : Arrêtée à Nantes en novembre 1832, elle fut enfermée à Blaye, et libérée seulement en 1833.

Chateaubriand, une des personnalités saillantes du légitimisme : bien que sollicité personnellement par la duchesse de Berry, il réprouva d'abord la folle équipée de celle-ci, mais il fut arrêté sur simple soupçon de participation au complot

et retenu prisonnier du 16 au 30 juin 1832. Après la capture de la duchesse, il s'activa néanmoins pour lui venir en aide, publiant fin de décembre 1832 (imprimé à la date de 1833) un retentissant *Mémoire sur la captivité de madame la duchesse de Berry*, dont il est ici en partie question, qui lui valut à son tour un procès. Il en sort acquitté le 27 février.

Amie de Chateaubriand, Laure de Cottens avait failli épouser son cousin éloigné Benjamin Constant. Elle habitait Lausanne et était la fille de la femme de lettres suisse Constance Constant d'Hermenches, dont le père avait été général au service de la France et qui fut liée d'amitié avec les Lameth, la duchesse de Biron, madame de Genlis, ou encore le général de Montesquiou. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand évoque brièvement madame de Cottens, « femme affectueuse, spirituelle et infortunée »

« J'espérais bien travailler en paix à mes mémoires et ne revoir jamais une patrie qui n'en est plus une pour moi »

Madame, je vous prie avec  
tous mes souhaits de bonne année  
mes respectueux hommages  
Je me recommande au souvenir  
de votre charmante famille  
et de nos amis communs.  
Chateaubriand  
Vous savez, Madame, que je n'ai pu communiquer  
avec la prisonnière et qu'on ne lui a pas fait  
passer mes lettres. Il en est de même pour tout  
le monde. Ceux qui ont dit que Madame  
avait agréé l'offre de leur service se sont trop  
avancés. Madame n'a écrit ni pu faire écrire à personne.

Référence :  
Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. P. Ribierette, Nrf, t. IX, p. 215-216, n°294

## 25. François-René de CHATEAUBRIAND (1768-1848)

Lettre autographe signée « Le Vte de Chateaubriand » à un monsieur  
Paris, le 29 7bre [septembre] 1815, 4 pp. in-8°  
Plusieurs repentirs de la main de Chateaubriand sur les deuxième et troisième pages  
Ancienne trace de montage en marge, cachet de collection sur le quatrième feuillet

### Exceptionnelle lettre de l'écrivain évoquant son discours de réception à l'Académie et la fureur qu'il provoqua chez l'empereur Napoléon

*« Je vous remercie, Monsieur, du manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Il y a quelque chose de vrai dans la note de votre auteur [J.E. Chetwode] ; mais la phrase citée se trouvait dans mon discours même, et venait à la suite d'un morceau très vif contre les Régicides. Ce fut un morceau et un autre, où je réclamais la liberté de la pensée, qui amenèrent les fureurs de Buonaparte et ses nouvelles menaces de me faire fusiller, si jamais mon discours était prononcé en public. J'avais reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter pour candidat à l'institut, sous peine d'être enfermé pour le restant de mes jours à Vincennes.*

*Ne voulant occuper aucune place sous l'assassin du duc d'Enghien, et forcé de me présenter pour occuper celle de [Marie-Joseph] Chénier, je fis mon discours de manière qu'on serait obligé de me défendre de le prononcer malgré l'éloge de droit don chaque récipiendaire était obligé de couronner son discours. Je réussis dans ce dessein, mais je pensais y perdre la vie ; et l'on se rappelle tout le bruit que cette affaire de l'institut fit dans le temps à Paris.*

*Je pense donc Monsieur, que l'anecdote racontée par M. Chetwode étant presque entièrement controuvée, elle peut être supprimée sans inconvénients.*

*Pour mon compte, je désire que l'on parle de moi le moins possible. C'est à vous Monsieur, de suivre là-dessus votre sentiment ; et je vous renouvelle encore mes remerciements pour votre politesse et la délicatesse de votre procédé envers moi.*

*J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.*

*Le Vte de Chateaubriand »*

Chateaubriand revient ici en détail sur son discours d'élection à l'Académie française. Marie-Joseph Chénier (frère du poète guillotiné pendant la Révolution) meurt le 10 janvier 1811. Sa mort laisse vacante une place à l'Institut, dans la « seconde classe », affectée à la langue et à la « littérature française ».

« Membre de la IIe Classe », voilà qui ne disait rien au public. Chateaubriand était donc médiocrement soucieux d'un honneur qui n'ajouterait rien à son illustration. En outre, dans tous les cas, il ne pouvait lui convenir de remplacer Chénier, car il se serait vu forcé de faire l'éloge d'un homme qui avait poursuivi de ses railleries *Atala*, voté la mort de Louis XVI et traîné le catholicisme dans la boue.

Le discours est lu en avril 1811, devant l'Académie, non par l'auteur lui-même, comme quelques voix l'avaient

demandé, mais en son absence, et par l'un des membres de la Commission. Entre éloge de la liberté, attaques contre le pouvoir, revendication du droit de l'écrivain à s'exprimer sans entraves, le discours prend des tournures de pamphlet anti-empire.

Après un court débat demeuré secret, a lieu un scrutin décisif à la majorité que Chateaubriand ne pouvait être admis. L'auteur, qui attend dans une pièce voisine, est aussitôt prévenu de cette décision. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, l'un des familiers de l'empereur, court rapporter cet incident, à ses yeux plus politique que littéraire. Il est porteur du discours, dont Napoléon a immédiatement connaissance. Grande est son irritation, et pour cause, il prend à son compte l'entière responsabilité du propos, donc des attaques. Chateaubriand se voit interdit d'occuper son siège ; il le fera seulement après la Restauration.

### Un inimitié datant de l'assassinat du duc d'Enghien

Les relations personnelles du grand écrivain et Napoléon Bonaparte se gâtent sous l'Empire. Son admiration pour Bonaparte est totale depuis 1800, il est même affecté premier secrétaire d'ambassade à Rome. Cependant, Chateaubriand

bascule dans la défiance dès l'exécution du duc d'Enghien, en 1804. Il donne immédiatement sa démission et passe dans l'opposition à l'Empire.

Chateaubriand reviendra très largement sur ces épisodes dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, volumes III et IV.

Référence :

Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. P. Riberette, Nrf, t. III, p. 60-61, n°729

*« Je réclamais la liberté de la pensée, qui amenèrent les fureurs de Buonaparte et ses nouvelles menaces de me faire fusiller »*

Paris le 29 7bre 1815

Je vous remercie Monsieur de  
m'avoir communiqué que j'ai eu bien  
voulu me communiquer. Il y a  
quelque chose de vrai dans la note  
de votre auteur ; mais la phrase  
citée se trouvait dans mon discours  
même, et venait à la suite d'un  
morceau très vif contre les  
Régicides. Ce fut le morceau et  
un autre où je réclamais la liberté  
de la pensée, qui amenèrent les  
fureurs de Buonaparte et ses  
nouvelles menaces de me faire fusiller.

## 26. Jean COCTEAU (1889-1963)

[Le Prince Frivole] *Les Chansons du Petit Prince en exil*

Manuscrit autographe signé « Jean Cocteau »

[Maisons-Laffitte et Arnaga, 1909], 86 p. in-4° ou in-folio montées sur onglet.

Dans un volume in-folio, reliure de l'époque vélin ivoire à rabats, dos orné à la grotesque (petit accident à un coin).

Déchirure en marge inférieure droite sur le feuillet 18, sans atteinte au texte.

**Manuscrit autographe complet du second recueil poétique de Jean Cocteau : *Le Prince Frivole*, soit soixante-treize poèmes – Longtemps réputé perdu, ce manuscrit présente de nombreuses variantes avec la version publiée**

Ce recueil est composé à Maisons-Laffitte pendant l'été 1909, puis à Arnaga, au Pays basque, où Cocteau séjourne chez les Rostand. Il est écrit à l'encre noire, de sa graphie ronde et bouclée à cette époque, principalement sur des feuillets in-4 cartonnés et in-folio. Il présente des ratures et corrections, ainsi que des variantes avec le texte définitif. Le titre, *Les Chansons du Petit Prince en exil*, est inscrit sur la couverture cartonnée jaune. Quelques poèmes ne sont pas retenus pour l'édition.

Il comprend les soixante-treize poèmes suivants, dans un ordre différent de celui du recueil, divisé en cinq sections :

[Les Chansons du prince frivole :] Rondel nostalgique, Le bonheur inouï [publié dans une version différente sous le titre L'invisible couronne], Viol [L'Intrus], Réponse tardive, Toute une époque, Les statues, Snobisme, Rondel du salon rose [La lettre du salon rose], La tour et les comparaisons, Rondel du petit garçon, Rondel du calme jeune homme, Rondel du monsieur d'un certain âge, La dame du salon obscur, Le petit lord neurasthénique, Discordances, Rondel de la sultane embarrassée, Le bouquin de Taine, Projet [avec dessin d'une chambre], Rondel du dernier Faune, Pour une dame après le "Mumm" [signé JC], Sur l'album d'une dame qui avait bu], Août, Le sonnet des quatre noms, Sonnet des roses, Lettre de la jeune fille de province à la jeune fille de Paris, Le dieu nu [signé JC], La nuit quitte un parc, À la fenêtre, Seine et Oise, Soir inutile et sympathique, Le rondel de la langue [au dos, Le géant chapeau bleu, 1ère version biffée], Le gardénia, Rondel de l'énorme chapeau, L'air des sept princes, Rondel des deux éléphants, La promenade [signé JC], Les parfums japonais, Mr W.H., Le sommeil du jardin [signé JC], Souvenir, Chambre d'ami, Quinzième prélude [Le quinzième prélude de Chopin], La reine dissoute, La Sultane au jardin, Le spectre « en souvenir de Catulle Mendès », Lettre, Ma mère, Le retour [L'ami], Babel, La chanson, les lys et l'amour. Versailles dont on a tant dit. [Le vieux parc dont on a tant dit

dans l'édition : (les 7 premiers sonnets sur papier gris au chiffre argenté J.C.) « Versailles dont on a tant dit »... [Sonnets poncifs], L'enfant aux genoux d'or, Les criminels probables, Le jeune homme aux grenouilles, Fait divers, La vierge aux héliotropes, L'éternelle palissade, Les moribonds.

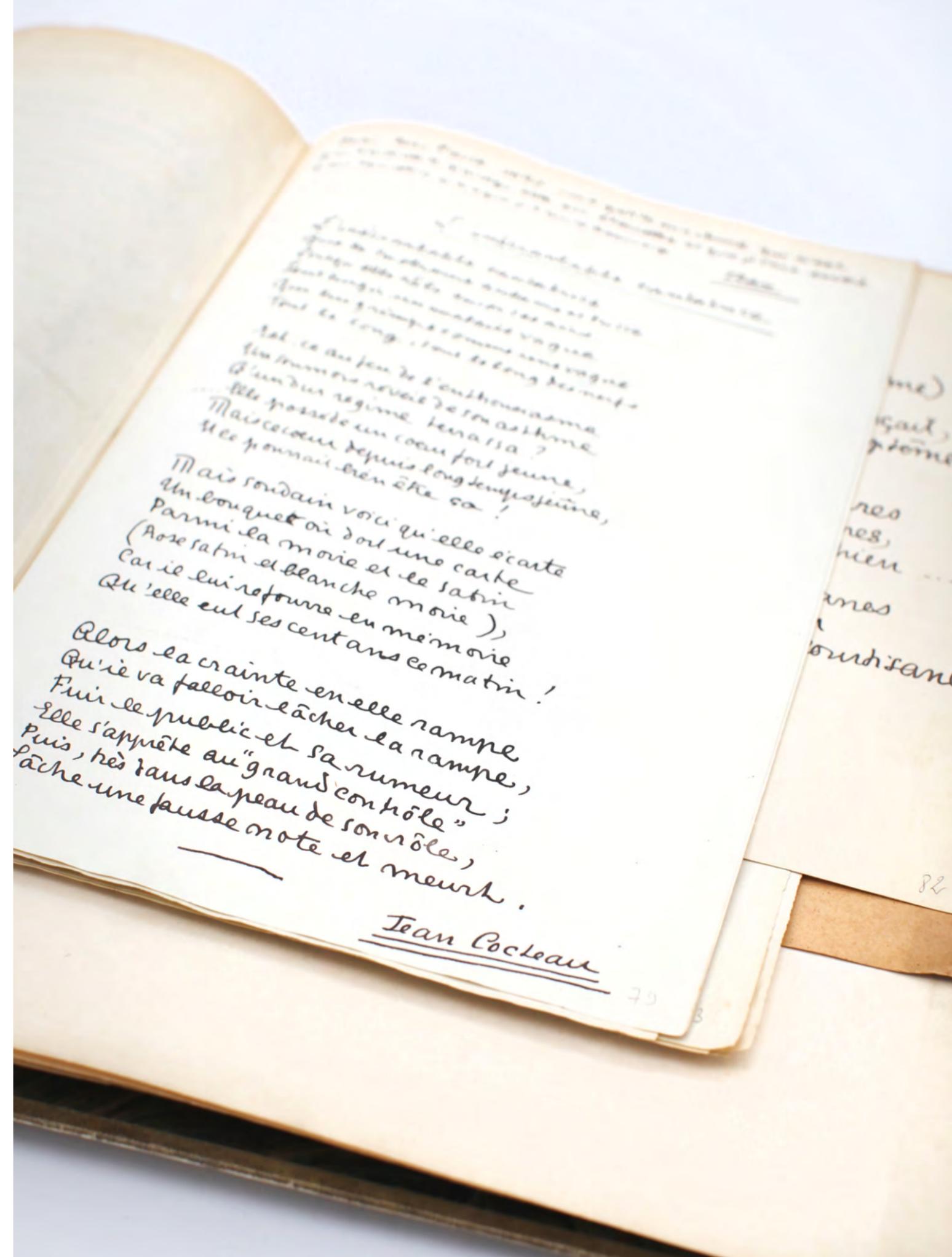
Les Chansons du petit prince [Le petit prince en exil dans l'édition :] Le petit prince arrive, Le petit prince à l'hôtel, Le petit prince en auto. Un dialogue et deux lettres. Battis à Hermas, Hermas à Battis, Acis à Néère, Néère à Acis.

Les huit sonnets de l'hôtel Biron [ces huit sonnets ne portent pas de titres-dédicaces dans l'édition :] Pour mes amis, Pour Marcel Cruppi, Pour Reynaldo Hahn, Pour Pierre Mortier, Pour Francis de Croisset, Pour Abel Bonnard, Pour le comte Robert de Montesquieu Fezensac, Pour Auguste Rodin, Enfin, pour Elle [1<sup>er</sup> titre rayé Pour Madame X]. Suivent six poèmes qui ne figurent pas dans le recueil : Eugène et le trombone (en 8 distiques, précédé de cette dédicace signée : « Puisque son cœur s'émeut aux exemples touchants / J'offre à Reynaldo Hahn ce poème en huit chants », et de 2 dessins représentant Eugène) ; L'inébranlable cantatrice (signé, publié dans *Comœdia* du 20 septembre 1909, avec cet envoi à Pierre Mortier : « Dear, dear Pierre, voilà une petite machine qui n'est pas d'actualité parce qu'elle est éternelle et que je vous envoie pour *Comœdia* parce que je l'aime beaucoup. Jean ») ; Les critiques ou l'erreur possible (signé) ; Les mauvais bohèmes ; Le chien Japonais ; Rondel du typographe (signé, et précédé de 2 billets en vers à Pierre Mortier au sujet des coquilles des typographes)

Enfin, une lettre autographe signée « Jean », où Cocteau demande à Pierre Mortier, « comme un service unique », de corriger de sa main les épreuves pour en évacuer les fautes des typographes.

Si Marcel Proust salue en l'auteur du *Prince Frivole* un « Banville de vingt ans qu'attendent de plus hautes destinées », Cocteau reniera ses trois premiers recueils, jusqu'à interdire leur réédition.

Référence :  
Cocteau - *Œuvres poétiques complètes*, éd. Décaudin, Pléiade, p. 1842



## 27. Salvador DALÍ (1904-1989)

Dessins originaux et poème autographe  
S.l.n.d [c. 1935], 1 p. in-8° (16 x 20,5 cm)  
Quelques petites taches

### Abondantes études, soit huit dessins, enrichies d'un poème érotique inédit

Magnifiques dessins réalisés à la mine de plomb, certains surréalistes, d'autres représentant des visages ou encore une scène de masturbation et de fellation.

Le peintre a enrichi ses études d'un cadavre exquis, qu'il nomme « poème descriptif », à notre connaissance demeuré inédit à ce jour.

Dalí a laissé libre cours à sa pensée dans ce poème, intitulé « éclosion imperceptible de la nutrition ». Comme à son habitude, il écrit dans un français phonétique :

*« ge pique ta nuque  
ge coupe ton pique  
ge nuque ta coupe*

*ge vide mon mal  
J'avale ta male  
[...] »*

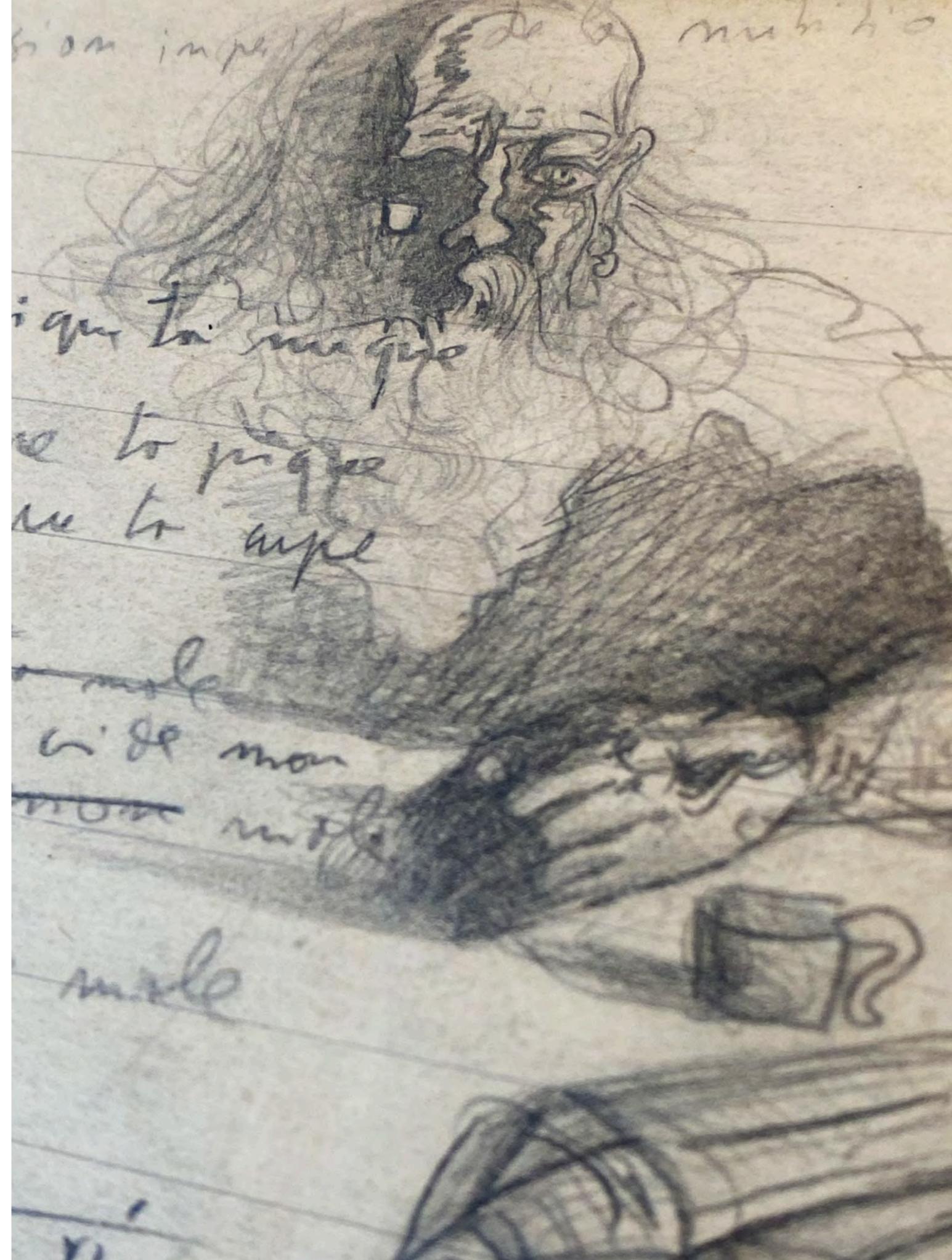
L'année 1935 est une période charnière dans le processus de création du maître catalan. Dalí se heurte aux limites posées par les cadres surréalistes et à l'impossibilité d'approfondir ses connaissances sur les mécanismes psychiques. Il entreprend alors une introspection, débouchant sur la paranoïa.

Il travaille cet aspect de lui-même et étudie le comportement d'individus atteints de sévères troubles mentaux, particulièrement ceux qui ont trait à la paranoïa. Découlera de ces recherches la « méthode paranoïa-critique », ou « M. P.-C. », dont le principe est d'ouvrir son esprit aux choses de l'invisible, de l'inconscient, par l'étude des biais paranoïaques présents en chacun de nous. En peinture, cela s'exprimera par l'image double, voire multiple, à laquelle il restera attaché l'essentiel de sa vie.

#### Provenances :

- Ancienne collection Paul Eluard
- Ancienne collection Georges Hugnet
- Ancienne collection Jacques Desbrière
- Galerie Marignan, Paris
- Collection particulière

Cette œuvre est enregistrée dans les archives Nicolas Descharnes sous la référence d7065\_1935



## 28. Edgar DEGAS (1834-1917)

Lettre autographe signée « Degas » à Charles Deschamps  
Paris, vendredi [années 1870], 3 p. in-8 sur papier de deuil  
Traces de pliures d'époque, infimes déchirures aux pliures

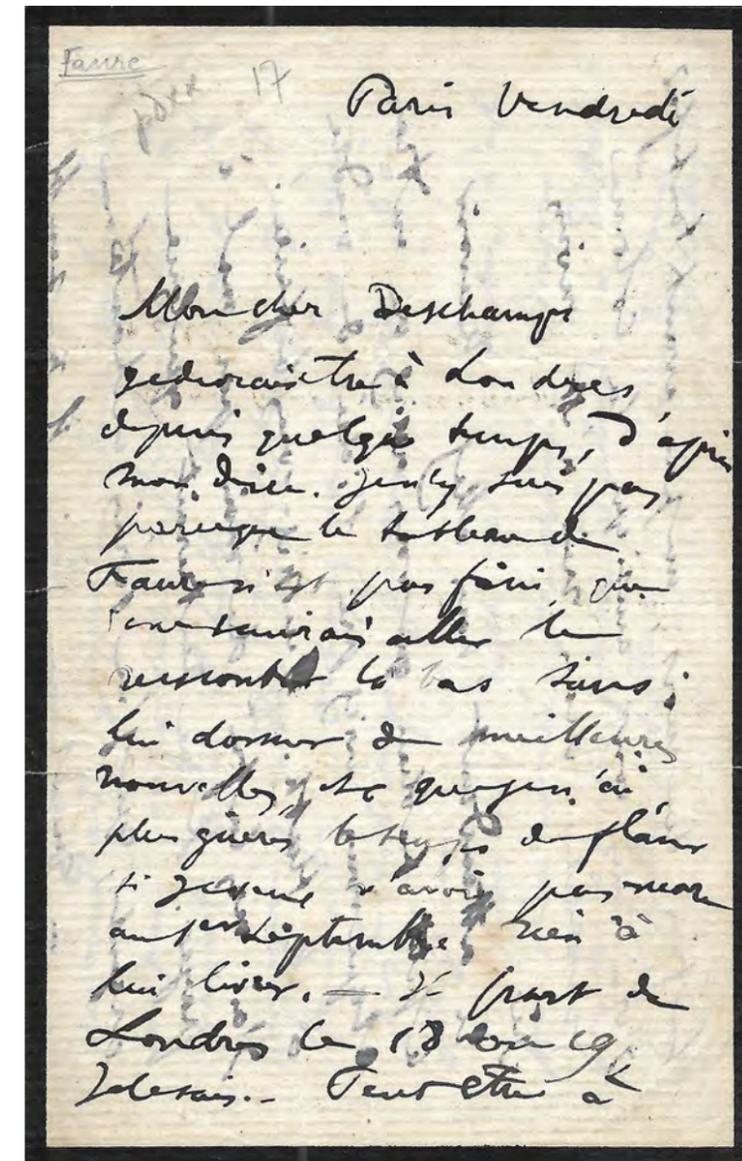
**Degas prie le marchand Charles Deschamps de vendre l'une de ses toiles en cours afin d'assurer financièrement sa fin de mois**

« Mon cher Deschamps,  
Je devais être à Londres depuis quelque temps, d'après mon dire. Je n'y suis pas parce que le tableau de [Jean-Baptiste] Faure n'est pas fini, que je ne voudrais aller le rencontrer là-bas sans lui donner de meilleures nouvelles, et que je n'ai plus guères le temps de flâner si je veux n'avoir pas encore au 1er septembre rien à lui livrer – Il part de Londres le 18 ou 19 je le sais – Peut-être à la fin du mois, un peu avant toutefois, j'irai vous voir ainsi que la colonie française. Mais rien n'est moins sûr.  
**En attendant vous allez recevoir le petit tableau que vous aviez vu en train et que vous aviez pris l'idée de vendre à M. Huth – Puissiez-vous le faire !**  
**J'ai vers la fin du mois pas mal à payer. Il me rentrerait quelque argent, que j'en serais enchanté –**  
Quant au prix, il me semble que 150 à 200 livres est bien –  
**Je voudrais y joindre deux autres choses, un peu vaporeuses – J'y travaille à présent.** Mais il fait bien chaud et je ne puis y mettre tout le temps qu'il faudrait. – Occupez-vous de moi, mon cher Deschamps, je vous en serai bien obligé –  
Dites-moi aussi si la saison n'est pas bien avancée. Je le crains – Bonjour à votre aimable femme d'abord, à Tissot et Nittis ensuite.  
bien à vous  
Degas »

Degas avait un intérêt particulier dans les années 1870 pour le marché britannique, quand les ventes de tableaux s'avéraient plus difficiles à Paris. L'artiste se montre sensible au succès que rencontrent alors Tissot, de Nittis ou Fantin-Latour à Londres. Il est d'ailleurs convaincu que le renouveau du réalisme qu'il prône bénéficierait d'une meilleure réception outre-Manche. On découvre ainsi la densité du tissu relationnel qu'il nouait dans ses allers-retours en Angleterre.

Charles Deschamps était le neveu et l'assistant du marchand d'art Ernest Gambart. Deschamps s'installe à Londres lors du siège de Paris en 1870. Il devient directeur de la succursale de Durand-Ruel dans la capitale anglaise avant de se mettre à son compte. Il était le contact principal de Degas pour toutes les ventes de ce dernier au Royaume-Uni.

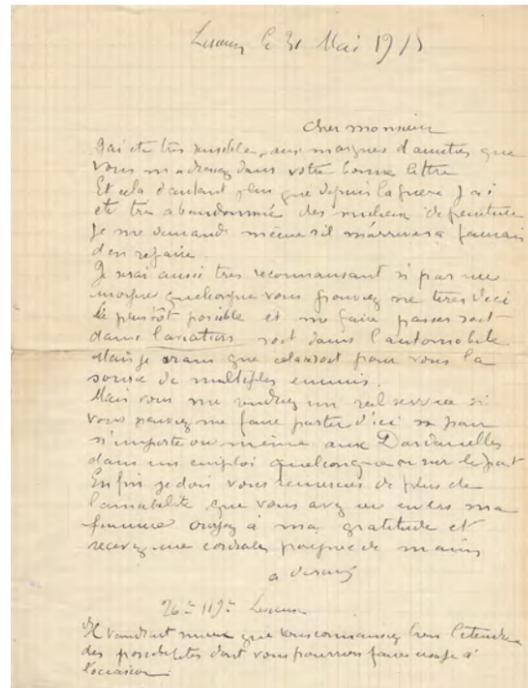
« Vous allez recevoir le petit tableau »



## 29. André DRAIN (1880-1954)

Lettre autographe signée « A Derain » à un monsieur  
Lisieux, le 31 mai 1915, 1 p. in-4 sur papier quadrillé  
Trace de pliure, infimes taches, petites fentes aux plis

**Bouleversante lettre de Derain envoyée du front depuis le régiment d'infanterie de Lisieux, le peintre est empli de désillusions jusqu'à interroger son propre avenir d'artiste**



« Cher monsieur  
J'ai été très sensible aux marques d'amitiés que vous m'adressez dans votre bonne lettre.  
Et cela d'autant plus que depuis la guerre j'ai été très abandonné des milieux de peinture, je me demande même s'il m'arrivera jamais d'en refaire.  
Je serai aussi très reconnaissant si par une mission quelconque vous pouviez me tirer d'ici le plu tôt possible et me faire passer soit dans l'aviation soit dans l'automobile mais je crains que cela ne soit pour vous la source de multiples ennuis.  
Mais vous me rendriez un réel service si vous pouviez me faire partir d'ici par n'importe où même aux Dardanelles dans un emploi quelconque ou sur le front.  
Enfin je dois vous remercier de plus de l'amabilité que vous avez eu envers ma femme. Croyez à ma gratitude et recevez une cordiale poignée de mains.  
A vous  
A Derain  
26e 119e Lisieux  
Il vaudrait mieux que vous connaissiez bien l'étendue des possibilités dont vous pourriez faire usage à l'occasion. »

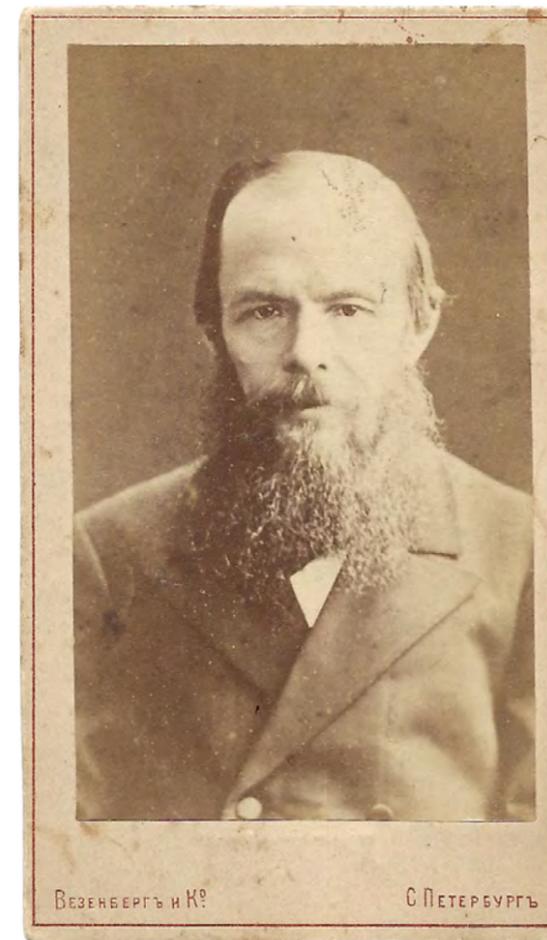
Au début de la Première Guerre mondiale, Derain est mobilisé dans l'artillerie, au régiment d'infanterie de Lisieux. Il sert en Champagne, dans la Somme, à Verdun, au Chemin des Dames jusqu'en 1917. puis dans l'Aisne et les Vosges. Le 11 novembre 1914, il écrit à sa femme Alice : « J'avais toujours pensé, espéré même, tout d'une guerre et je crois que je ne suis tout de même pas à la hauteur. Je n'y comprends rien au fond. Cette guerre continuelle, journalière, sans histoire, est vraiment terrible. C'est pourquoi on n'en sortira difficilement. Jamais on ne comprendra. » Il est donné une fois pour mort.

Salué comme le pionnier d'un nouvel art, le fauvisme, avant la guerre de 1914, il s'oriente après 1918 vers un réalisme au classicisme renouvelé.

## 30. Fiodor DOSTOÏEVSKI (1821-1881)

Tirage albuminé d'époque par Vezenberg & Co à St Pétersbourg  
1875, contrecollé sur carton fin au nom du photographe, format cdv  
Quelques traces et taches superficielles

**Mythique et rarissime portrait de l'auteur de *Crime et châtiment***



Ce portrait, resté célèbre dans l'iconographie de l'écrivain, montre Dostoïevski le regard perçant et esquissant un léger sourire.

Remarquable état de conservation

## 31. Paul ÉLUARD (1895-1952)

« La Certitude d'avoir raison », manuscrit autographe signé « Paul Eluard »

S.l.n.d, 1 p. in-4

Traces de pliures, quelques froissures, annotations au verso d'une autre main

**Superbe manuscrit de premier jet sur la vision de la poésie d'Éluard : influence sur les hommes, influence sur le monde, influence sur la construction du rapport des hommes à leur monde**

*« Il y a une tradition poétique et c'est la tradition de la découverte, de l'invention, la recherche d'un beau et d'un bien toujours nouveau. Le développement de l'imagination est lié à la transformation sociale : ils se commandent réciproquement. L'imagination change de monde. Il n'y a pas d'explorateurs ou d'inventeurs sans imagination. Cette reine du monde est la mère du progrès. Et, tout en donnant raison à [Vladimir] Maïakovsky, qui supposait l'existence dans la société de problèmes dont la solution n'est imaginable que par l'œuvre poétique », l'on peut espérer que l'œuvre poétique trouvera la solution par la résolution des problèmes sociaux.*

*La poésie est le reflet du monde. Ce que je dis, c'est ce que je vois et je dois forcément trouver un écho dans le cœur de mes semblables. Il n'y a sur terre qu'une vérité, celle de l'homme au service de tous les hommes, celle de tous les hommes au service de l'homme. La poésie ne sera bientôt plus un refuge. Elle devient la solution logique, car elle est la vie, une vie qui nourrit l'imagination, une imagination qui transforme la vie. Comme l'amour, elle doit être réciproque. Mais elle sait que cette réciprocity est entièrement fonction de l'égalité du bonheur matériel entre les hommes. Et l'égalité dans le bonheur porterait celui-ci à une hauteur dont nous ne pouvons encore avoir que de faibles notions.*

Paul Eluard »

Cette réflexion sur ce qu'est la poésie selon Eluard vaut un petit tour d'horizon des différentes façons qu'il a eues d'envisager ce mode d'expression : déjà avant la guerre, Eluard voit la poésie ainsi que le fruit d'un engagement esthétique, littéraire et politique. Avec Aragon et Breton, il suit de près les conflits idéologiques montants, mais refuse que l'art se soumette à ces problématiques. C'est d'ailleurs le recueil amoureux *Capitale de la douleur* (1926) qui est resté le plus connu du poète à cette époque. Cependant, durant la Seconde Guerre mondiale, politique et poétique finissent par ne faire plus qu'un sous sa plume, et sa poésie devient une arme à part entière ; on pense naturellement au célèbre hymne à la « Liberté » sous l'Occupation.

Le 28 novembre 1946, soit peu après la probable date de notre manuscrit, Nusch Eluard, l'épouse du poète, décède. Ce dernier renouvelle alors sa vision de la poésie, la faisant passer « de l'horizon d'un homme à l'horizon de tous ». Cette volonté d'universalité est superbement exprimée ici : « *Ce que je dis, c'est ce que je vois et je dois forcément trouver un écho dans le cœur de mes semblables.* » D'ailleurs, l'approche de la poésie comme le commun de tous découle d'une réflexion

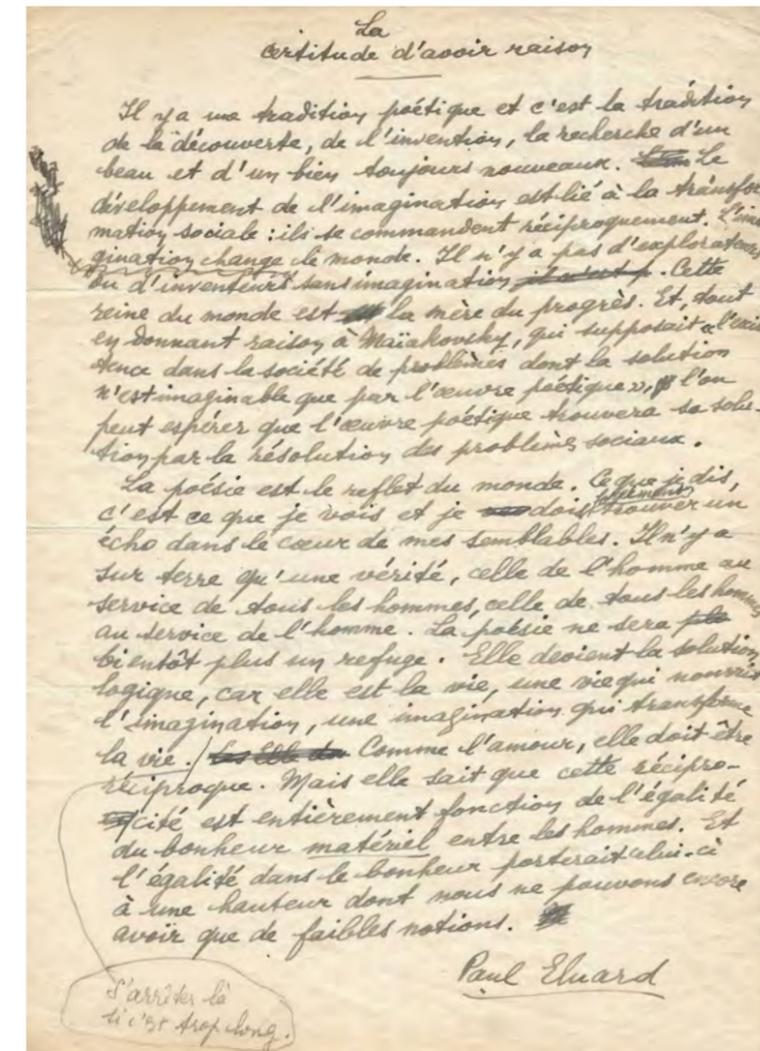
philologique sur les rapports des hommes au langage, dont la conclusion est que « *Le poète [...] nous rendra les délices du langage le plus pur aussi bien celui de l'homme de la rue que du sage, que celui de la femme, de l'enfant ou du fou.* » (*Les Sentiments et les routes de la poésie*, 1952).

Une partie de ce manuscrit, les deuxième et troisième phrases, se trouve dans la section *Poèmes retrouvés* (tome II de la Pléiade p. 873), sous le titre « Aujourd'hui la Poésie » : il s'agit un fragment d'une conférence faite par Eluard, le 9 avril 1946, à l'Institut français de Prague.

Une autre partie, la dernière phrase, se trouve dans *Avenir de la Poésie* (*Œuvres complètes*, tome I de la Pléiade, p. 526). On sait qu'Eluard a fait de très nombreuses conférences et déclarations à Prague durant le printemps 1946, puis, dans la foulée, en Italie et en Grèce. On peut légitimement penser que ce manuscrit date de cette époque.

Lucien Scheler ne mentionne ce texte ni dans l'index alphabétique des périodiques ayant publié Eluard ni dans l'index chronologique. Pourtant, il y a des chances qu'il ait connu le texte, au moins par une copie dactylographiée. La signature et la mention au crayon semblent indiquer une publication.

« La poésie est le reflet du monde. Ce que je dis, c'est ce que je vois et je dois forcément trouver un écho dans le cœur de mes semblables »



## 32. Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Lettre autographe signée « Ton G. » à Louise Colet

[Croisset] Samedi soir [26 juin 1852.], 4 pp. in-4, enveloppe jointe, cachets postaux

Traces de pliures, petite trace de rouille sur la page 4, infime manque en marge supérieure du deuxième feuillet

**Longue et remarquable lettre sur la vie à Paris, sur Alfred de Musset, la poésie et la prose, et les progrès laborieux de *Madame Bovary***

« Je viens d'écrire trois lettres, une à Trouville, à un capitaine, pour avoir 60 litres de rhum anglais, une à Henriette Collier pour qu'elle te ou me renvoie ton album et une au sieur [Maxime] Du Camp. Il y a, je crois, revirement. À propos de l'Ulysse de Ponsard il m'a écrit de but en blanc et il recommence à déplorer amèrement, c'est le mot, que je ne sois pas à Paris où ma place était entre Ponsard et Vacquerie.



**Il n'y a qu'à Paris qu'on vit, etc., etc. Je mène**

**une vie neutralisante.** Je lui ai répondu strictement et serré sur ce chapitre. Je crois qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne montrera ma lettre à personne. [...]

**Ton long récit de la visite de Musset m'a fait une étrange impression. En somme, c'est un malheureux garçon.** On ne vit pas sans religion. Ces gens-là n'en ont aucune, pas de boussole, pas de but. **On flotte au jour le jour, tirailé par toutes les passions et les vanités de la rue. Je trouve l'origine de cette décadence dans la manie commune qu'il avait de prendre le sentiment pour la poésie.**

Le mélodrame est bon où Margot a pleuré.

ce qui est un très joli vers en soi, mais d'une poétique commode. "Il suffit de souffrir pour chanter", etc. Voilà des axiomes de cette école ; cela vous mène à tout comme morale et à rien comme produit artistique. **Musset aura été un charmant jeune homme et puis un vieillard ; mais rien de planté, de rassis, de carré, de serein dans son talent ni sa personne (comme existence j'entends).** C'est que, hélas ! **Le vice n'est pas plus fécondant que la vertu. Il ne faut être ni l'un ni l'autre, ni vicieux, ni vertueux, mais au-dessus de tout cela. Ce que j'ai trouvé de plus sot et que l'ivresse même n'excuse pas, c'est la fureur à propos de la croix. C'est de la stupidité lyrique en action, et puis c'est tellement voulu et si peu senti.** Je crois bien qu'il a peu écouté Melaenis. Ne vois-tu donc pas qu'il a été jaloux de cet étranger (Bouilhet) que tu te mettais à lui vanter après l'avoir repoussé (lui, Musset) ? Il a saisi le premier prétexte pour rompre là les chiens. Il eût été plus fort de ta part de souscrire à sa condition et puis, le soir de la lecture, de lui répondre par ses maximes "qu'il faut qu'une femme mente", et de lui dire "mon cher monsieur, allez à d'autres, je vous ai joué". S'il a envie de toi il lira ton poème ; mais c'est un pauvre homme pour taire l'aveu que les petits journaux l'empêchent de tenir sa parole. Sa lettre d'excuse achève tout, car il ne promet encore rien ; ce n'est pas franc. Ah mon Dieu ! mon Dieu ! quel monde ! [...]

Je n'aime pas tes corrections aux Résidences royales (nous verrons cela plus tard), ni ton sonnet. **Tu mériterais bien que je te tirasse (excusez le subjonctif) les oreilles pour ton réintroniser, expression de droit canonique que tu me fourres là ! Tu emploies quelquefois ainsi des mots qui me mettent en rage. Et puis le milieu du sonnet n'est**

**pas plein. Il faut que tous les vers soient tendus dans un sonnet, et venant d'une seule haleine.** La pièce de Bouilhet sur Pradier avait, dimanche dernier, 12 vers de faits. Il a dû supprimer le commencement qui était mauvais. Il m'apportera, j'espère, demain la chose finie.

**Je suis harassé. J'ai depuis ce matin un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. Bovary m'assomme. J'ai écrit de toute ma semaine trois pages, et encore dont je ne suis pas enchanté. Ce qui est atroce de difficulté c'est l'enchaînement des idées et qu'elles dérivent bien naturellement les unes des autres.**

Tu me parais, toi, dans une veine excellente ; mais médite davantage. Tu te fies trop à l'inspiration et vas trop vite. **Ce qui fait, moi, que je suis si long, c'est que je ne peux penser le style que la plume à la main et je patauge dans un gâchis continu que je déblaye à mesure qu'il s'augmente.** Mais pour des vers c'est plus net, la forme est toute voulue. **La bonne prose pourtant doit être aussi précise que le vers, et sonore comme lui.**

Je lis dans ce moment une charmante et fort belle chose, à savoir *Les États de la Lune*, de Cyrano De Bergerac. C'est énorme de fantaisie et souvent de style. [...]

Adieu, chère femme bien-aimée, je t'embrasse sur le coeur. À toi, à toi. Ton G.

Sais-tu que ton récit de la visite de Musset est crânement bien écrit, sans que tu t'en sois doutée peut-être ; ça empoigne. »

Flaubert commence par désapprouver le crédit que l'on accorde à la vie parisienne, clamant son goût de l'isolement, lui qui aime à se donner l'ethos d'un martyr de l'art voué à vivre loin du tumulte concentré. Incitant Colet à le rejoindre dans sa province, il lui écrit dans sa lettre du 14 août 1853 : « Aïmons-nous en l'Art ! » Peut-être pouvons-nous lire ici la recherche perpétuelle de perfection qui animait l'écrivain. Et peut-être pouvons-nous anticiper la suite de la lettre, dans laquelle, d'une part, il critique sévèrement la poésie de son amante, de facture romantique, et, d'autre part, évoque son propre acharnement : « J'ai écrit toute ma semaine trois pages, et encore dont je ne suis pas enchanté. » Il entretient avec Louise Colet une liaison passionnée à partir de 1846. Muse et maîtresse, certes, Louise était également sa correspondante épistolaire privilégiée. À partir de 1849, les ruptures se succèdent, jusqu'à la dernière, en 1856.

Ses propos au sujet d'Alfred de Musset soulignent l'aversion de Flaubert pour le sentimentalisme de la première vague du romantisme, dont Musset est l'un des représentants. La qualification de « malheureux garçon » fait certainement référence à la célèbre *Confession d'un enfant du siècle* (1836), roman d'inspiration autobiographique dans lequel Musset développe le « mal du siècle », sentiment de mélancolie, d'angoisse engendré par la nostalgie d'une époque révolue, antérieure à l'émergence d'une société matérialiste vidée de toute spiritualité.

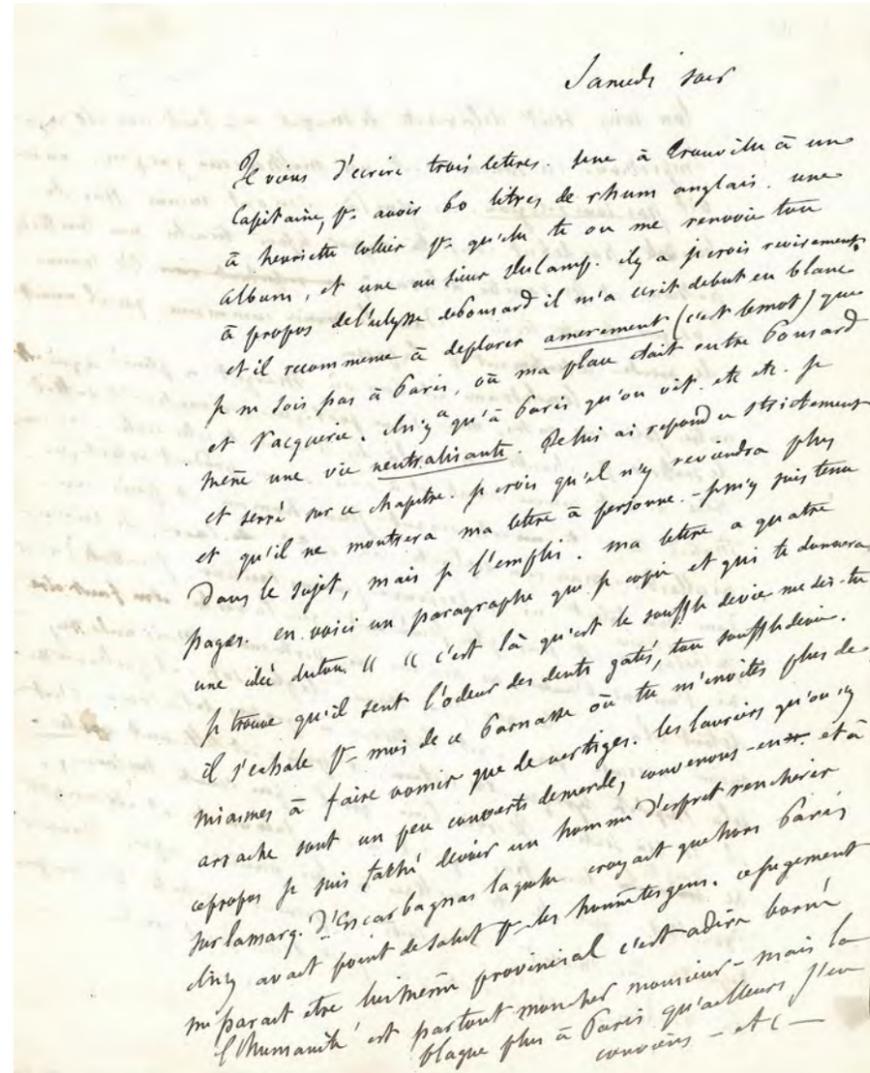
[Illustration en page suivante](#)

Référence :  
Faubert – *Correspondance*, éd. Bruneau, Pléiade, t. II, p. 116-118

### 33. Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Lettre autographe à sa maîtresse Louise Colet,  
 [Rouen], mercredi 2 heures [« 2 décembre 1846 » de la main de Louis Colet], 3 pp. in-8°  
 Adresse autographe au verso « Me Aglaé D. », biffée par Louise Colet, bris de cachet

« *Bovary m'assomme* »



Saisissante lettre d'amour dans laquelle l'auteur se laisse aller à de terribles confidences  
 Dans un autoportrait moral, il définit sa propre conception de l'amour et du bonheur,  
 celle qui nourrira son œuvre  
 L'une des plus émouvantes lettres de Flaubert

« Je suis triste, je m'ennuie, je m'embête ; je n'ai pas une idée dans la tête. Sans ce bon Max [ime Du Camp, qui était revenu à Croisset avec les Flaubert], ce serait à en périr. Me voilà rentré dans ma vie plate et monotone qui n'a quelque douceur que par son uniformité, quelque grandeur peut-être que par sa persévérance. Sitôt que je romps à mon train ordinaire et que je veux m'y remettre, j'en éprouve une amertume sans fond. Aujourd'hui, par exemple, c'est quelque chose d'analogue à l'ennui des écoliers après une vacance. Tout le temps se passe à rêver au plaisir qu'on a eu et on regrette de ne l'avoir pas mieux employé. Il y a 24 heures, nous étions en voiture, nous descendions, nous nous promenions à pied dans le bois. As-tu éprouvé quelquefois le regret que l'on [a] pour des moments perdus, dont la douceur n'a pas été assez savourée. C'est quand ils sont passés qu'ils reviennent au cœur, flambants, colorés, tranchant sur le reste comme une broderie d'or sur un fond sombre.

Je repense sans cesse à la voiture, et au soleil passant à travers les rideaux jaunes. Tu avais les lèvres et les paupières d'un rose vif...

Ne me dis jamais que je ne t'aime pas, puisque tu me fais éprouver des mélancolies que je n'avais jamais eues. Je sens plus la douleur que le plaisir ; mon cœur reflète mieux la tristesse que la joie. Voilà pourquoi, sans doute, je ne suis pas fait pour le bonheur, ni peut-être pour l'amour.

Je comprends bien combien je dois te paraître sot, méchant parfois, fou, égoïste ou dur ; mais rien de tout cela n'est ma faute. Si tu as bien écouté Novembre, tu as dû deviner mille choses indisables qui expliquent peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé, cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse. Ce qui m'en reste est peu de choses mais tient ferme. – Voilà pourquoi je me suis débattu longtemps contre l'idée d'avoir un enfant, quel triste être sortirait de moi ! Il voudrait seulement parler et demanderait à mourir avant d'avoir vécu.

Je suis né ennuyé ; c'est là la lèpre qui me ronge. Je m'ennuie de la vie, de moi, des autres, de tout. À force de volonté, j'ai fini par prendre l'habitude du travail ; mais quand je l'ai interrompu, tout mon embêtement revient à fleur d'eau, comme une charogne boursoufflée étalant son ventre vert et empestant l'air qu'on respire.

J'ai cherché à éviter les passions ; elles sont venues. Quand je ne suis plus dans l'exercice de l'une d'elles, quand je t'ai eue quelques jours, par exemple, et que je reviens ici, rien ne pourra te donner l'idée de ce qui se passe en moi.

Adieu, je t'embrasse, je suis abruti. Je ne sais pas ce que j'écris ni seulement si tu pourras le lire.

Adieu, mille tendresses ; mais j'ai le cœur serré comme avec un cordon »

Cette lettre, écrite l'année de sa rencontre avec Louise Colet, nous dévoile la sombre image que Flaubert se fait de sa relation avec le bonheur, bien qu'il ne cache pas ses sentiments pour sa maîtresse : « Ne me dis pas que je ne t'aime pas, puisque tu me fais éprouver des mélancolies que je n'avais jamais eues. Je sens plus la douleur que le plaisir ; mon cœur reflète mieux la tristesse que la joie », sentiments qui expriment la terreur de ce que sont l'amour et sa forme destructrice. La conception de l'amour, que Flaubert formule ici, en fait un sentiment vecteur de tristesse, ce qui n'est pas sans rappeler les états d'âme l'héroïne de son plus célèbre roman : Madame Bovary.

S'installe entre eux – au grand désespoir de Louise Colet – un peu plus qu'une distance géographique (elle est à Paris, lui à Croisset, près de Rouen), des objets la représentent et finissent par la remplacer, en quelque sorte. Cette conception est largement illustrée dans *L'Education sentimentale*, où Rosanette et Mme Dambreuse suppléent Mme Arnoux lorsque Frédéric se morfond de désir ou se ronge de dépit.

Les années passant, Flaubert ne tarde pas à craindre, puis à rejeter l'amour dévorant de Louise Colet, avec qui il ne souhaite pas s'engager dans une relation de type conjugal. L'écrivain montre une véritable hantise de la femme

destructrice. Ainsi, Emma séduit malgré elle Rodolphe, le notaire Guillaumin, Léon, son mari n'étant plus qu'une marionnette qu'elle corrompt même par-delà le tombeau.

Quant à l'idée d'avoir un enfant, l'aversion de Flaubert pour la famille en général est bien connue : célibataire invétéré, l'écrivain a toujours refusé le carcan social du mariage et la possibilité même d'être père.

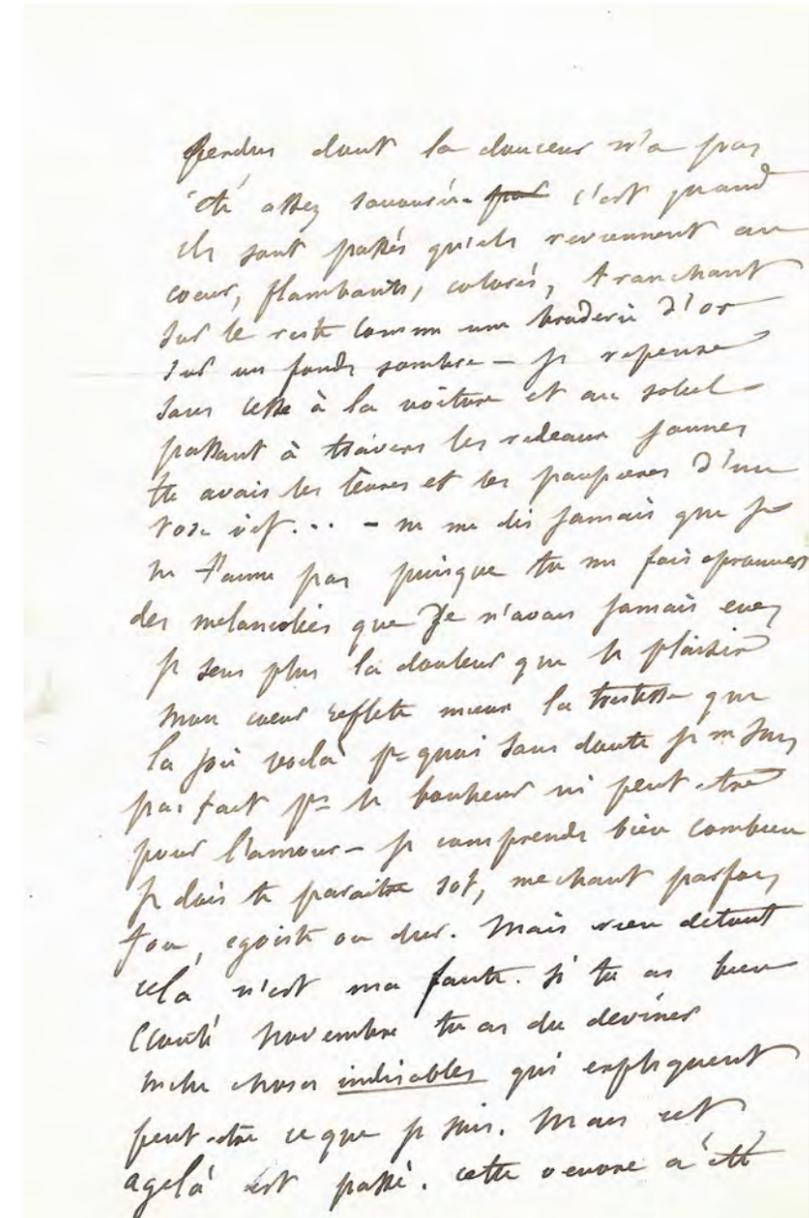
« Si tu as bien écouté Novembre, tu as dû deviner mille choses indisables qui expliquent peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé, cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse »

Le héros de *Novembre* « mourut, mais lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fût malade, comme on meurt de tristesse [...] » (*Œuvres de jeunesse*, Pléiade, t. I, p. 831)

*Novembre* est une nouvelle de Gustave Flaubert écrite lors de l'automne 1842, publiée à titre posthume. Cette œuvre, en partie autobiographique, où l'auteur exalte le pathos d'un jeune homme, pareil aux *Souffrances du jeune Werther* de Goethe, est aujourd'hui considérée comme l'une des premières réussites de sa jeunesse littéraire.

« Je repense sans cesse à la voiture, et au soleil passant à travers les rideaux jaunes. Tu avais les lèvres et les paupières d'un rose vif... »

« Je ne suis pas fait pour le bonheur,  
ni peut-être pour l'amour »



pendre dans la douleur n'a pas  
été autre souvenir que c'est grand  
de tant parler qu'il reviennent au  
cœur, flamboyant, coloré, et au haut  
du reste l'air en un braderie 2100  
sur un fond sombre - je repense  
sans cesse à la voiture et au soleil  
passant à travers les rideaux jaunes  
tu avais les lèvres et les paupières d'un  
rose vif... - ne me dis jamais que je  
ne t'aime pas puisque tu me fais éprouver  
des mélancolies que je n'avais jamais eues  
je sens plus la douleur que le plaisir  
mon cœur reflète mieux la tristesse que  
la joie voilà je quasi sans doute je m'en  
parle fait je le bonheur ni peut-être  
pour l'amour - je comprends bien combien  
je dois te paraître sot, méchant parfois  
fou, égoïste ou dur. Mais rien de tout  
cela n'est ma faute. Si tu as bien  
écouté Novembre tu as dû deviner  
mille choses indisables qui expliquent  
peut-être ce que je suis. Mais cet  
âge-là est passé. cette œuvre a été

Référence :  
Flaubert - *Correspondance*, éd. Bruneau, Pléiade, t. I p. 411

Provenance :  
Collection Jacques Lambert

### 34. Federico GARCÍA LORCA (1898-1936)

Dessin original intitulé « Poesia »  
S.l.n.d, 1 p. in-8°  
Marge gauche légèrement effrangée

Rare et touchant dessin du poète sobrement intitulé « Poesia »



À l'origine, ce dessin à la plume figurait dans *Segunda antología poética* de Juan Ramón Jiménez, paru en 1922. García Lorca avait orné le livre de deux dessins, probablement dans l'intention de l'offrir à un de ses amants. Le premier dessin (celui-ci) ouvrait la section « Poèmes d'amour ».

De ces figures simples et presque enfantines émane une grande délicatesse. On y voit un jeune homme, comme souvent dans les dessins du poète, observé par une demi-lune personnifiée. Ses lignes, courbes, confirment le sens esthétique et la sensibilité du poète, sa création instinctive, son originalité, son intuition, et son inventivité. On retrouve de tels dessins dans des illustrations de poèmes, dessins autour du désir, de l'amour, du mystère de l'identité, le tout formant une « iconographie homosexuelle masculine », pour reprendre les mots de José Luis Plaza Chillón, expert de l'artiste.

#### Deux générations de poètes espagnols :

Juan Ramón Jiménez et Federico García Lorca se sont rencontrés à Madrid en 1919. Le second était arrivé dans la capitale espagnole avec une lettre d'introduction de Fernando de los Ríos adressée au poète de Moguer. Il était alors très jeune. Juan Ramón évoque, bien des années après, cette présence : il dit s'être trouvé face à un enfant très spécial, presque magique, un « hijo de la luna ».

Ceuvre référencée à la Fundación Federico García Lorca de Madrid

### 35. Paul GAUGUIN (1848-1903)

Lettre autographe signée « Paul Gauguin » à Daniel de Monfreid  
[Tahiti], novembre 1895, 3/4 p. in-4°  
Quelques taches, déchirures sur les plis

Passionnante lettre ouvrant le dernier chapitre de la vie du peintre : son second voyage en Polynésie Gauguin évoque pêle-mêle son installation à Tahiti, sa vie de débauche sexuelle et financière, ses envies de peinture et sa famille, restée en Europe

« Mon cher Daniel

**À l'heure où je reçois votre aimable lettre je n'ai pas encore touché un pinceau si ce n'est pour faire un vitrail dans mon atelier. Il m'a fallu rester à Papeete en camp volant, prendre une décision ; finalement me faire construire une grande case tahitienne dans la campagne. Par exemple c'est superbe comme exposition à l'ombre, sur le bord de la route et derrière moi une vue de la montagne époustouflante. Figurez-vous une grande cage à moineaux grillée de bambous avec toit en chaume de cocotier, divisée en deux parties par les rideaux de mon ancien atelier. Une des deux parties forme chambre à coucher avec très peu de lumière pour avoir de la fraîcheur. L'autre partie a une grande fenêtre en haut pour former atelier. Par terre des nattes et mon ancien tapis persan. Le tout décoré avec étoffes, bibelots et dessins.**

*Vous voyez que je ne suis pas trop à plaindre pour le moment.*

**Toutes les nuits des gamines endiablées envahissent mon lit ; j'en avais hier trois pour fonctionner. Je vais cesser cette vie de patachon pour prendre une femme sérieuse à la maison et travailler d'arrache-pied, d'autant plus que je me sens en verve et je crois que je vais faire des travaux meilleurs qu'autrefois.**

**Mon ancienne femme [Teh'amana] s'est mariée en mon absence et j'ai été obligé de cocufier son mari, mais elle ne peut habiter avec moi, malgré une fugue de 8 jours qu'elle a faite.**

*Voilà l'endroit de la médaille ; l'envers est moins rassurant. Comme toujours quand je me sens de l'argent dans la poche et des espérances je dépense sans compter, me fiant à l'avenir et à mon talent, puis j'arrive vite au bout du rouleau. Ma maison payée, il va me rester 900 F et je ne reçois de France aucune nouvelle ce qui me fait un peu peur [...]*

*Au reçu de ma lettre voyez Lévy rue St Lazare 57 et dites-lui que je suis très inquiet et de mon argent et de mes affaires de tableaux chez lui.*

*Si vous êtes à Londres, écrivez à Mollard.*

*On me dira : Pourquoi allez-vous si loin – Mais quand je suis absent tout près comme en Bretagne par exemple c'est la même chose. [...]*

*Je vois dans votre lettre que vous avez été dans le midi et que vous vous êtes occupé de divorce. Mais vous ne me dites pas comment cette affaire s'est terminée. Que d'ennuis on se crée fatalement avec le mariage cette stupide institution. [...]*

**Voyez ce que j'ai fait du ménage : j'ai filé sans prévenir. Que ma famille se démerde toute seule car s'il n'y a que moi pour l'aider !!!**

**Je compte bien finir mon existence ici dans ma case parfaitement tranquille. Ah oui, je suis un grand criminel qu'importe. Michel-Ange aussi et je ne suis pas Michel-Ange.**

*Bien le bonjour à vos amis et à Annette*

*Tout à vous grandement*

*Paul Gauguin*

*J'écris par ce courrier à Schuffenecker »*

Du port de Marseille, Gauguin embarque sur L'Australien, un bateau à vapeur, débarquant à Tahiti le 9 septembre 1895. Déçu par les transformations de la petite ville occupée par toujours plus de colons entre sa dernière installation et la nouvelle, il décide de s'en éloigner de treize kilomètres et de s'installer au plus près de la nature, à Punaauia. C'est là que se trouve sa nouvelle case traditionnelle tahitienne, faite bambou et feuilles de palmier, construite avec l'aide des locaux, dont il fait ici la description détaillée.

Il évoque aussi, sans la nommer, Teha'amana, une toute jeune fille qu'il a épousée lors de son premier séjour (elle avait alors treize ans), mais qui pendant l'absence du peintre entre 1893 et 1895 s'était mariée avec un autre homme, Ma'ari. À son arrivée à l'automne de 1895, Gauguin lui fait signe, elle redevient sa vahinée. Les noces ne durent pourtant qu'une semaine, durant laquelle Gauguin se vante d'avoir « cocufié » ledit Ma'ari : « Mon ancienne femme s'est mariée en mon absence et j'ai été obligé de cocufer son mari ».

Le peintre se garde ici de dire que Teha'amana aurait été horrifiée par les plaies syphilitiques recouvrant ses jambes. Elle s'enfuit et retourne chez Ma'ari.

Dès lors, Gauguin profite plus que jamais des plaisirs de la chair, il dépense sans compter et multiplie les aventures avec « des gamines endiablées ».

Il se trouve déjà aux abois financiers deux mois à peine après son installation : « Comme toujours quand je me sens de l'argent dans la poche et des espérances, je dépense sans compter, me fiant à l'avenir et à mon talent, puis j'arrive vite au bout du rouleau ».

Il épouse quelques mois plus tard Pau'Ura sortant ainsi de cette « vie de patachon pour prendre une femme sérieuse à la maison », ainsi qu'il l'écrit.

Si la première période tahitienne (1891-1893) reflète une découverte de la culture, la seconde période s'ouvre sur une nouvelle approche : « je me sens en verve et je crois que je vais faire des travaux meilleurs qu'autrefois ». Gauguin peint un monde mythique où fusionnent les traditions religieuses orientales, occidentales et océaniques, passées et présentes. Ses tableaux sont le reflet de ce monde auquel il croit, un monde idéal qu'il met en scène.

Gauguin se montre enfin très direct avec son correspondant, alors en proie aux affres d'un divorce conflictuel : « Voyez ce que j'ai fait du ménage, j'ai filé sans prévenir. Que ma famille se démerde toute seule car il n'y a que moi pour l'aider !!! »

En dépit des violents propos qu'il tient envers sa famille, il est évident que la pensée de ses enfants ne l'a jamais quitté. La mort prématurée de sa fille préférée, Aline, en 1897, le terrasse de chagrin.

Références :  
Lettres de Gauguin à Daniel de Monfreid, Crès, 1918, lettre XX  
Gauguin à Tahiti et aux îles Marquises, Bengt Danielsson, éd. du Pacifique  
Gauguin. David Hazirot, éd. Fayard, 2017, p. 620-622

« Je compte bien finir mon existence ici dans ma case parfaitement tranquille.  
Ah oui, je suis un grand criminel qu'importe. Michel-Ange aussi et je ne suis pas Michel-Ange »

« Toutes les nuits des gamines endiablées envahissent mon lit ; j'en avais hier trois pour fonctionner »

Nov. 95

Mon cher Daniel

à l'heure où je reçois votre aimable lettre je n'ai pas encore touché un pinceau si ce n'est pour faire un vitrail dans mon atelier. Il m'a fallu rester à Papeete en camp volant, prendre une décision ; finalement me faire construire une grande case tahitienne dans la campagne. Par exemple c'est superbe comme exposition à l'ombre, sur le bord de la route et derrière une vue de la montagne épatante. Figurez-vous une grande cage à oiseaux grillée de bambous avec toit en chaume de cocotier, divisée en deux parties par les rideaux de mon ancien atelier. Une des deux parties forme chambre à coucher avec très peu de lumière pour avoir de la fraîcheur. L'autre partie a une grande fenêtre en haut pour former

Par exemple c'est superbe comme exposition à l'ombre, sur le bord de la route et derrière une vue de la montagne épatante. Figurez-vous une grande cage à oiseaux grillée de bambous avec toit en chaume de cocotier, divisée en deux parties par les rideaux de mon ancien atelier. Une des deux parties forme chambre à coucher avec très peu de lumière pour avoir de la fraîcheur. L'autre partie a une grande fenêtre en haut pour former

## 36. Théophile GAUTIER (1811-1872)

Poème autographe signé « Théophile Gautier »  
[S.l.n.d], 1 p. in-8° à l'encre noire sur papier vergé bleu  
Pliures, résidu de cachet de collection

**Célèbre poème extrait de son recueil *Émaux et Camées*, sommet de l'esthétique romantique qui préfigure le mouvement parnassien**

« *Denier vœu* »

*Voilà longtemps que je vous aime :  
L'aveu remonte à dix-huit ans ! -  
Vous êtes rose, je suis blême ;  
J'ai les hivers, vous les printemps.*

*Des lilas blancs de cimetière  
Près de mes tempes ont fleuri,  
J'aurai bientôt la touffe entière  
Pour ombrager mon front flétri*

*Mon soleil pâli qui décline  
Va disparaître à l'horizon,  
Et sur la funèbre colline  
Je vois ma dernière maison.*

*Oh ! que de votre lèvre il tombe  
Sur ma lèvre un tardif baiser,  
Pour que je puisse dans ma tombe  
Le cœur tranquille, reposer !*

*Théophile Gautier »*

« Dernier vœu » est le trente-deuxième des trente-sept poèmes qui composent le recueil *Émaux et Camées*, demeuré le plus célèbre du poète. Comme la plupart des autres poèmes, « Dernier vœu » est construit d'octosyllabes en rimes croisées. Si la célébration du printemps et de la mort plane sur tout le recueil, elle est ici plus présente que jamais. Bien que les premières pièces relèvent de l'esthétique romantique, l'essence de la conception parnassienne du poète évolue au fur et à mesure des publications ; on n'en compte en effet pas moins de cinq entre 1852 et 1872.

Manifeste de l'Art pour l'art préfigurant le parnasse

*Émaux et Camées* fait partie des manifestes de l'Art pour l'art : le culte de la beauté, la perfection de la forme guident le poète, qui choisit de ne retenir du monde que les fugitives visions de grâce qu'il entrevoit, même au travers de la mort.

Gautier, le « poète impeccable »

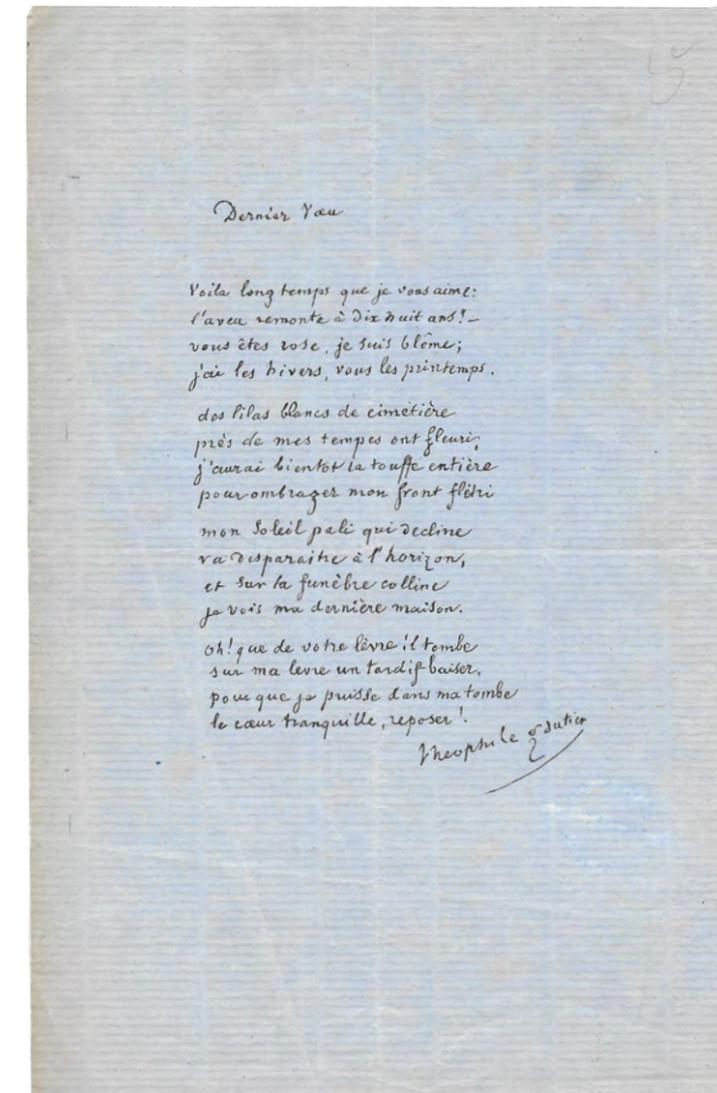
Bien que le Parnasse s'emploie à tenir cette promesse de l'Art pour l'art, Gautier entend mettre à l'œuvre dans sa poésie une sensibilité à nulle autre pareille. L'homme secret

et rêveur, merveilleux distillateur de poésie pure, mène alors une quête passionnée vers la perfection. Il fait l'admiration de grands poètes de son époque tels que Mallarmé ou Baudelaire ; ce dernier, dans sa dédicace des *Fleurs du Mal*, le qualifie de « parfait magicien des lettres françaises » et de « poète impeccable ». Il conquiert aussi Wilde, outre-

Manche, et les musiciens Berlioz, Gounod et Fauré, qui font la célébrité d'*Émaux et Camées* en en mettant des textes en musique.

Les poèmes autographes du recueil *Émaux et Camées* sont très rares

Référence :  
Théophile Gautier – *Émaux et Camées*, éd. Gothot-Mersch, Gallimard, p. 142



### 37. Jean GENET (1910-1986)

Manuscrit autographe de premier jet  
S.l.n.d [1971], 4 p. 1/2 in-4°  
Nombreux repentirs

**Manuscrit complet pour « Après l'assassinat », en réaction au meurtre de George Jackson, et dont l'ensemble prend l'allure d'un véritable plaidoyer pour la cause noire américaine**

*« Hier, c'est-à-dire quand la vie de George Jackson paraissait encore possible, j'ai parlé de son livre comme meurtre et je ne me doutais pas que le meurtrier serait descendu par la police américaine. Cet assassinat de Jackson par la police américaine, quel que soit le niveau d'autorité qui l'a décidé, c'est un coup monté : il a pu partir des salons de Reagan ou d'un bureau de simples gardiens, la cible restait la même : un Nègre qui pense, qui écrit ce qu'il pense, dont le livre est l'annonce et la préparation d'une révolution noire.*

*[...] Les Blancs peuvent rire de sa naïveté, Jackson était en effet naïf, c'est-à-dire neuf, c'est-à-dire nouveau, c'est-à-dire dangereux. Maladroits, les blancs l'ont tué. Ils ne l'ont pas grandi, par sa mort ils lui ont enfin donné ses proportions exactes, pourtant incalculables, trop vastes. [...] Il n'y a jamais eu, il n'y a pas, il n'y aura jamais de victimes. Si Jackson est responsable de sa démarche révolutionnaire, de son livre et de sa mort, les policiers américains sont responsables, de la même façon, de l'assassinat de Jackson. Les Noirs américains sont responsables et non victimes quand ils acceptent de faire la guerre au Viêt-Nam, à Saint-Domingue, en Bolivie, pour ce que les Américains blancs appellent la grandeur de l'Amérique. Ils sont responsables quand ils acceptent même la plus petite parcelle des bénéfices de l'impérialisme qui s'enrichit des dépouilles des peuples dévastés. L'Europe fait partie aussi de ce vampirisme. Il n'y a qu'un moyen de prouver sa liberté pour une liberté toujours plus grande, c'est d'entrer dans la révolution [...] comme tout homme et toute femme qui refusent d'asservir et d'être asservi. [...]*

*Jonathan et George Jackson, Angela Davis, les Panthères noires, les mouvements révolutionnaires noirs ou blancs, ont porté au plus haut degré ou la trahison ou le combat démasqué, donc la conscience d'être responsable. [...]*

*Qu'est-ce que la prison ? C'est l'immobilité. « Homme libre, toujours tu chériras la mer ! » (Baudelaire.) [...] Même s'il m'est difficile ici de dire comment le monde sera changé, croyez bien qu'on y travaille. Nous ne négligerons rien. Cela nous gêne peut-être de dominer de moins en moins les Noirs, mais c'est qu'ils ne l'acceptent plus. Ils comptent sur leur propre force, non pour nous dominer mais pour nous regarder droit dans les yeux. Ils changent aussi le langage qui n'obéira plus à la définition des maîtres. [...]*

*Qu'était le corps de Jackson dans cette cellule. Ni plus ni moins qu'un autre dans cet espace [...]*

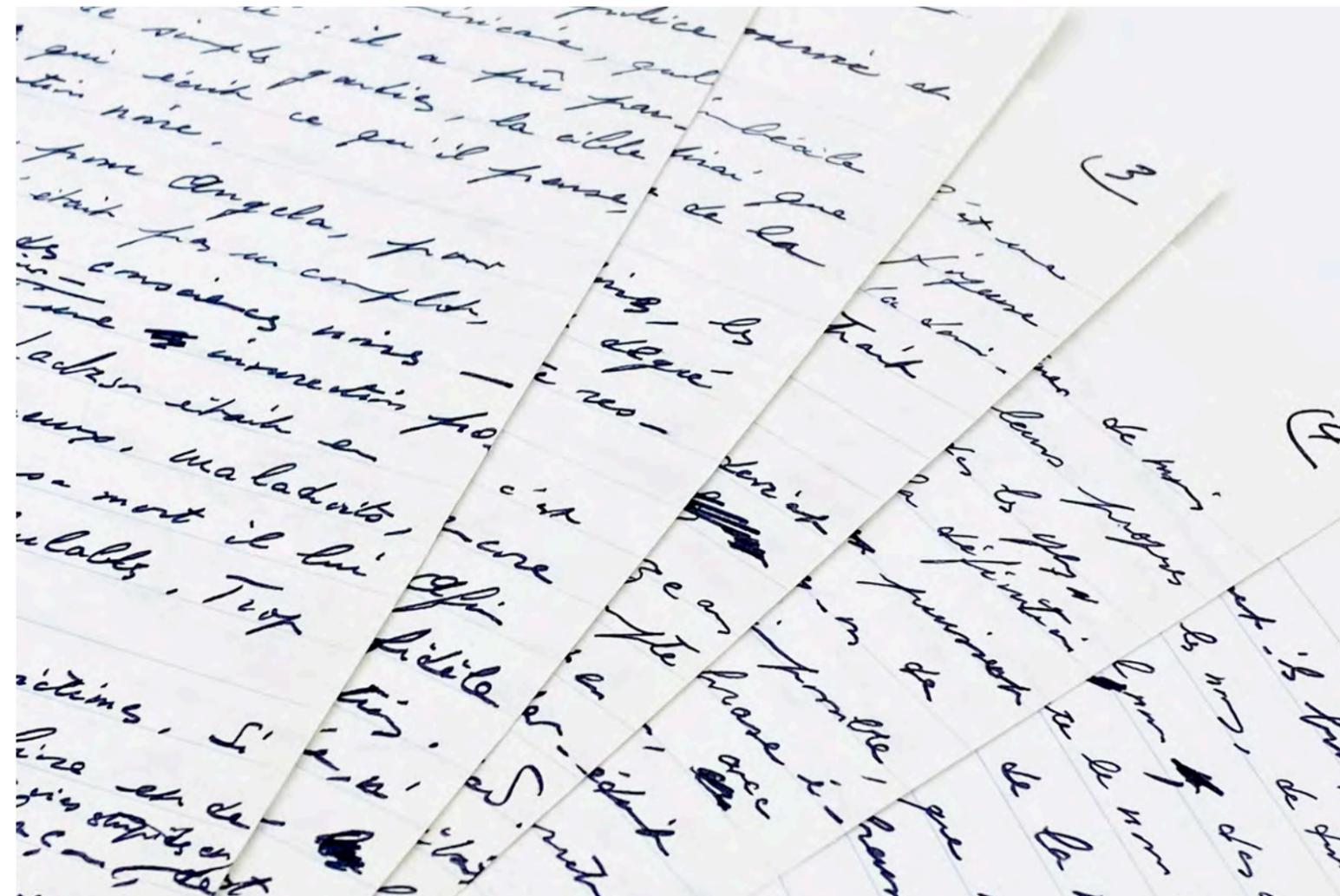
*Il faut porter notre attention sur David Hilliard (huit ans de prison), sur Angela Davis, accusée de complot et de tentative de meurtre, et de tous les Noirs emprisonnés – dans la prison ou dans le ghetto – qui risquent, à tout moment, d'être assassinés comme George et Jonathan Jackson, ou gâchés par le monde blanc. En fait, il faut apprendre à trahir les Blancs que nous sommes. »*

George Jackson meurt dans la prison de San Quentin le 21 août 1971. La version policière veut qu'il ait été abattu alors qu'il avait menacé un gardien avec un revolver en tentant de s'évader, ayant profité d'une émeute pour fuir la cour de quartier, pourtant sous haute surveillance. Cependant, les événements officiels ne s'accordent pas avec les conclusions tirées de l'enquête menée ensuite. Aujourd'hui encore, le mystère plane autour des circonstances de sa mort. En effet, le procès de Jackson devait avoir lieu deux jours plus tard, procès pour lequel il s'était activement préparé. Au terme de ce celui-ci, lui et ses deux camarades sont reconnus innocents d'un crime commis le 13 janvier 1970. Ce texte s'avère un complément indispensable aux écrits de Genet sur Jackson. Il s'inscrit dans la continuité d'un article

publié peu avant. Le tout est écrit dans la perspective d'un ouvrage collectif en hommage au « frères de Soledad » et, plus généralement, à l'ensemble des prisonniers politiques noirs. L'engagement politique de Genet prend toute son envergure à partir de 1970. Le 25 février, une responsable du Black Panther Party sollicite son soutien. Genet refuse de signer des pétitions mais propose de mener des campagnes sur place, aux États-Unis, en faveur Panthères noires. Durant deux mois, il partage leur vie et, en leur compagnie, sillonne inlassablement le territoire américain, faisant des innombrables conférences dans les universités ou devant la presse. Superbe document de travail exaltant la cause noire américaine.

Référence :  
Jean Genet, *L'Ennemi déclaré* (textes et entretiens), Gallimard, 1991, p. 105-108

*« La cible était la même : un Nègre qui pense, qui écrit ce qu'il pense, dont le livre est l'annonce et la préparation d'une révolution noire »*



## 38. [HUGO] Juliette DROUET (1806-1883)

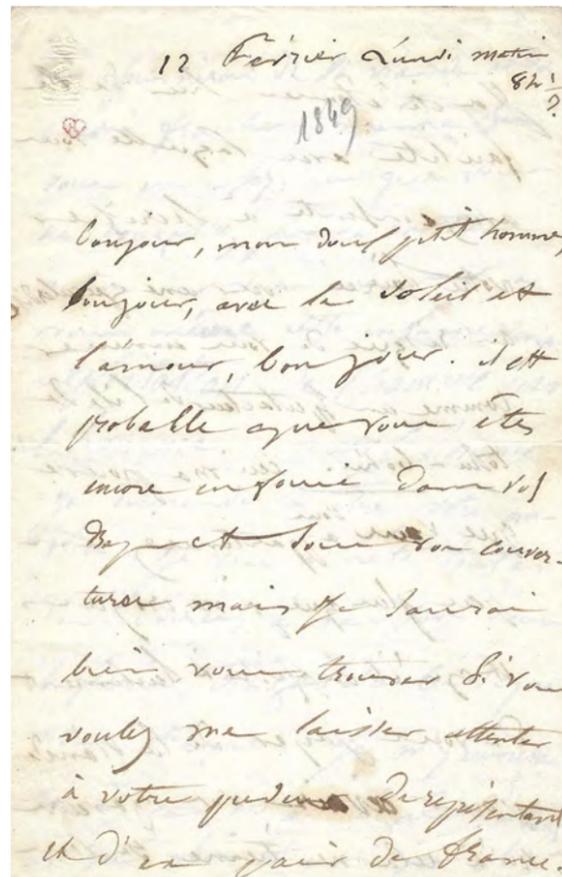
Lettre autographe signée « Juliette » à Victor Hugo

S.l., 12 février 1849, 4 pp. in-8°

Cachet de collection sur le premier feuillet, rajout de la date d'une autre main au crayon

Lettre d'amour enflammé à Victor Hugo et aux nombreuses allusions érotiques

« J'aime le genre violent et expéditif »



« Bonjour, mon doux petit homme, bonjour, bonjour avec le soleil et l'amour, bonjour.

**Il est probable que vous êtes encore enfoui dans vos draps et sous vos couvertures mais je saurai bien vous trouver si vous voulez me laisser attenter à votre pudeur de représentant et d'ex pair de France.** J'ai été étonnée hier de la facilité avec laquelle vous avez consenti à sacrifier votre soirée pour une gueularde au risque de vous ennuyer comme un spectateur de l'île de tohu-bohu. Ceci m'a prouvé que vous vous apparteniez un peu plus que je ne croyais et qu'il suffisait seulement de vous payer de la viande pour avoir vos faveurs **qu'à cela ne tienne je vous en fournirai de la viande et des chaires fraîches même si vous en usez.**

Puisque vous ne rougissez pas de mettre en action sur vous-même et par vous-même cette infâme devise : **Exploitation de l'homme par l'homme... pour l'homme. Je demande à être votre complice. Je vous achète toutes vos soirées à raison d'une bâfrerie tragaldabesque pour chaque.** Je m'y ruinerai mais ça m'est égal. **D'ailleurs un peu plus tôt un peu plus tard, j'aime mieux que ce soit tout de suite. En tout j'aime le genre violent et expéditif.** Courte et bonne voilà comme j'entends la vie. Maintenant que je connais votre tarif je ne m'en priverai pas puisque mes moyens me le permettent. Je ne vous demanderai même pas de vous livrer au dessous du cours. **Je veux au contraire tout à la hausse rien à la baisse.**

Juliette »

Juliette Drouet est une actrice française qui a été la compagne de Victor Hugo pendant près de cinquante ans. En 1833, alors qu'elle donnait une lecture du rôle de la princesse Négroni dans *Lucrèce Borgia*, Victor Hugo la remarque. Elle abandonne sa carrière théâtrale pour se vouer, en victime consentante de « l'éternel féminin d'imagerie d'Épinal », pour le reste de ses jours, à son amant. Il la contraindra à une vie cloîtrée, monacale, et ses sorties seront faites uniquement en sa compagnie.

Références :  
Cette lettre ne figure pas dans la correspondance *Lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo*  
Publications numériques du CÉRÉDI (Université de Rouen-Normandie).

Provenance :  
Collection Henri Ledoux

## 39. Victor HUGO (1802-1885)

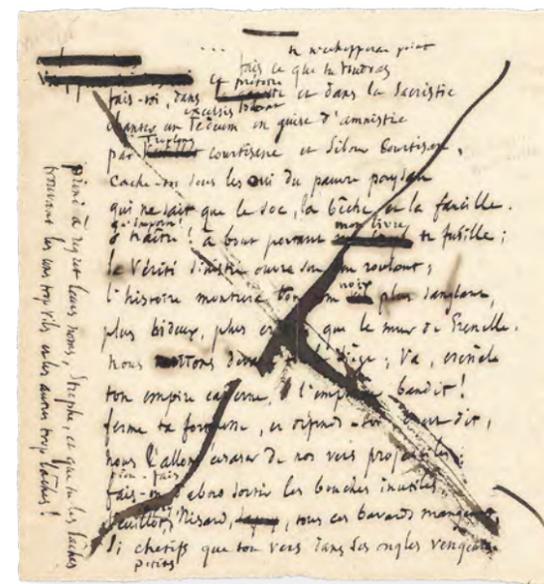
Brouillon de poème autographe pour *Nouveaux Châtiments*

S.l.n.d [Guernesey, 1859], 1 p. in-8°

19 vers très engagés, biffés d'une croix, Victor Hugo a porté le titre « Copeaux » au verso

Précieux brouillon d'un poème contre Napoléon III, paru dans *Nouveaux Châtiments*

« Ton empire caverne, ô l'empereur bandit ! »



Après la première édition des *Châtiments*, parue à Genève, New York et dans une version expurgée à Bruxelles en 1853, Victor Hugo compose ce poème à Guernesey en 1859. Il s'adresse ouvertement à Napoléon III. Le poème est publié pour la première fois à Paris en 1910, dans l'édition posthume dite « de l'imprimerie nationale », réalisée par Ollendorff.

L'aspect du poème sur ce copeau est presque celui d'une mise au net. Victor Hugo l'a transcrit d'une graphie plus appliquée que celle de ses brouillons. Le texte comporte toutefois quelques corrections, moins d'une dizaine de biffures. Il est plus court que la version définitive, ne comptant en effet que dix-neuf vers contre vingt-huit. Les

Référence :  
*Châtiments des Œuvres complètes*, éd. J. Seebacher et G. Rosa, Laffont, t. 1, p. 62

Tu n'échapperas point. Fais ce que tu voudras.  
Fais-toi, dans le prétoire et dans la sacristie.  
Chanter un Te Deum en guise d'amnistie  
Par Troplong courtisane et Sibour courtisan  
Chache-toi sous les Oui du pauvre paysan  
Qui ne sait que le soc, la bêche et la faucille.  
**Qu'importe O traître ! à bout portant mon livre te fusille !**  
La vérité sinistre ouvre son feu roulant ;  
L'histoire montre ton nom noir, plus croulant, plus sanglant.  
Plus hideux, plus criblé que le mur de Grenelle ;  
Nous mettons devant toi le siège, va, crénelé  
**Ton empire caverne, ô l'empereur bandit !**  
Ferme ta forteresse et reprends toi, c'est dit,  
Nous l'allons écraser de nos vers projectiles.  
Fais en d'abord sortir les bouches inutiles,  
Veuillot, Jacquot, Nisard, tous ces bavard mangeurs.  
Si chétifs que ton vers dans ses ongles vengeurs  
Prend à regret leurs noms, strophe, et que tu les lâches.  
Trouvant les uns trop vils et les autres trop lâches !

neuf vers supplémentaires seront intercalés entre le premier et le deuxième vers de cette version. Cette version présente par ailleurs des variantes significatives par rapport à l'édition publiée. Ainsi, le mot « prétoire » est utilisé à la place de « Sénat » dans :

« Fais-toi, dans le prétoire et dans la sacristie.  
Chanter un Te Deum en guise d'amnistie »

Certains vers seront aussi rabotés, comme « *Qu'importe O traître ! à bout portant mon livre te fusille* » et « *L'histoire montre ton nom noir, plus croulant, plus sanglant* », où disparaîtra « *Qu'importe* » et où « *L'histoire montre...* » sera remplacé par « *Qu'il s'enferme dans son fort* ».

## 40. Alfred JARRY (1873-1907)

Lettre autographe signée « Alfred Jarry » à Alfred Valette  
Laval, 31 janv[ier] [19]07, 4 pp. in-12°

**Longue lettre, en grande partie inédite, jalonnée d'absurde et au vocabulaire ubuesque, dans laquelle Jarry annonce le décès d'une de ses tantes**

« *Monsieuye*

*Il nous arrive des aventures bien imprévues. Nous croirions vivre un 5<sup>e</sup> acte de tragédie invraisemblable... remplacera-t-elle le Pantagruel au cours de 1907 ?*

*Nous recevons par le même courrier : 1° une lettre pressée de notre grand-oncle Le Restif des Tertres : « Ta tante est très malade » (malheureusement la lettre est d'abord allée 7, rue Cassette ; – et 2°... le faire-part, que nous vous adressons à titre de curiosité. Nous n'avons nulle envie, cette fois, d'adresser le nôtre individuel – Nous avons naturellement, en pareille circonstance, pu trouver les fonds minimes du voyage chez notre notaire, et serons demain à Lamballe, pour revenir d'ailleurs à Laval. [...]*

*Il nous sera difficile d'économiser sur le voyage Lamballe, mais les rentrées rue de Bootz sont meilleures que nous ne pensions (notre présence y sert beaucoup).*

*Ce sera 40 au lieu de 30 cette semaine, dont 5 furent touchés hier. La situation provisoire n'est donc pas si mauvaise. C'est étrange comme la santé physique est liée intimement à la question santé... phynances. Nous nous persuadons de plus en plus que même l'été dernier nous n'avons pas été malades... sauf l'usure du moteur. Aujourd'hui – pardon du détail ! – il nous repousse, *Monsieuye* ! Des poils sur les bras et quasi dans les mains, au train de – quasi également – un centimètre par jour ! Si ça continuait, ça ne ferait jamais que 3m65 par an – la largeur presque du tripode, auquel M. Dubois a octroyé 3m69 – mais il faut savoir se contenter de peu, et c'est largement, sinon suffisant, du moins convenable.*

*Nous ne saurions trop vous glorifier de ce que – [la revue] Chanteclair aidant, duquel Chanteclair hélas ! si j'en juge par le silence de Franc-Nohain, nous ne verrons jamais rien autre chose – vous nous permettes de paraître demain à Lamballe en des atours autres que la Grande Capeline. Les vieilles familles de Bretagne sont d'autant plus simples qu'elles ont plus de bouteille, mais... tout de même ! [...]*

*Il est remarquable que notre tante est décédée à 70 ans, alors que nos oncles on l'un 85 et l'autre 86 et se portent à merveille, ce sont nous nous réjouissons ainsi que de notre précieuse longévité à nous-même, laquelle doit être considérable si nous en jugeons par le nombre de fois que nous sommes oncle à la mode de Bretagne grâce au brav' capitaine Morinière : alternativement un neveu, une nièce, un ou une par an depuis 8 ans, ça ne nous rajeuni pas !*

**Bien cordialement, *Monsieuye***

*Alfred Jarry* »

Alfred Jarry avait pour habitude d'utiliser le vocabulaire de sa pièce de théâtre *Ubu Roi* dans sa correspondance avec Alfred Valette, qui était directeur du *Mercur de France* (il fréquente depuis 1896 le phalanstère de Valette situé à Corbeil, près de la Seine, où les dimanches sont le lieu de repas entre gens de lettres). Vers la fin de sa vie, Alfred Jarry

ressemblera de plus en plus à son personnage, en s'exprimant comme lui.

C'est au courant de l'année 1904 que Jarry décide d'acheter, par devant notaire, un petit terrain pour y construire sa propre maison de vacances et commande au menuisier Dubois une cabane de 3,50 m de côté montée sur quatre

pieds, appelée le « Tripode » car reposant sur quatre pieds. Sur un devis de mille deux cent vingt francs, il devait encore mille deux cent onze francs au menuisier le jour de son décès. Alfred Jarry n'y est venu que de rares fois, sa mauvaise santé l'obligeant à se réfugier à Laval, chez sa sœur, et la cabane ayant été terminée dix-huit mois avant sa mort. Le « Mémoire des travaux exécutés pour le compte de M. Jarry, propriétaire », envoyé par le charron Dubois en 1906, précise que le paquet était de 3 mètres 67 sur 3 mètres 33.

La formule utilisée par Jarry sur la revue *Chanteclair* laisse penser qu'à défaut d'être publié, il fut quelque peu dédommagé de ses frais.

Suite à cette missive, Jarry se rend dès le lendemain à Lamballe à l'occasion du décès soudain, quelques jours plus tôt, de sa grand-tante Lerestif des Tertres.

Référence :

Alfred Jarry - *Œuvres complètes*, éd. Bordillon, Pléiade, t. III, p. 643-644 (lettre partiellement transcrite avec des erreurs)

Provenance :

Librairie Coulet-Faure, Drouot du 14 au 17 juin 1954 (bibliothèque d'un amateur, n°212 au catalogue)

« *C'est étrange comme la santé physique est liée intimement à la question santé... phynances* »

Laval, 31 janv. 07

Monsieuye,

Il nous arrive des aventures bien imprévues. Nous croirions vivre un 5<sup>e</sup> acte de tragédie invraisemblable... remplacera-t-elle le Pantagruel au cours de 1907 ?

Nous recevons par le même courrier : 1° une lettre pressée de notre grand-oncle Restif des Tertres : « Ta tante est très malade » (malheureusement la lettre est d'abord allée 7, rue Cassette ; – et 2°... le faire-part, que nous vous adressons à titre de curiosité. Nous n'avons nulle envie, cette fois, d'adresser le nôtre individuel – Nous avons naturellement, en pareille circonstance, pu trouver les fonds minimes du voyage chez notre notaire, et serons demain à Lamballe, pour revenir d'ailleurs à Laval.

## 41. Jack KEROUAC (1922-1969)

Lettre dactylographiée, signée deux fois « Jack » et « Jack Kerouac » à Granville H. Jones [Northport, New York, 22 novembre 1960] 2 p. in-4°, en anglais, enveloppe oblitérée jointe  
Traces de pliure, petite tache en marge inférieure de la deuxième page

**Magnifique lettre de Kerouac, en partie inédite, évoquant pêle-mêle son mythique roman *Sur la route* et la critique dont il a fait l'objet, sa foi en l'écriture, son dégoût de la célébrité et plus largement sa vision de l'évolution de la société américaine**

[Traduction de l'anglais]

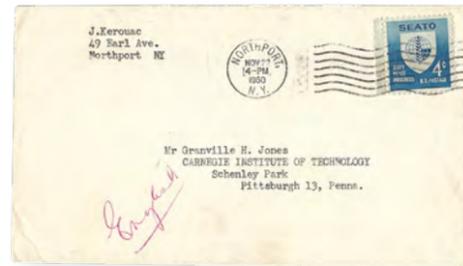
« Cher Grandville,  
Votre thèse m'a été donnée par Jas Benenson. C'est un volume impeccable, la frappe, les bibliographies exhaustives, tout l'ouvrage. **C'est la seule chose qui m'ait rendu heureux depuis trois ans, depuis la publication de *Sur la route* et l'écoeurement d'être « célèbre » qui s'en est suivi (être exploité de tous les côtés) et bien sûr la nausée des critiques bidons et pire encore la nausée des enthousiasmes fallacieux fondés sur de mauvaises raisons (comme ceux qui « m'admirent » d'être aussi « dingue & irresponsable » etc.).** Ce que vous avez écrit à mon sujet a restauré ma foi dans ma propre écriture. Ce que vous dites, je le savais (sans vanité), je l'ai toujours su. Mais personne ne l'avait dit à voix haute ou ne s'était soucié de le dire. Et je commençais à être terriblement découragé par la scandaleuse absence d'honnêteté de la critique.

Tous mes amis écrivains sont malades d'envie en regardant votre page de titre. Maintenant je vais me faire attaquer de TOUS les côtés. Mais comme dit Jimmy B., c'est la reconnaissance universitaire qui va vraiment prendre soin de moi dans mes vieux jours (plein de fric et d'amour), PAS l'admiration passagère pour les mauvaises raisons de la part des mauvais penseurs.

La vision de l'Amérique est aujourd'hui détruite par le mouvement beatnik qui n'a plus rien à voir avec la « beat generation » que j'ai présentée, c'est un mouvement envahissant d'intellectuels dissidents à la dérive et même à présent anti-américains, toutes sortes de gens qui se font appeler « beatniks » et affichent leur haine de l'Amérique sur des banderoles.

Ce sur quoi vous avez écrit est, disons, l'œuvre du jeune Kerouac. Celle qui vient maintenant, après, c'est celle du Kerouac ce la maturité. Ce sera très différent, plus dur, plus amer parfois, plus amer que les dernières choses de [Thomas] Wolfe dans *You Can't Go Home Again* ou que « l'amertume » du pauvre [Walt] Whitman dans *Specimen Days*. Mais je change. Je suis au milieu de ma vie à présent et plus un étudiant enthousiaste qui éprouvait des sentiments lyriques pour l'Amérique. Comme dit [James] Joyce, il y a d'abord le Lyrique, puis le Dramatique, puis l'Épique. J'espère que c'est le cas pour moi aussi.

Bon, je voulais simplement vous remercier et vous remercier et vous remercier et aussi vous dire que vous avez restauré mon amour de l'Amérique qui est finalement revenu pour que je découvre un de ses vrais amoureux, mais je me suis mis à discourir. Mais merci à vous et pour



le bel exemplaire de la thèse, que je vais soigneusement garder sur mon étagère, et j'espère pour vous qu'elle sera publiée un jour par une presse universitaire.

**Oui, et mon « individualité » est telle, aujourd'hui, que je crains le pire entre les camps des soi-disant adorateurs de l'Amérique et ennemis de l'Amérique, les communistes qui détestent l'Amérique et le F.B.I qui « l'aime ». Aïe. Mais qu'ils aillent se faire foutre, je continuerai mes petites écritures.** Et je vais me trouver une cabane dans les bois, où je puisse admirer tout simplement et ne pas me mêler aux discussions sur les « problèmes de société », - où je puisse admirer la bonne vieille étoile du soir... qui se penche sur l'Iowa ce soir comme toujours, n'est-ce pas ? En dépit de ce dont je parle dans cette triste lettre de gratitude & de honte (honte de ne pas être à la hauteur de ce que vous avez écrit à mon sujet)

A plus tard

Jack »

[sur un deuxième feuillet demeuré inédit, Kerouac poursuit, entre autres, sur ses œuvres passées]

Publié en septembre 1957, *Sur la route* suscite autant de critiques virulentes (qui affectent durablement son auteur) que d'éloges dithyrambiques. Kerouac devient le fer de lance de la « Beat Generation ».

En tant que père symbolique de la contreculture américaine, il exerce une influence artistique considérable sur de nombreux créateurs.

Cette lettre donne la mesure de ce que Kerouac est en train de révéler dans une solitude quasi absolue, dont on ne peut trouver l'équivalent aux États-Unis que chez Edgar Poe et Herman Melville avant lui : le pressentiment de l'achèvement de la culture et de la clôture de l'espace américains, un renouvellement de la littérature conçue comme action secrète et angélique.

Grandville H. Jones, destinataire de la lettre, était alors étudiant au Carnegie Institute à Pittsburgh. Il venait de consacrer sa thèse à l'écrivain (la première jamais écrite) sous le titre *Walt Whitman, Thomas Wolfe and Jack Kerouac : Common origins and common aims*.

Référence :

Jack Kerouac, *Lettres choisies 1957-1969*, éd. Ann Charters, Gallimard, p. 302-304 (seule la première page est retranscrite, la deuxième page est, elle, inédite).

On joint :

La copie personnelle de la thèse de Granville H. Jones dans sa reliure d'époque.

L'exemplaire de Kerouac est aujourd'hui à la New York Public Library sous la référence b.34 f.2

« C'est la seule chose qui m'ait rendu heureux depuis trois ans, depuis la publication de *Sur la route* et l'écoeurement d'être 'célèbre' qui s'en est suivi »

## 42. Franz LISZT (1811-1886)

Photographie originale par Julien Ganz

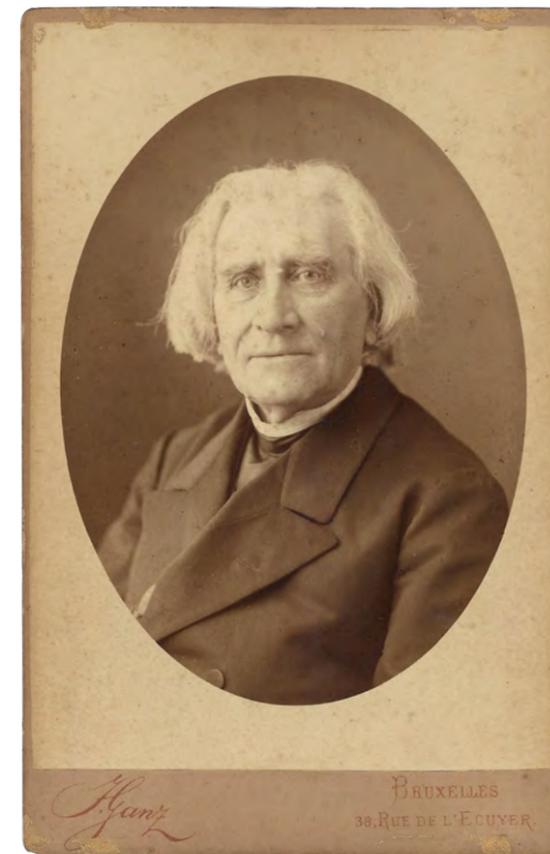
Tirage albuminé d'époque (1882), format cabinet (14,5 x 10,5 cm)

Contrecollé sur carton fort au crédit du photographe (16,5 x 10,8 cm)

Liseré doré rouge foncé sur la tranche

Annotation « Liszt » au verso d'une main inconnue

Saisissant portrait inédit en médaillon du musicien



On connaît plusieurs variantes prises le même jour. Toutefois, aucune d'entre elles ne montre Liszt regardant fixement l'objectif. Son portrait n'en est ici que plus intense. Bel état de conservation hormis quelques traces d'un ancien montage aux marges, petites griffures et petits manques aux angles inférieurs du carton fort.



## 43. Jack LONDON (1876-1916)

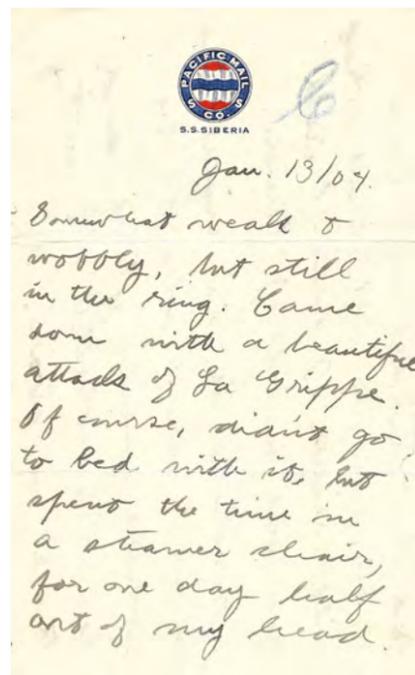
Lettre autographe à Charmian Kittredge

À bord du S.S. Siberia, 13 janvier 1904, 4 p. in-8°, en anglais

Traces de pliures, petit manque sur le premier feuillet portant légèrement atteinte à une lettre

**Tendre et rare missive, partiellement inédite, écrite à sa maîtresse à bord du S.S. Siberia, au milieu de l'océan Pacifique**

« *Quels rêves sauvages j'ai eus !  
Tu étais dans chacun d'eux* »



Début 1904, Jack London accepte de couvrir la guerre russo-japonaise pour le compte du journal *San Francisco Examiner*. Son reportage, de février à mai 1904, est empreint de préjugés racistes sur les Coréens. Il marque cependant son étonnement face à l'essor de l'utilisation inédite de l'industrie dans le cadre d'une guerre. Il est arrêté par l'armée japonaise pour avoir rossé le valet d'un officier. Il est ensuite libéré, sur intervention de Theodore Roosevelt. Il est finalement expulsé de Corée.

C'est en été 1903 que Jack London tombe amoureux de Charmian Kittredge, qu'il a rencontrée en janvier 1900. Elle

[Traduction de l'anglais]

« *Un peu faible et bancal, mais toujours sur le ring. Je m'en sort avec une belle grippe. Bien sûr, je ne suis pas allé me coucher avec, j'ai passé le temps dans un transat pendant toute une journée et à moitié conscient. Et aussi, comme tous mes os me font mal, même maintenant ! Et quels rêves sauvages j'ai eus ! Tu étais dans chacun d'eux.*

*Honolulu est en vue et dans une heure je serai à terre pour envoyer cette lettre par la poste et apprendre s'il y a ou non la guerre.*

*Chère femme, je me couperais les orteils pour t'avoir ici avec moi pendant de ce voyage. C'est tellement triste, tellement injuste.*

*J'ai fait un rêve étrange à ton sujet la nuit dernière, nous venions de nous marier, et tu avais écrit ton âge sur une carte et tu me l'avais remis – « 41 » pouvait-on lire. Maintenant, seras-tu sage ?*

*Je fais, grippe exceptée, un bon voyage. Le temps est parfait. Il en va de même pour le bateau à vapeur. Je suis convié à la table du capitaine, et tout le reste. Tu sais. Mais j'aimerais que tu sois avec moi. Mon cœur, jusqu'à Yokohama. Entièrement et totalement à toi »*

est la nièce de la femme du directeur du journal *Oakland*. Fin juillet, il se sépare de sa femme Bessie, abandonnant au passage ses filles. Jack London épouse sa maîtresse à Chicago le 19 novembre 1905.

La lettre n'est pas signée, Jack et Charmian gardaient leur liaison secrète à l'époque.

Jack a écrit Charmian 33 lettres entre le 8 janvier 1904 et le 30 juin 1904.

De janvier à novembre 1904 paraît *Le Loup des mers*, son deuxième succès, un an après *L'Appel de la forêt*.

## 44. Maria MALIBRAN (1808-1836)

Lettre autographe signée « Maria » à Louis Viardot

[Bruxelles, 18 mars 1832], 1 p. 1/4 in-4°, sceau rompu avec la devise « Addio » dans un oval

Déchirures aux pliures, quelques décharges d'encre d'époque

**Superbe et longue lettre écrite à deux mains par le célèbre couple, le compositeur Charles de Bériot et la cantatrice Maria Malibran, au sujet de leur prochain concert en commun**

Charles de Bériot écrit sur la première page :

« *Mon cher Louis,*

*Votre seconde lettre est venue fort à propos pour trancher les différents [sic], car moi qui aime à suivre vos avis je commençais déjà à user de mon influence sur Maria pour l'engager à accepter la première proposition. [...]. Ce serait pour elle quelques jours de distraction dont elle a bien besoin si j'en juge d'après la lettre qu'elle nous a écrite. Je n'ose pas trop vous engager à une chose peut-être impossible, mais pourtant songez-y.*

Maria Malibran poursuit sur la deuxième page :

*quoi que je sois la plus grande paresseuse qu'il y ait sous la calotte du ciel, il n'y a pas eu moyen, la plus a été arrachée des mains de mon archet, et je vous écris en ce moment tout bonnement pour avoir le plaisir de causer un moment avec le martyr de nous tous – Vous ; autrement dit – Samedi prochain Mme Malibran et Mr de Bériot se feront entendre dans un Concert donné par eux au Grand Théâtre, on dit qu'il y aura beaucoup de monde. C'est une nouvelle qui court. Seconde nouvelle on dit que nous aurons la paix. 3me nouvelle, décidément je ferai venir mes meubles de Paris – Geme nouvelle renouvelée des Grecs [traité de Constantinople qui met fin à la guerre d'indépendance grecque], on propose un engagement au [mot illisible] pour quelques représentations ici. Voilà tout ce qu'il y a de nouveau. Je voudrais bien voir... !! ce qui me console un peu c'est d'avoir un aussi bon ami que vous qui la voyez pour moi – J'ai dans la rue blanche une robe de mousseline des indes avec des raies d'or, un autre en crêpe blanc brodé en satin, et au Théâtre une robe noire en velours que j'ai porté à mon bénéfice – Si Virginie pouvait m'envoyer de suite ces trois objets pour que je puisse les recevoir Samedi dans la journée, je mettrais une des deux robes... Voulez vous lui dire cela ? – Encore une commission ! ah ! Mon dieu ! la poste va partir. il faut que je coupe court au sentiment qui allait suivre ma recommandation – Je vous embrasse Virginie et vous par ricochet. Maria. »*

[Souscription]

Monsieur

Monsieur Louis Viardot

rue grange-batelière Nr19

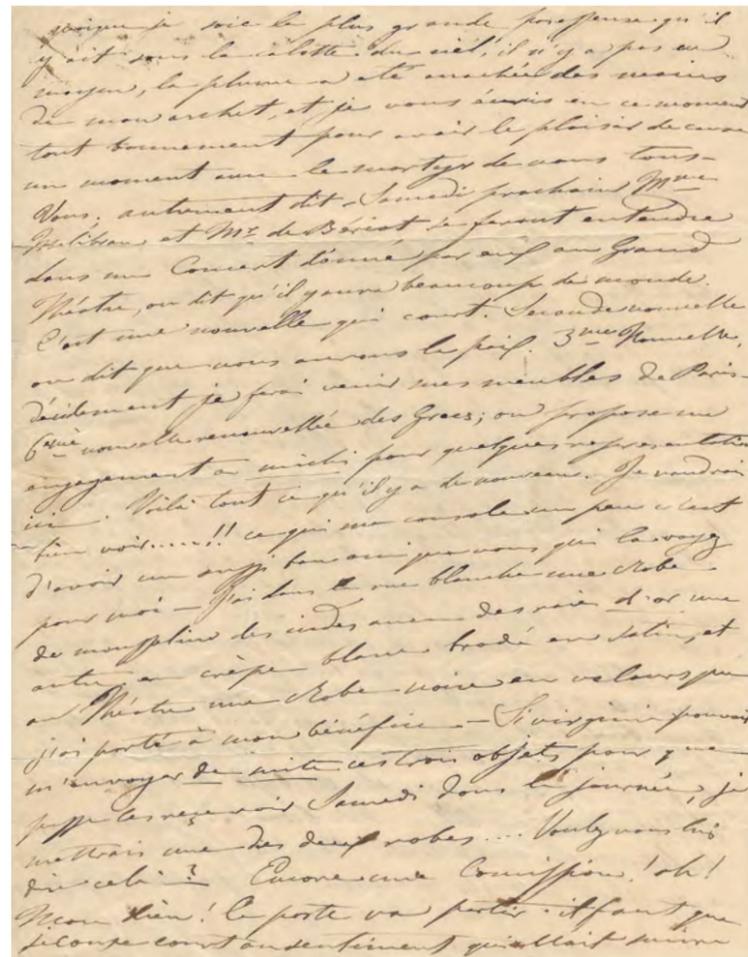
Paris

Mariée Malibran, mais séparée de lui, Maria Garcia (née en 1808) rencontre le célèbre violoniste et compositeur belge Charles de Bériot en 1829 au château de Chimay. Elle sera sa maîtresse pendant six ans et l'épouse en 1836 après l'annulation de son mariage avec Eugène Malibran. Mais entre-temps, elle lui donne un fils Charles-Wilfrid né le 12 février 1833.

On les voit s'installer, dans cette lettre, à Bruxelles en 1832. Est-ce déjà dans le manoir « Le Tulipant » du XVIIIe siècle (sur la future place Fernand-Cocq à Ixelles) que Bériot démolit en 1833 pour faire place au pavillon « Malibran », construit par Vanderstraeten ?

Maria décède à 28 ans en 1836 au sommet de sa gloire (on lui érige un vaste tombeau à Laeken, à Bruxelles). Sa mort prématurée met fin à cette union romantique par excellence. Bériot vend le manoir en 1849 à la commune d'Ixelles qui en fait son Hôtel communal après quelques transformations. Louis Viardot, le destinataire de cette missive, est une figure bien connue de l'époque romantique, notamment comme traducteur. Il épouse, après la mort de Maria, la sœur de celle-ci, Pauline Garcia, connue sous le nom de Pauline Viardot.

« Il faut que je coupe court au sentiment »



## 45. André MALRAUX (1901-1976)

Lettre autographe signée « And. Malraux » à Ventura García Calderón  
Marrakech, le 21 avril [1952], 2 pages in-8 en-tête imprimé de l'Hôtel de la Mamounia à Marrakech, enveloppe autographe jointe

Intéressante lettre de Malraux en réponse à une critique assassine dirigée contre « le monstre André Gide » par Ventura García Calderón

« Cher ami

Erreur et injustice : **je ne vous ai pas laissé tomber, et vous ai même envoyé l'édition originale des « Voix du Silence »**, en même temps que je recevais de vous des plaquettes ; [André] Salmon disait que les poètes s'envoyaient des livres entourés de faveurs pour se faire croire qu'ils échangeaient des cadeaux du jour de l'an. Et sur ce terrain j'ai sur vous l'avantage du poids (et celui des valeurs) !

**Quant aux pages sur [André] Gide, je pense depuis bien longtemps qu'en littérature toute attaque personnelle est vaine**, pour des raisons que je vous donnerai quand nous nous rencontrerons. **Mais je ne prétends pas imposer cette opinion... et suis très heureux, d'autre part, de ce que vous voulez faire pour Suarès ; je me bats (avec des édredons) depuis trois mois, pour qu'une rue de Paris porte enfin son nom.**

Pour en finir avec Gide : je pense, de plus, que vous vous trompez. Et regrette d'être trop loin pour trouver dans le prétexte et l'espoir de vous en convaincre, l'occasion de vous retrouver, je vous croyais en Suisse, et supposais que le livre vous y arriverait.

Bien amicalement

And Malraux »

André Malraux évoque également l'envoi de son propre ouvrage *Les Voix du silence* et son combat pour qu'une rue de Paris porte le nom d'André Suarès. La voie « AP/17 », dans le 17e arrondissement sera effectivement baptisée du nom du critique et essayiste en 1992.

Ventura García Calderón parlait ainsi d'André Gide :

« L'atroce bonhomme ! Dénué du génie de Dostoïevski ou de Nietzsche, qu'il s'évertue à singer, il voudrait, petit bourgeois

de France, reproduire l'angoisse congénitale de ces deux grands malades dont l'influence sur le XXIe siècle fut déterminante. – Ah ! Que n'a-t-il inventé, lui aussi, un mal du siècle ! Avare, mesquin, jaloux de toute gloire d'autrui, pédéraste par goût mais surtout par ostentation, il n'est pas fâché qu'on le trouve à la sortie des urinoirs en train de guetter les jeunes voyous. Il a inventé le tirage restreint sur papier de luxe pour y conter ses molles turpitudes et exciter si possible le grand public... »

« Je pense depuis bien longtemps qu'en littérature  
toute attaque personnelle est vaine »



## 46. Jean-Paul MARAT (1743-1793)

Lettre autographe signée « Le Dr Marat » à l'abbé Prochon

De la rue du vieux Colombier [Paris], 25 janvier 1788, 1 p. 1/2 in-8°

Traces de pliures, anciennes réparations sur la deuxième page, petites froissures, taches, rousseurs, papier fragilisé en marge inférieure

Très rare lettre de Marat, à la veille de la Révolution, au sujet de ses travaux sur l'optique

« L'amour du vrai nous unit »



« Je n'ignore pas, Monsieur, que vous êtes le premier qui ait attaqué, avec connaissance de cause, la doctrine de la différente réfrangibilité; et je ne doute nullement que vous ne l'eussiez renversée, si vous aviez tourné vos vues du côté des faits qui lui servent de base. Le hasard m'a ménagé ce travail, et quoique nous différions encore de principes, l'amour du vrai nous unit, et je me flatte que vous voudrez bien recevoir mon ouvrage comme une marque d'estime. Examinez-le, Monsieur, avec cette impartialité et ce discernement, dont vous avez fait preuve tant de fois; constatez les faits peu connus qu'il contient, pesez les preuves nouvelles qui y sont développées; et s'il mérite votre suffrage, daignez concourir au triomphe de la vérité; avec le zèle généreux d'un vrai scrutateur de la nature. J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Le Docteur Marat »

Période charnière dans la carrière du futur tribun de la Montagne, l'année 1788 voit la publication des « Mémoires académiques, ou nouvelles découvertes sur la lumière », qui ne rencontrent pas le succès escompté. « Présentant le bilan d'une vie de recherches, de publications et de déboires, il semble au bord du gouffre, de la dépression. (...) En juillet de cette année-là, il rédige même son testament, se croyant médicalement condamné : « Seul, brisé physiquement et moralement, il dresse le bilan de trente années de déceptions que le sort lui a réservées », écrit Gérard Walter.

C'est alors que l'annonce de la réunion des États généraux, le 8 août 1788 et la campagne pour la liberté de la presse

le font sortir de sa léthargie, réveillant le penseur social et politique, quinze ans après la publication prémonitoire des Chaînes de l'esclavage » (Marat, *L'Ami du Peuple*, Serge Bianchi, 2017, pp. 34-35). La présente lettre, qui, d'après une note jointe, accompagnait l'envoi d'un exemplaire des Mémoires académiques à l'abbé Prochon, conservateur du cabinet d'optique et de physique du Roi Louis XVI, témoigne des efforts désespérés entrepris par Marat dans sa quête de reconnaissance et d'ascension sociale.

On joint :

- Une note descriptive de la lettre, probablement du 19<sup>e</sup> siècle
- Une fiche descriptive de la lettre extraite d'un ancien catalogue

## 47. Roger MARTIN DU GARD (1881-1958)

Lettre autographe signée « Roger Martin du Gard » à un critique  
Porquerolles, 30 juin 1922, 6 pp. in-8°

Emboitage et chemise en demi-marquain brun et cartonnage, titre et auteurs dorés.  
Ex-libris d'Angré Gutzwiller, devise « In Silentium »

**Longue et merveilleuse lettre inédite traitant de son parcours littéraire, de ses influences et plus largement de son roman fleuve *Les Thibault***

« Monsieur, je vous avoue que c'est la première fois que je n'éprouve pas une répugnance invincible à donner qqs renseignements sur moi. Mais je me souviens de l'article très remarquable, un des meilleurs que je connaisse, que vous avez écrit sur mon ami André Gide, lequel se trouve actuellement ici auprès de nous, et qui m'a redit l'estime qu'il vous porte. Je me décide donc à vous envoyer, au courant de la plume, quelques précisions biographiques dont vous ferez l'usage que vous voudrez. De cette lettre, écrite sur la plage, avec une plume qu'un mois de bains de mer ou de soleil ont passablement rouillée !

Né en 1881. 41 ans – « Bourgeoisie parisienne », depuis plusieurs générations !... [...] À 18 ans, mes livres de chevet étaient les lettres de Flaubert et « Guerre et Paix ». J'ai toujours trouvé la forme habituelle du roman français, étriquée, essoufflée [...] J'ai toujours été porté vers les œuvres longues [...]

Depuis la guerre, « *Les Thibault* » [...]. C'est mon attraction depuis toujours. L'amitié de Copeau, l'amitié de Gide, une seconde et importante rencontre aussi avec l'œuvre de Dostoïevski, n'ont fait que m'enraciner davantage dans mon sol.

Je ne puis vous parler des « *Thibault*, » comme vous le voudriez [...]. Qu'on me laisse travailler tranquille. Ce n'est déjà pas si commode d'exécuter sans trop de défaillances, pendant dix ans peut-être, un plan conçu d'avance, dans un assez grand détail. Je puis vous dire ceci, en effet : le plan sur lequel je travaille prévoit 13 parties, sont 13 volumes au moins (je n'ai osé en annoncer que 7 ou 8 dans mon avertissement) [...] Ce plan que j'ai mis plus d'un an à équilibrer, est assez précis, assez détaillé, assez ordonné, pour constituer à l'œuvre une armature solide et permettre de travailler 10 ans de suite sans, je l'espère du moins, compromettre l'unité de l'architecture ; mais je me suis appliqué à le laisser assez élastique pour subir des modifications [...]

Une chose que je vous saurais grand gré de dire si vous en avez l'occasion, c'est que « *Les Thibault* » ne « prouveront » rien ; qu'il n'y a aucun conflit théorique d'idées [...]

Je voudrais que la pensée fût absente de ce livre. Des êtres, des êtres sans plus. Si je réussis à les évoquer devant vous avec toute la complexité que je vois en eux, l'œuvre vaudra quelque chose. Si je n'y parviens pas, si je ne sais pas donner la vie à ces êtres qui existent jusqu'à présent pour moi seul, faillite complète [...].

Roger Martin du Gard »

Cette longue lettre, écrite durant l'été 1922, est adressée à un critique littéraire. « Le Pénitencier », deuxième chapitre des *Thibault*, a paru le 20 mai de la même année et c'est vraisemblablement en réponse aux questions de son cor-

respondant que l'écrivain procède tout d'abord à un court résumé de son parcours, puis de ses influences littéraires, avant de lui fournir un curriculum de son œuvre. Martin du Gard ne sortait que rarement de sa réserve et sa pudeur

l'empêchait de donner des détails sur sa personne, comme il l'admet au début de sa lettre. Il ne se prive pas de critiquer le « roman français », qu'il tente de renouveler au travers de la saga des *Thibault*.

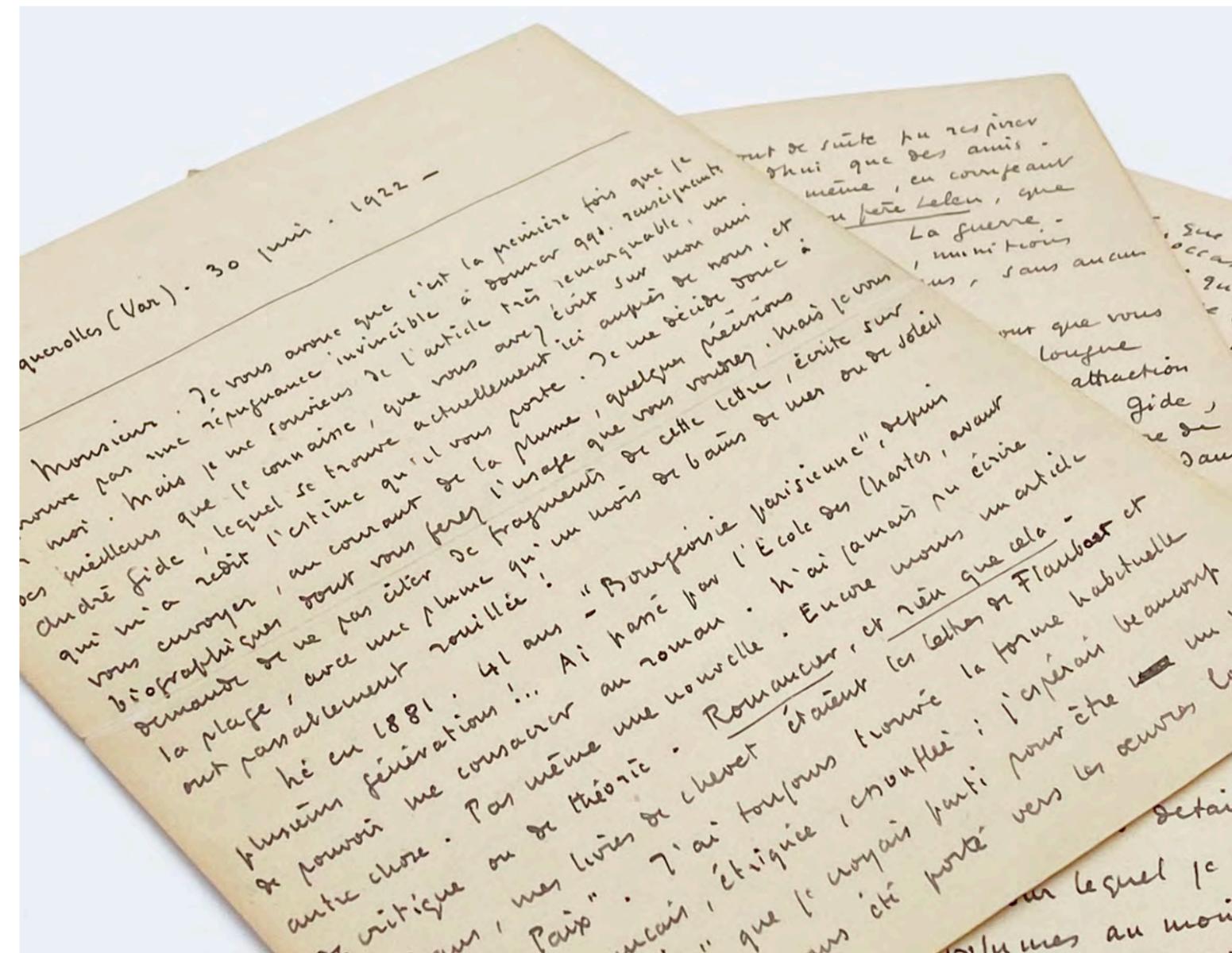
« Je me suis appliqué à le laisser assez élastique pour subir des modifications »

L'écrivain prend le parti de la réserve en mettant en avant son œuvre avant sa propre personne, ainsi qu'il l'explique : « Qu'on me laisse travailler tranquille », et de poursuivre sur une présentation détaillée des *Thibault*.

Il évoque très largement l'architecture de son roman fleuve, l'évolution permanente qu'il lui insuffle. En effet, s'il est déjà préétabli, l'écrivain fera évoluer le plan au cours des années suivantes, en réservant une élasticité qui lui permettra des modifications ultérieures. Le dernier volume, *Épilogue*, paraîtra en 1940.

En 1936, après la parution de *L'Été 1914*, avant-dernier roman du cycle, et malgré quelques polémiques au retentissement considérable, Roger Martin du Gard reçoit le prix Nobel de littérature.

« Je voudrais que la pensée fût absente de ce livre. Des êtres, des êtres sans plus. Si je réussis à les évoquer devant vous avec toute la complexité que je vois en eux, l'œuvre vaudra quelque chose »



## 48. Guy de MAUPASSANT (1850-1893)

Épreuve d'époque sur papier albuminé par Benque & Co  
[c. 1885], contrecollé sur carton fort et signé en marge inférieure droite à la plume, format cabinet (10,5 x 15,4 cm)  
Petite tache en marge inférieure du carton

Très rare tirage original de l'écrivain par Benque & Co



On connaît la réticence de Maupassant à se faire photographier. En 1890, il menace son éditeur, Charpentier, de le mettre en procès pour la diffusion non autorisée d'une eau-forte par Desmoulin à partir d'une photographie de Liebert. Il estime que les photographies font partie de la vie privée et que l'écrivain ne doit être jugé que par ses œuvres. Cette répugnance de voir son visage livré à la curiosité de la foule est certainement aussi la preuve d'une certaine « crainte sourde d'un dédoublement de la personnalité, d'une dispersion de son apparence physique, d'un triomphe du Horla qui aurait pris ses traits et se pavanerait dans le monde » (H. Troyat). Les photographies originales de Maupassant n'en sont donc que plus précieuses.

Il ne subsiste que très peu d'autres exemplaires de ce tirage, dont l'un envoyé « au compte Joseph Primoli / son ami / Guy de Maupassant ».

Au moment de ce tirage, Benque & Co est installé au 33, rue Boissy d'Anglas, à Paris. La maison Benque & Co est rachetée par Matuszewski vers 1900.

Tirage demeuré inédit, non reproduit dans les ouvrages dédiés à l'écrivain

## 49. Jean MERMOZ (1901-1936)

Poème autographe de jeunesse intitulé « Ciel »  
S.l.n.d, 1 p. in-4°  
Fente à la pliure centrale, petites réparations

Magnifique poème de jeunesse de Jean Mermoz, son seul titre anticipe déjà la destinée de l'auteur  
Fruit de la tradition et d'une légère transgression, le tiraillement entre spleen baudelairien et fougue rimbaldienne forment un ensemble harmonieux



*« Je suivais lentement le sentier de Ma Vie  
Loin du Monde perdu et noyé dans l'Envie  
Confiant en mon âme éprise d'Harmonie  
Je suivais lentement le sentier de Ma Vie*

*Mon cœur n'avait pas une souillure de Fange  
N'ayant jamais connu la Haine qui démange  
Comme un nouveau-né enveloppé de langes  
Mon cœur n'avait pas une souillure de Fange*

*L'Art était mon unique et ardente Volupté  
L'Idéal mon But, le Beau mon Dieu athée  
Glorifiant la Nature, créatrice Bonté  
L'Art était mon unique et ardente Volupté*

*Je renaisais enfin à la Vie au Printemps  
Le Passé s'éteignait dans les cendres du Temps  
Les jours d'amertume étaient moins fréquents  
Je renaisais enfin à la Vie au Printemps. »*

Ce document, poème de jeunesse de l'aviateur, présente un intérêt d'abord visuel : le titre et la première lettre de chaque strophe sont élégamment calligraphiés en lettres gothiques.

Le poème évoque un chemin vers la renaissance de la voix poétique grâce à l'art. Si la première strophe prend des allures rimbaldiennes, la tension entre le spleen – « perdu et noyé », « Le Passé s'éteignait dans les cendres du temps » et l'idéal – les deux dernières strophes – n'est pas sans rappeler celui qui, selon Rimbaud, n'est d'autre que « le roi des poètes, un vrai Dieu ».

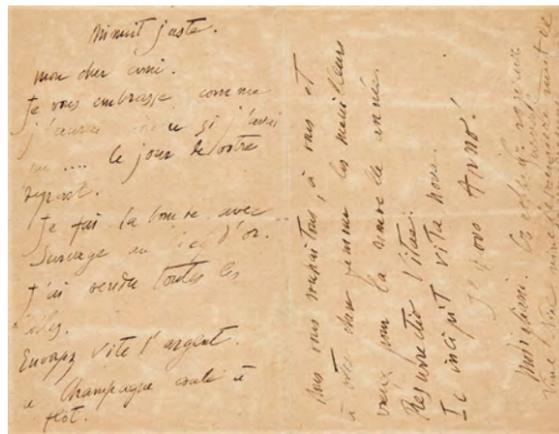
Enfin, bien que ce poème suive les grandes lignes de la prosodie – quatrains écrits en alexandrins rimés –, on remarque des prises de distance avec la tradition : non-alternance entre rimes féminines et masculines, un « e » caduque comme oublié dans le décompte des syllabes aux vers « L'Art était mon unique et ardente volupté » et « Glorifiant la Nature créatrice de beauté ». Cela atteste de l'influence de la modernité poétique, dont l'un des chefs de file est Apollinaire.

## 50. Amedeo MODIGLIANI (1884-1920)

Lettre autographe signée « Modigliani » au marchand d'art Léopold Zborowski  
[Nice, Nuit du 31 décembre 1918 au 1er janvier 1919], 2 pp. in-8°  
Papier brun, traces de pliures, encre pâlie sur certaines lettres, petites déchirures marginales

Très rare lettre de Modigliani écrite d'un ton facétieux lors du réveillon du nouvel an

« J'ai vendu toutes les toiles. Envoyez vite l'argent.  
Le Champagne coule à flot »



« Minuit juste.  
Mon cher ami.  
Je vous embrasse comme j'aurais [voulu] si j'avais pu...  
le jour de votre départ.  
Je fais la bombe avec Survage au Coq d'or.  
J'ai vendu toutes les toiles.  
Envoyez vite l'argent.  
Le Champagne coule à flot.  
Nous vous souhaitons, à vous et à votre chère femme les meilleurs  
vœux pour la nouvelle année.  
Resurrectio Vitae.  
Ic incipit vita nova.  
Il novo Anno ! [Allusion au début de la Vita Nova, de Dante :  
« ici commence la vie nouvelle »]  
Modigliani »  
[Survage ajoute « bonne année ! » en russe puis, en français,  
« Vive Nice vive la première nuit de la première année »]

Cette lettre est envoyée depuis Nice, où Modigliani séjourne sous l'impulsion de son mécène, Léopold Zborowski. Ce dernier réussit à le convaincre de partir pour la Côte d'Azur en compagnie de Soutine et Foujita. Il y retrouve Blaise Cendrars, Léopold Survage et Paul Guillaume. L'artiste et sa compagne, Jeanne Hébuterne, enceinte de leur fille, y resteront un an. C'est à cette occasion qu'il se remet à peindre avec entrain. Quelques-unes de ses plus belles œuvres ont été réalisées au cours de ce séjour, dont *Nu debout*, *Jolie laitière*, *Garçon à la veste bleue*, mais aussi deux des trois paysages qu'on lui connaît, dans un style très cézannien. Fait remarquable de cette période méridionale pour

Modigliani : il est pour la première fois heureux, malgré sa maladie, qui l'emportera un an plus tard, et ses soucis financiers. Il a des projets, une conception optimiste de l'existence, il s'amuse et fête la nouvelle année avec Survage au Coq d'Or, un cabaret russe de Nice. Le facétieux Modigliani ira même jusqu'à taquiner Zborowski en lui disant avoir « vendu toutes les toiles ». Il n'en est rien. Dans la lettre suivante, adressée au même, le peintre lui lancera « Vous êtes un ballot qui ne comprend pas la blague. Je n'ai rien vendu du tout. ». Survage, plus tard, précisera d'ailleurs que le champagne n'était en réalité que du « gros rouge ! »

Référence :  
Modigliani, *Lettres* – éd. 1001 nuits, p. 51

On joint :  
Un tirage argentique tardif figurant le fameux portrait Modigliani de face (12,9 x 8,6 cm)

## 51. Eugénie de MONTIJO, Impératrice (1826-1920)

Lettre autographe signée « Eugénie » à Marie-Thérèse Bartholoni  
Prince's gate SW [Londres], 26 novembre [1881], 5 p. in-8° sur papier de deuil  
Numérotation d'une autre main en marge supérieure sur deux feuillets, trace de mouillure

Émouvante lettre de l'impératrice Eugénie, faisant le récit émouvant de son retour à Paris après le désastre de 1870, l'exil et les deuils – Les ombres d'un passé glorieux jalonnent le mélancolique voyage, se mêlant à l'inconsolable mémoire, à la tragédie d'un présent sans avenir

« Ma chère Madame Bartholoni,  
Je vous remercie de votre lettre du 15(1). Je ne puis pas vous parler d'une date qui aujourd'hui ne peut plus que réveiller de douloureux souvenirs.  
Mon passage par Paris a été pour moi triste mais il m'a procuré l'occasion de revoir quelques personnes que leur état de santé empêche de venir me voir.  
J'ai aussi visité Fontainebleau(2), Les Invalides, Notre-Dame, St-Cloud et N.D. des victoires, recherchant partout la trace d'un souvenir.  
J'ai passé aussi devant les Tuileries. J'ai vu les fenêtres de la chambre où mon fils est né !! et après un séjour de deux jours auprès de ma nièce de Mouchy, je suis repartie pour l'Angleterre(3).  
Je n'ai voulu voir personne en dehors de ceux que j'étais venue voir et je n'ai prévenu pas même ceux-là qui ont été surpris de me voir arriver.  
Le Figaro dit aujourd'hui que cédant à la nostalgie de Paris, je vais rentrer bourgeoisement dans cette ville(4). Je n'ai et ne puis avoir d'autre nostalgie que celle de cette patrie inconnue où l'on réjouit ceux qu'on a aimés. Jamais je ne consentirai à rentrer bourgeoisement là où les cendres des miens sont proscrites.  
Si d'autres Princes de vieille race oublient ce qu'ils sont pour pouvoir jouir des plaisirs de Paris, je considère notre illustration trop récente pour en avoir perdu la mémoire et la dignité. La veuve de Napoléon III reste et restera près de ceux qui sont morts en exil.  
Si l'auteur de l'article me connaissait, elle n'aurait jamais donné cette nouvelle, fort peu intéressante, du reste, pour tout le monde, car je dois être oubliée à présent, même dans la ville que j'ai tant habitée et tant aimée.  
Mes souvenirs aux enfants et croyez à mes sentiments affectueux.  
Eugénie »

A la mi-octobre 1881, ne représentant plus désormais un danger pour le régime républicain, dont l'assise s'était considérablement renforcée après la mort tragique du Prince impérial, le 1er juin 1879, l'impératrice Eugénie sollicita du Gouvernement l'autorisation de revenir à Paris. Un désir prégnant de retrouver l'empreinte de ce passé prestigieux et rayonnant, mais également les silhouettes fantomatiques des êtres et des lieux qui lui ont été chers, inspira cette démarche. Le chagrin, les émotions puissantes et violentes devaient l'y accompagner.

Filleule de Chateaubriand et dame d'honneur aux Tuileries de la princesse Julie Bonaparte, Madame Bartholoni (1833-1910) fut, par sa beauté, l'un des ornements de la Cour du Second Empire. Née Marie-Thérèse Frisell (1833-1910), elle fut l'épouse d'Anatole Bartholoni (1822-1902), qui fut député au Corps législatif de 1860 à 1869. Madame Bartholoni tint un brillant salon, qui inspira Marcel Proust. L'écrivain le fréquenta activement dans les années 1897-1899, et fut également l'hôte du château de Coudrée, que les Bartholoni possédaient sur les bords

du Lac Léman, entre Thonon et Genève. La conversation spirituelle de l'ancienne « *belle de l'Empire* » paraît l'avoir fortement inspiré.

Marcel Proust courtoisa, un temps, une des trois filles de Madame Bartholoni, Louise dite « Kiki » (1857-1933), filleule de l'impératrice Eugénie.

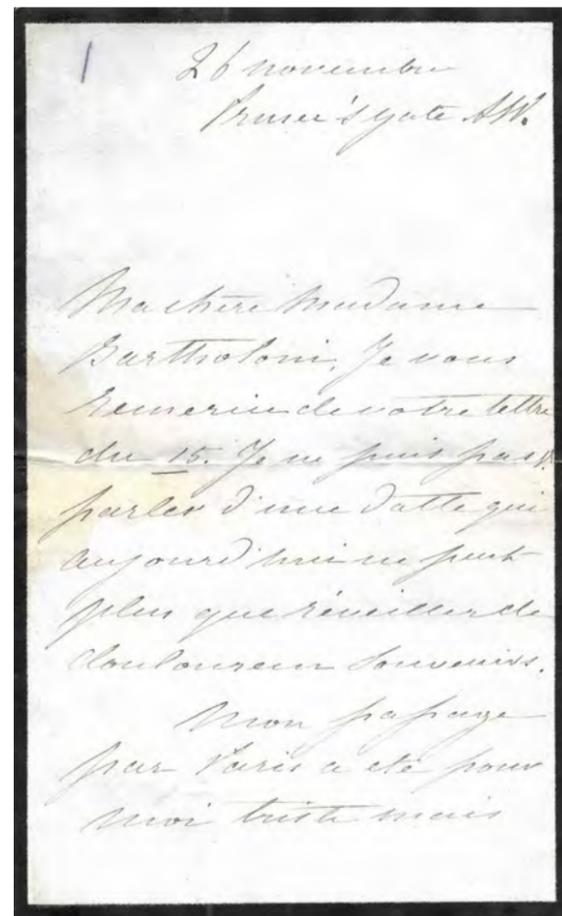
[1] La Sainte-Eugénie était célébrée le 15 novembre. Sous l'Empire, à l'occasion de cet évènement, de grandes réjouissances étaient organisées.

[2] L'Impératrice fit une brève visite à Fontainebleau, le mardi 25 octobre 1881. La presse s'en était fait discrètement l'écho. Le *Gaulois* du 28 octobre 1881 fit paraître un bref récit de la visite d'Eugénie au château : « Sa Majesté était accompagné de M. le vicomte et de Mme la vicomtesse Aguado et de M. Rainbeaux. Les appartements lui ont été montrés par un des agents de service. Bien qu'ayant conservé son grand air de distinction et de bonté, l'Impératrice est

très changée ; ses cheveux sont entièrement blancs. Elle continue à porter des vêtements de grand deuil, comme elle n'a cessé de le faire depuis la mort de l'Empereur. L'auguste visiteuse n'a pu vaincre son émotion lorsqu'elle est arrivée à l'appartement – un des plus modestes du palais – jadis occupé par le Prince impérial ».

[3] L'impératrice quitta Boulogne-sur-Mer le mercredi 2 novembre au soir et s'embarqua sur le bateau de Folkestone (*Le Gaulois* du 4 novembre 1881).

[4] Le *Figaro*, daté du même jour (le 26 novembre 1881), publiait sous une signature énigmatique : « Etincelle », l'article suivant : « L'impératrice Eugénie aurait l'intention de venir s'établir ici en simple bourgeoise. L'impératrice a la nostalgie de notre Paris, de ce Paris qui aimait son fils ; et il lui paraît qu'on y peut pleurer moins amèrement, puisque du moins on y peut serrer la main de ses amis, en parlant du passé avec eux ».



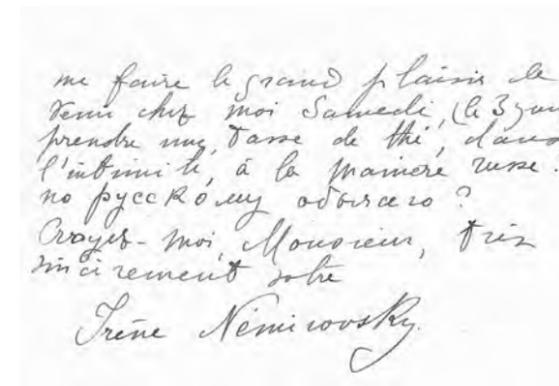
« *La veuve de Napoléon III reste et restera près de ceux qui sont morts en exil* »

## 52. Irène NÉMIROVSKY (1903-1942)

Carte autographe signée « Irène Némirovsky » à Robert Chauvelot  
Paris, 30 mai 1933, 2 p. petit in-8° oblong  
Petites taches sans atteinte au texte

Rare et tendre invitation inédite de la romancière

« *Une tasse de thé, dans l'intimité, à la manière russe* »



« *Cher Monsieur,*  
Votre aimable lettre me touche beaucoup, je serais également très heureuse de vous avoir et de connaître Mme Chauvelot. Voulez-vous me faire le grand plaisir de venir chez moi samedi, (le 3 juin) **prendre une tasse de thé, dans l'intimité, à la manière russe ?** [elle rajoute la même fin de phrase en alphabet cyrillique] *По русскому обычаю ?*  
Croyez-moi, Monsieur, très sincèrement votre  
Irène Némirovsky »

Auteur russe d'expression française, Irène Némirovsky naît à Kiev en 1903 et meurt en 1942 à Auschwitz. Elle remporte un important succès dans la France des années 1930 mais est oubliée après la Seconde Guerre mondiale, elle est le seul écrivain à qui le prix Renaudot est décerné à titre posthume, en 2004, pour son roman inachevé *Suite française*.

Robert Chauvelot (1879-1937) est un avocat, journaliste, explorateur et membre du Conseil supérieur des Colonies. Il devient en 1913 le mari d'Edmée Daudet, fille d'Alphonse Daudet.

Lettre inédite

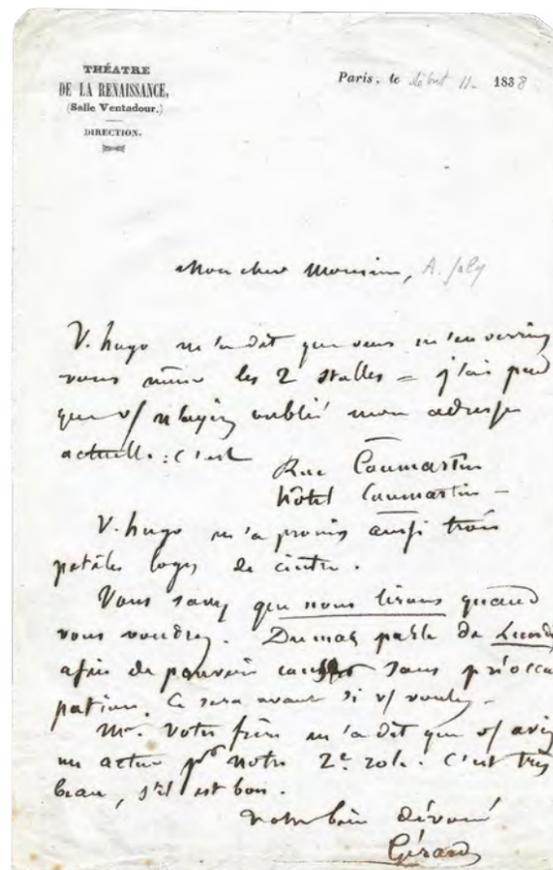
On ne connaît qu'une autre lettre d'Inène Némirovsky à Robert Chauvelot, publiée dans la correspondance *Lettres d'une vie*, éd. Denoël [182], p. 203.

## 53. Gérard de NERVAL (1808-1855)

Lettre autographe signée « Gérard » à Anténor Joly  
Paris, [début novembre 1838], 1 p. in-8°  
Petites taches, marges légèrement froissées avec infimes déchirures

Nerval compte se rendre à la représentation de *Ruy Blas* de Victor Hugo

« V. Hugo m'a promis aussi trois petites loges du cintre »



« Cher Monsieur,  
V. Hugo m'a dit que vous m'enverriez vous-même les 2 stalles =  
j'ai peur que vous n'ayez oublié mon adresse actuelle : c'est

—  
Rue Caumartin  
Hôtel Caumartin -

—  
V. Hugo m'a promis aussi trois petites loges du cintre.  
Vous savez que nous lirons quand vous voudrez. Dumas parle de lundi, afin de pouvoir causer sans préoccupation. Ce sera avant si v/ voulez.  
Mr votre frère m'a dit que si vous aviez un acteur pr notre 2e rôle. C'est beau, s'il est bon.  
Votre bien dévoué  
Gérard »

Nerval évoque ici une représentation de *Ruy Blas* de Victor Hugo, pièce qui fit - à partir du 8 novembre - l'ouverture du théâtre de la Renaissance, codirigé par Anténor Joly, destinataire de ce billet. La pièce évoquée ensuite est sans doute *Léo Burckart*, présentée à la censure le 24 novembre

1838 et co-écrite par Nerval et Alexandre Dumas. Elle sera acceptée par la direction de la Renaissance et Nerval la portera au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour une première représentation le 16 avril 1839.

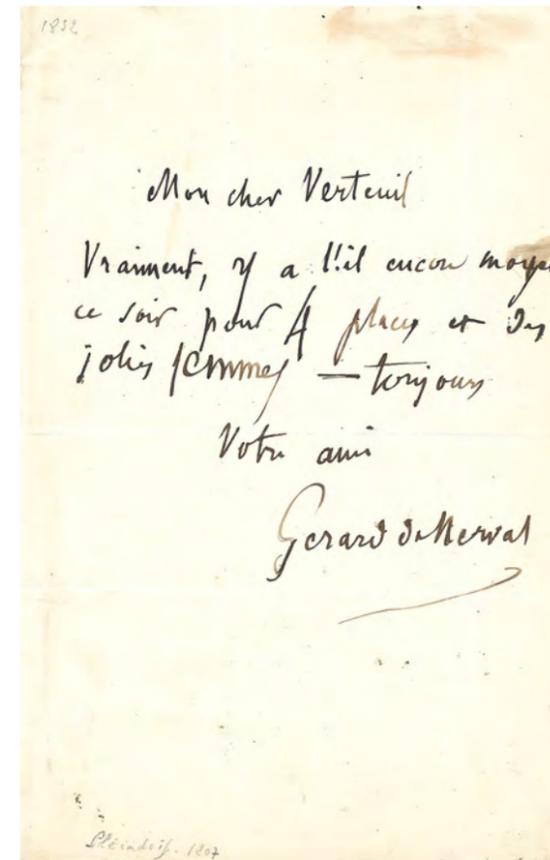
Référence :  
Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, éd. Pichois, Pléiade, t. I, p. 1312

## 54. Gérard de NERVAL (1808-1855)

Lettre autographe signée « Gérard de Nerval » à Anténor Joly  
Paris, [début novembre 1838], 1 p. in-8°  
Petite décharge d'encre, petites taches

Nerval, le théâtre et les jolies femmes

« Et des jolies femmes »



Mon cher Verteuil  
Vraiment, y a-t-il encore moyen  
ce soir pour 4 places et des  
jolies femmes — toujours  
Votre ami  
Gérard de Nerval

« Mon cher Verteuil,  
Vraiment, y a-t-il encore moyen ce soir pour quatre places et des  
jolies femmes — toujours.  
Votre ami  
Gérard de Nerval »

Ce billet doit être postérieur au 13 juin 1850, date à laquelle Alexis Verteuil (1809-1882) devient secrétaire général de la Comédie-Française

Référence :  
Gérard de Nerval, *Œuvres complètes*, éd. Pichois, Pléiade, t. III, p. 913

## 55. Benjamin PERET (1899-1959)

Lettre autographe signée « Benjamin Peret » à René Alleau  
Paris, 12 février 1958, 1 p. in-4

Longue et poignante lettre de Benjamin Péret, dans les tous derniers mois de sa vie  
Le poète surréaliste constate son triste état, jusqu'à évoquer le suicide

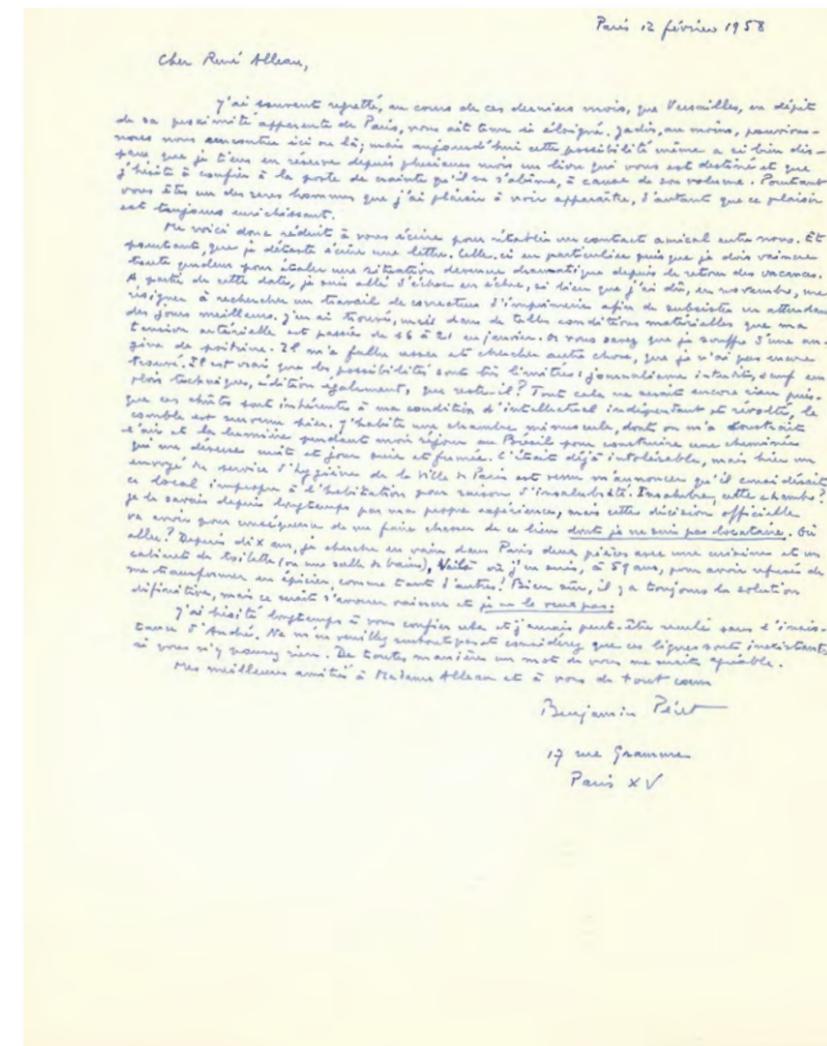
« Cher René Alleau, J'ai souvent regretté, au cours de ces derniers mois, que Versailles en dépit de sa proximité apparente de Paris, nous ait tenu si éloigné. Jadis, au moins, pouvions-nous nous rencontrer ici ou là [...]

Me voici donc réduit à vous écrire pour rétablir un contact amical entre nous. **Et pourtant, que je déteste écrire une lettre. Celle-ci en particulier puisque je dois vaincre toute pudeur pour étaler une situation devenue dramatique** depuis le retour des vacances. A partir de cette date, **je suis allé d'échec en échec**, si bien que j'ai dû, en novembre, me résigner à rechercher un travail de correcteur d'imprimerie afin de subsister en attendant des jours meilleurs. J'en ai trouvé, mais dans de telles conditions matérielles que ma tension artérielle est passée de 16 à 21 en janvier. Or vous savez que je souffre d'une angine de poitrine. Il m'a fallu cesser et chercher autre chose que je n'ai pas encore trouvé. **Il est vrai que les possibilités sont très limitées : journalisme interdit.** Sauf emplois techniques, édition également, que reste-t-il ? **Tout cela ne serait encore rien puisque ces chutes sont inhérentes à ma condition d'intellectuel indépendant et révolté [...]** Où aller ? Depuis dix ans, je cherche en vain dans Paris deux pièces avec une cuisine et un cabinet de toilette (ou une salle de bain), voilà où j'en suis, à 59 ans, pour avoir refusé de me transformer en épicier, comme tant d'autres ! **Bien sûr, il y a toujours la solution définitive, mais ce serait s'avouer vaincu, et je ne le veux pas.**

**J'ai hésité longtemps à vous confier cela et j'aurais peut-être reculé sans l'insistance d'André** [Breton]. Ne m'en veuillez surtout pas et considérez que ces lignes sont inexistantes si vous n'y pouvez rien. De toute manière un mot de vous me serait agréable.  
Mes meilleures amitiés à Madame Alleau et à vous de tout cœur.  
Benjamin Péret »

René Alleau (1917-2013) est écrivain et alchimiste quoique ingénieur de formation. Il est également un ami d'André Breton et s'intéresse à l'ésotérisme. Franc-maçon, il a à cœur de suivre une voie médiane éloignée des excès du scientisme comme de l'occultisme. Il participe à l'élaboration de l'Encyclopædia Universalis et dirige la collection d'éditions Bibliotheca Hermetica chez Denoël.

« Ces chutes sont inhérentes à ma condition  
d'intellectuel indépendant et révolté... »



## 56. Jean POTOCKI (1761-1815)

Lettre autographe signée « Jean Potocki » à Firmin Didot

Uladowka, 1er novembre [1814], 1 p. in-4, date de réception de la main du destinataire au coin supérieur gauche

Traces de pliures, légères brunissures en marge droite, infime trou en marge inférieur sans atteinte au texte

**Dernière lettre connue de l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, un an avant son suicide**  
**L'une des deux encore en mains privées**

« Je viens Monsieur de recevoir l'avis du banquier Guebhardt, qui m'annonce, **que vous avez reçu le premier livre de mes Principes de Chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les olympiades.**

Je vous demande donc de l'insérer dans quelque ouvrage Periodique, et je vous envoie le second livre, pour l'insérer aussi.

**J'y ai corrigé beaucoup de fautes, mais sans doute il en reste encore, car l'auteur ne peut corriger son ouvrage et je n'ai personne pour me seconder. Voyez donc je vous prie si quelque absurdité ne s'est point mêlée à mes arguments.** Vous en avez trouvé une bien forte dans mon aperçu publié à Petersbourg. S'il s'en trouve de pareilles ici. Il suffit d'en avertir dans une note.

Adieu Monsieur Je me r[e]comande toujours à votre amitié. Jean Potocki.

Uladow / dans le gouvernement / de Podolie. Le 1. Novembre

Mon adresse est toujours chez les freres Chaudoir, a Berdyczew mais il suffira de s'adresser à Gebhardt Rue Michaudier[e] N°8 »

Personnage éclectique, dont le talent ne se limite pas aux qualités littéraires, Potocki accomplit de nombreux voyages qui l'ont fait historien, archéologue, géopolitologue, ethnologue, linguiste.

Deux œuvres couronnent le génie de cet homme : *L'Atlas archéologique de la Russie européenne* (1797-1805) et *Manuscrit trouvé à Saragosse* (plusieurs versions françaises entre 1797 et 1811, deux jeux partiels de placards hors commerce imprimés à Saint-Petersbourg en 1804-1805, deux versions partielles publiées à Paris en 1813 et 1814). *L'Atlas archéologique de la Russie européenne* s'apparente à ce que nous appelons de nos jours un atlas historique, soit l'évolution historique et géopolitique d'une zone géographique par des cartes. Potocki envisage ce projet comme un but ultime.

*Manuscrit trouvé à Saragosse* est un récit aussi éclectique que son auteur. Y interfèrent les romans libertin, gothique, picaresque, le tout nourri de réflexions philosophiques. L'ouvrage inclut aussi des mathématiques : le personnage de

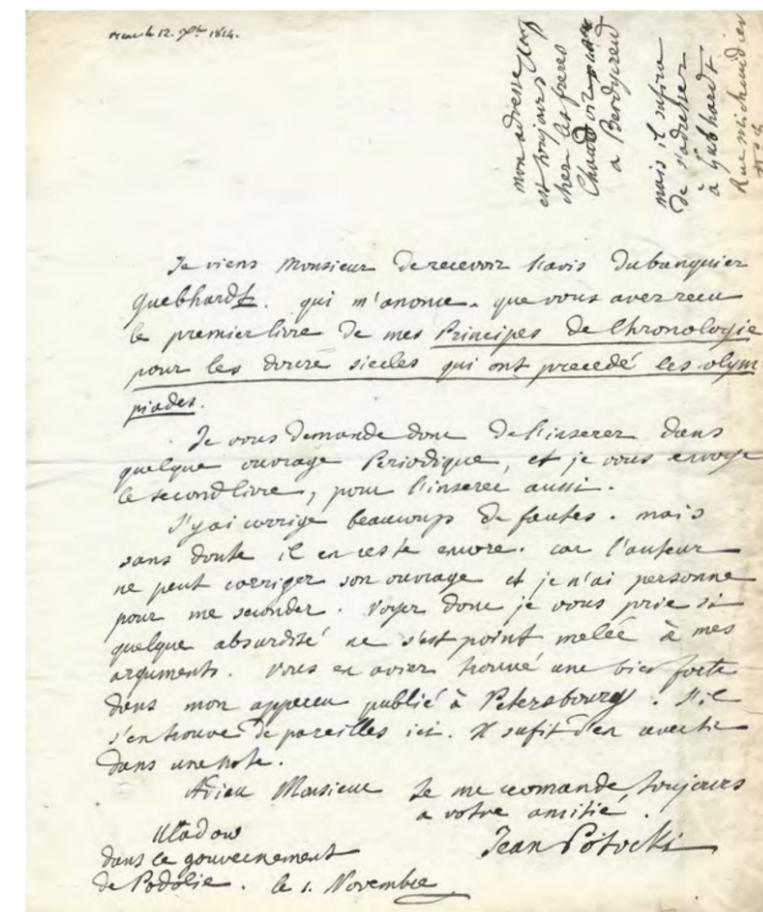
Velasquez s'intéresse – avec sarcasme – à des lois statistiques concernant la longueur de règnes (ces études relèvent d'ailleurs de la chronographie).

Jean Potocki : chronographe

La chronologie de l'Antiquité apparaît comme une suite logique de ses recherches d'historien de l'Antiquité et de ses lectures érudites. Pour s'y retrouver, en effet, Jean Potocki a besoin de traiter la synchronie : ce sont ses « cartes cyclographiques », et la diachronie : ce seront ses « chronologies », qui vont constituer l'essentiel de ses recherches, une fois installé dans sa retraite studieuse et solitaire d'Uladowka. À partir de 1803, il entreprend un nouveau travail sur la chronologie des périodes antiques : *Principes de chronologie pour les temps antérieurs aux Olympiades* (six tomes publiés de 1813 à 1815), dont il est ici question.

Les lettres de Jean Potocki sont rarissimes

« Vous avez reçu le premier livre de mes Principes de Chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les olympiades »



Référence :  
*Jean Potocki, Œuvres V*, éd. Rosset & Triaire, Peeters, p. 264 – 265

## 57. Rainer Maria RILKE (1875-1926)

Lettre autographe signée « RM Rilke » à Eduard Korrodi

[Glion] le 20 mars 1926, 8 pages in-8 à l'encre bleue, en allemand

Petites fentes aux marques de pliures, infimes déchirures sans atteinte au texte, quelques décharges d'encre

**Une des plus merveilleuses lettres de Rilke, d'une importance capitale – Véritable testament poétique rédigé l'année même de sa mort et adressée à son ami Eduard Korrodi, qui prononcera son éloge funèbre**

**Arrivé au crépuscule de sa vie, le poète évoque pêle-mêle l'accueil critique réservé à ses ouvrages, ses souvenirs, l'influence de la Suisse sur son œuvre, ses inspirations, puis s'exprime sur ses œuvres passées et sur ses poèmes en langue française à paraître, *Vergers* et *Quatrains Valaisans***

[Traduction de l'allemand]

« Cher Monsieur Korrodi,

Si, dans l'affaire qui m'a tracassé récemment, vous n'avez pu jouer qu'un rôle, d'ailleurs efficace, d'intermédiaire, la grande obligeance de vos lignes a préparé à ma cause un véritable tremplin. Je saute donc (non sans avoir pris d'abord un peu d'élan).

**Vous savez (j'ai presque honte de souligner sans cesse le même fait) que je ne lis jamais, en règle générale, ce que l'on publie sur mes livres (pour ne pas devoir abandonner ma position centrale à l'intérieur de mon travail) ; je n'aurai donc pas vu d'avantage certains petits calices où s'éventait, semble-t-il, tout espèce de lies, et que me tendaient des journaux et des revues allemandes (à l'occasion de l'impression de quelques poèmes écrits en français).** Le goût de ces liqueurs néanmoins doit avoir été fort déplaisant, puisque, de plusieurs côtés, de jeunes amis ont tenu à m'offrir leurs forces et leurs armes pour me justifier ou me défendre. Dans un cas particulier, j'ai même accepté un service de ce genre ; en effet, dans un certain article que l'on mit sous mes yeux, l'attaque était si curieusement déplacée qu'elle semblait viser, plus que moi, tout un groupe de personnes à qui je ne dois depuis longtemps que bienfaits. Pour le reste, le bruit qu'avait fait un incident aussi secondaire devait finir de lui-même, comme tout bruit.

Mais j'ai eu entre les mains cette semaine les dernières épreuves de ce livre de vers français qui va paraître prochainement dans la collection « Une œuvre, un portrait » (aux éditions de la Nouvelle Revue française). **Je ne sais si la modeste apparition de ce petit choix va renouveler et aggraver les reproches qui m'ont été adressés. Mais dès aujourd'hui, cher Monsieur Korrodi, je vous demande la faveur de faire de vous le complice et le défenseur des vraies raisons qui sont à l'origine de cette production marginale et de sa publication. L'absurde apparaît, pour le moins, superflu ; et c'est dans cette rubrique de l'absurde superflu que je serai forcé de ranger les hypothèses auxquelles mes essais pour arracher à une langue qui n'est pas originellement la mienne un accent qui me soit propre, ont donné lieu.**

Après tout (n'est-ce pas ?), personne n'est tenu de savoir quelle importance de plus en plus grande la généreuse hospitalité de la Suisse devait prendre après ces années d'interruption et de très profond trouble, pour la poursuite de ma vie et de mon travail ; et je me demande si je suis tenu, à mon tour, à m'exprimer sur ces rencontres ? J'ai jugé suffisant d'en présenter, un à un, les résultats. Il faut compter parmi eux, après les Sonnets à Orphée et le recueil des Élégies [de Duino], cette réunion de vers français à laquelle eût parfaitement convenu le titre « Nebenstunden » (choisi par la Reine Christine de Suède pour certains cahiers). « Heures marginales » : mais dans lesquelles ne s'en imposait pas moins un sentiment essentiel. **Le sentiment de ce pur et grandiose paysage d'où m'était venu, dans des années de solitude et de concentration, un secours incessant et inépuisable. Depuis ces**

*premiers essais juvéniles où cherchaient à transparaître des influences de ma partie pragoise, je ne m'étais plus jamais senti entraîné à célébrer directement dans un poème un lieu vécu, à le « chanter » ; et voilà que dans la troisième année de mon installation là-bas, s'éleva en moi une voix valaisanne, si forte, si autonome que la langue involontaire s'imposa avant même que je lui en eusse accordé le moindre droit. Il ne s'agit pas ici d'un travail intentionnel, mais d'un étonnement, d'une soumission, d'une conquête. De la joie de faire ses preuves sur un paysage de mieux en mieux compris ; et de découvrir une possibilité d'échanges dans le domaine de la sonorité, de ses accents propres.*

*Enfin, s'il faut tout dire, du plaisir de se retrouver plus jeune, presque jeune, dans l'usage d'une seconde langue dont on n'avait fait jusqu'alors qu'un usage passif ou pratique, et dont la crue (ainsi qu'on l'avait éprouvé, jeune, avec la sienne propre) se mettait à vous porter, maintenant, dans l'espace de la vie anonyme.*

**Ainsi donc, de naissance, ce livre de poèmes et d'abord un livre suisse, et j'ai trouvé juste à côté du titre *Vergers*, choisi par des amis, le titre du groupe de poèmes le plus long, autour duquel s'étaient rassemblés les autres vers, les *Quatrains valaisans*, figure aussi sur la couverture.**

*La publication de ces poèmes n'a pas été plus intentionnelle que leur naissance. Et là, je dois sans doute avouer un peu de faiblesse. Certes, quand j'en confiais quelques-uns à Paul Valéry pour sa belle revue *Commerces*, je jugeais presque invraisemblable qu'aucun pût satisfaire aux exigences de la revue. Même quand l'inattendu se fut produit et que la Nouvelle Revue française me demanda d'autres vers, j'étais encore loin de prévoir où cette docilité m'entraînerait. S'il en résulte aujourd'hui la parution imminente d'un choix (dû à mes amis) de mes vers français, c'est qu'une série de circonstances m'ont converti à cet accord et à ce risque. Le désir, avant tout, d'offrir au canton du Valais le témoignage d'une reconnaissance plus que privée pour tout ce que j'ai reçu (du pays et des gens).*

**Ensuite, celui d'être plus visiblement lié, à titre de modeste écolier et d'immodeste obligé, à la France et à l'incomparable Paris, qui représentent tout un monde dans mon évolution et mes souvenirs.** Et, à l'arrière-plan, la pensée que ne pourrait guère réussir jamais pour ma poésie ce qui vient d'être atteint pour la prose des Cahiers de M. L. Brigge : une transposition vraiment fidèle et légitime.

*Par Maurice Betz : en préparation chez Émile-Paul frères, Paris, rue de l'Abbaye 14. La connaissance que l'on prend de mon travail par cette traduction risque finalement d'être mieux complétée par mes vers français (même si on ne voit en eux qu'une « curiosité ») que par tout effort pour donner de la structure allemande de mes poèmes adultes une imprécise approximation française.*

*Ici prend fin, autant que je peux voir, ma ronde autour de ma « cause », dont je n'ai nullement voulu faire, en tournant autour, une place fortifiée ; bien plutôt la révéler enfin telle qu'elle est, dans son ouverture, sa candeur et, si l'on peut dire, sa lyrique rusticité.*

**Il fallait bien déposer quelque part, pour demain ou après-demain, l'étalon qui aidera les esprits ordrés à donner au produit *Vergers* sa juste place dans le contexte de ma vie. Ceux qui se scandalisent de ce petit livre, je n'ai rien à faire avec eux ; avec ceux qu'il étonne, je me sens lié par ma propre surprise heureuse.**

*Mais à vous-même, cher Monsieur Korrodi, je me sens, au moment de vous quitter, plus particulièrement lié par la conviction que, dans votre vieil et sincère intérêt pour moi, s'il se fût agi de trouver des arguments, votre intuition vous eût suggéré à peu près ceux que j'énumère ici.*

*A quoi s'ajoutent toutes les autres raisons de mon attachement durable et reconnaissant.*

Votre dévoué

RM Rilke

*PS : La « Revue de Genève » me fait l'honneur de publier dans son numéro d'avril dix ou douze pièces des *Quatrains Valaisans*. Le titre du petit volume, dans la série « Une œuvre, un portrait » est : *Vergers* suivi des *Quatrains valaisans*.*

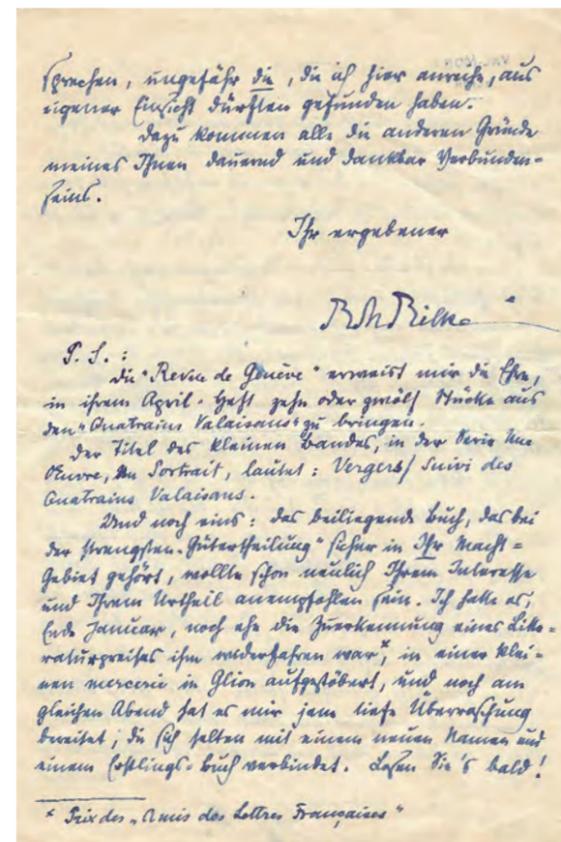
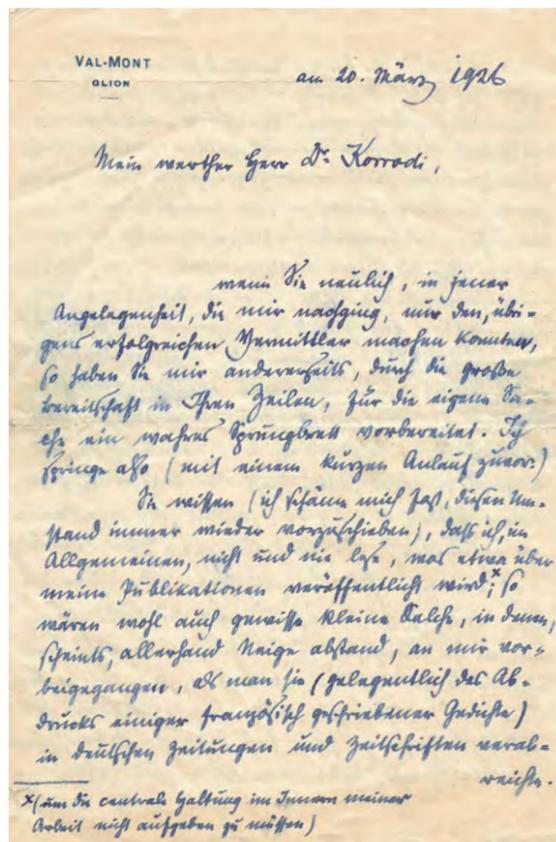
*Et encore une chose : le livre ci-joint qui selon « la répartition des rôles » la plus stricte relève de*

voire domaine de compétence, a dû être ces temps derniers recommandé à votre attention et à votre appréciation. Je l'avais déniché fin janvier dans une petite mercerie à Glion avant même qu'il ne reçoive la reconnaissance d'un prix littéraire (le prix des « Amis des lettres françaises ») et il m'a réservé le soir même ce genre de surprise intense qu'on associe rarement à un nom nouveau et à un premier livre. Lisez-le sans tarder »

Cette lettre de huit pages a été écrite par Rilke le 20 mars 1926, lors de son avant-dernier séjour dans au sanatorium de Val-Mont, à Gelon, dans le Valais, où il reviendra une dernière fois quelques mois plus tard pour y mourir le 29 décembre 1926. (D'une épine de rosier qui aurait provoqué une septicémie, dit une légende, et plus vraisemblablement d'une leucémie qui l'affaiblissait depuis plusieurs années.) Le poète autrichien vient de publier pour la première fois des poèmes qu'il a composé en français, et c'est ce choix

qu'il entend défendre et expliquer à Eduard Korrodi. Ce dernier, en effet, s'en est étonné dans le journal où il règne sur le cahier culturel (le « Feuilleton », en allemand) de la *Neue Zürcher Zeitung*, fondée en 1780 et considérée dans le monde entier comme le quotidien suisse-allemand de référence. De 1914 jusqu'à sa mort en 1950, Korrodi exerce sa fonction de critique en « pape de la littérature », voire en « procureur fédéral » (dixit Max Frisch).

« Le sentiment de ce pur et grandiose paysage d'où m'était venu, dans des années de solitude et de concentration, un secours incessant et inépuisable »



Référence : Rilke, *Correspondance*, éd. Philippe Jaccottet. Seuil, 1976. pp. 605sqq

## 58. [RIMBAUD] Paul VERLAINE (1844-1896)

Lettre autographe signée « Votre P Verlaine » à l'abbé Louis Le Cardonnel  
Paris, 9 fév[rrier] [18]86, 2 p. 1/4 in-8° sur papier de deuil  
Traces de pliures, petites taches

### Verlaine est à la recherche du manuscrit des *Illuminations*

« Mon cher Le Cardonnel  
On ne vous vois plus ; que devenez-vous donc ?  
Combien j'aimerais à vous voir !  
**Tâchez d'avoir le plus tôt possible les *Illuminations* et apportez-les-moi en toute hâte.**  
Très pressé [en] vue [d'] une édition probable de Rimbaud complet.  
- Hélas 15 ans tout ce que cette femme intelligente [Mathilde Mauté] n'en détient ou a [deux mots biffés : détruit imprudemment ?] détruit.  
**Ma situation se fonce ou se défonce, au choix. Je ne sais vraiment où je vais, c'est ce qu'on appelle ne plus vivre. Une inquiétude animale que berce je ne sais quel zutisme** [allusion au cercle zutique] **qui est peut-être l'espoir en tel lieu.**  
Je travaille ferme cependant ? Voici presque les mémoires d'un veuf sur le « marbre », et je termine deux autres volumes en prose dont la seconde série des *Poètes Maudits*. [...]  
Apportez donc enfin les vers et à très bientôt, n'est-ce pas ?  
Votre P Verlaine »

L'ensemble des poèmes formant *les Illuminations* est remis par Rimbaud à Verlaine lors de leur dernière entrevue, en février 1875, à Stuttgart. Quelques mois plus tard, Verlaine transmet un dossier de « poèmes en prose » (qu'il n'intitule pas encore *Les Illuminations*) à Germain Nouveau, selon une lettre de Verlaine à Ernest Delahaye. Le manuscrit est ensuite rendu à Verlaine, qui le remet à son beau-frère, Charles de Sivry. Ce dernier le conserve de nombreuses années avant de le donner à Louis Le Cardonnel, qui le confie à l'un de ses amis, Louis Fièrè. C'est de chez celui-ci que Verlaine parvient finalement à le faire envoyer chez Gustave Khan, directeur de la revue *La Vogue*, qui l'y publie en mai et en juin 1886.

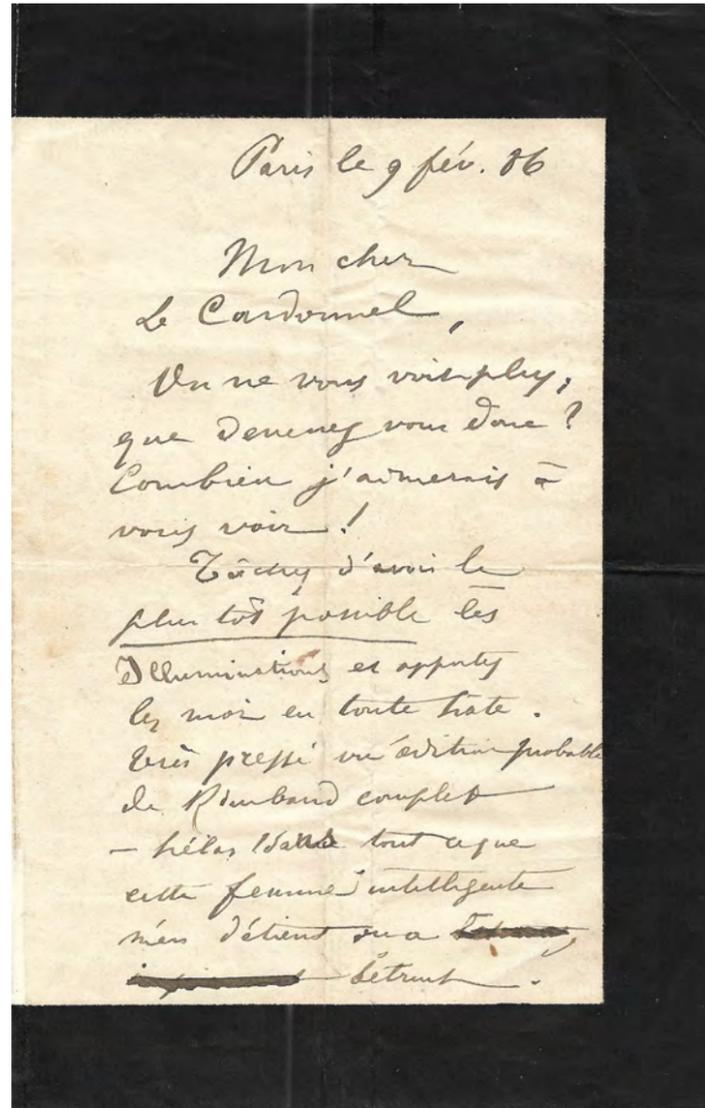
Verlaine prend les traits d'un « Pitoyable frère » dans le poème « Vagabonds », issu du recueil en question.

*Les Mémoires d'un veuf* paraissent la même année chez son éditeur, Léon Vanier. L'autre ouvrage auquel Verlaine fait allusion est peut-être *Louise Leclercq*, publié également en 1886.

La deuxième édition des *Poètes maudits* paraît, quant à elle, en 1888. S'y ajoutent trois portraits en plus de ceux de Corbière, Rimbaud et Mallarmé : Desbordes-Valmore, Villiers de l'Isle-Adam et Verlaine lui-même, sous l'anagramme de Pauvre Lélian. Enfin, il est intéressant de noter que Verlaine accuse ici ouvertement son épouse de détenir ou d'avoir « détruit » des manuscrits de Rimbaud.

Lettre inédite

« Je ne sais vraiment où je vais, c'est ce qu'on appelle ne plus vivre. Une inquiétude animale que berce je ne sais quel zutisme qui est peut-être l'espoir en tel lieu »



## 59. [RIMBAUD] Paul VERLAINE (1844-1896)

Lettre autographe signée deux fois, « P Verlaine » et « P.V », à Émile Bally  
Paris [1er juin 1894], 3 p. 1/2 in-8° avec enveloppe oblitérée  
Déchirures aux pliures, consolidation au papier japon

Le nostalgique Verlaine est à la recherche du *Coin de table*, souvenir d'un passé aux côtés de Rimbaud

« Cher Monsieur Bally,

[Verlaine commence par présenter ses condoléances suite à la mort de quelqu'un puis répond aux ambitions poétiques de son correspondant] *Figurez-vous que je suis au lit depuis un mois, sans pouvoir faire un pas dans la chambre. (Toujours la même jambe gauche !). Or j'ai un tas de paperasses, sur ledit lit, un peu éparpillées partout [...]*



*Elle est très bien [l'épître poétique d'Emile Bally], autant que j'en puis juger, moi ignorant l'allemand mais connaissant parfaitement les deux Faust par les traductions de Gérard de Nerval, de Blaze de Bury et d'un traducteur très exact, paraît-il, dont le nom m'échappe en ce moment. Les vers sont bien rimés, dans le genre encore un peu classique qui sied là. En un mot vous pouvez à bon droit risquer une conférence (est-il temps encore ?)*

*Un service, si vous pouvez ?*

*Je vous ai-je crois, déjà parlé d'un amateur de Manchester [Richard Crowley], mort il y a quelques temps, processeur d'un grand tableau du maître Fantin-Latour, titré : **Coin de table**, et représentant, au dessert, autour d'une table ennuyement garnie de vaisselles fines et de fleurs, quelques poètes fumant pour la plupart, de buste, grandeur nature.*

*J'y figure, en compagnie de Rimbaud, Valade, d'Hervilly et trois ou quatre autres, assis ou debout.*

*Le propriétaire est mort vous disais-je, et son père aurait hérité de cette œuvre qui date de 1872. Si ce monsieur existe encore, s'il est encore en possession du tableau, en cas contraire quel est l'acquéreur actuel de ce tableau ? Voilà ce qu'il m'importerait beaucoup de savoir. Pourriez-vous m'aider dans cette tâche. [...]*

*P. Verlaine »*

Troisième d'une série de quatre « portraits de groupe », Fantin-Latour avait pour projet initial de rendre à Baudelaire un hommage semblable à celui qu'il avait auparavant rendu à Delacroix. Ce portrait de groupe, aujourd'hui au musée d'Orsay, date du premier semestre 1872 et représente les poètes habitués des dîners des « Vilains Bonshommes », qu'Edmond Maître avait présenté à Fantin-Latour. Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan, Pierre Elzéar, Émile Blémont et Jean Aicard y figurent. Albert Mérat a refusé de poser en compagnie de

Rimbaud après l'incident survenu lors du dîner du 2 mars 1872, au cours duquel Rimbaud avait failli pourfendre Étienne Carjat d'un coup d'épée.

Le tableau fut exposé au Salon de 1872 sous le n°604. Le marchand Durand-Ruel, qui l'a pris en dépôt, l'expose ensuite dans sa galerie rue Le Peletier en septembre 1872. Il est ensuite exposé dans la galerie londonienne de Durand-Ruel, en novembre de la même année sous le titre « A Few Friends » (n°22), c'est là que Verlaine et Rimbaud,

qui séjournent à Londres durant cette période, le voit. Verlaine le relate à Edmond Lepelletier dans une lettre de la même époque :

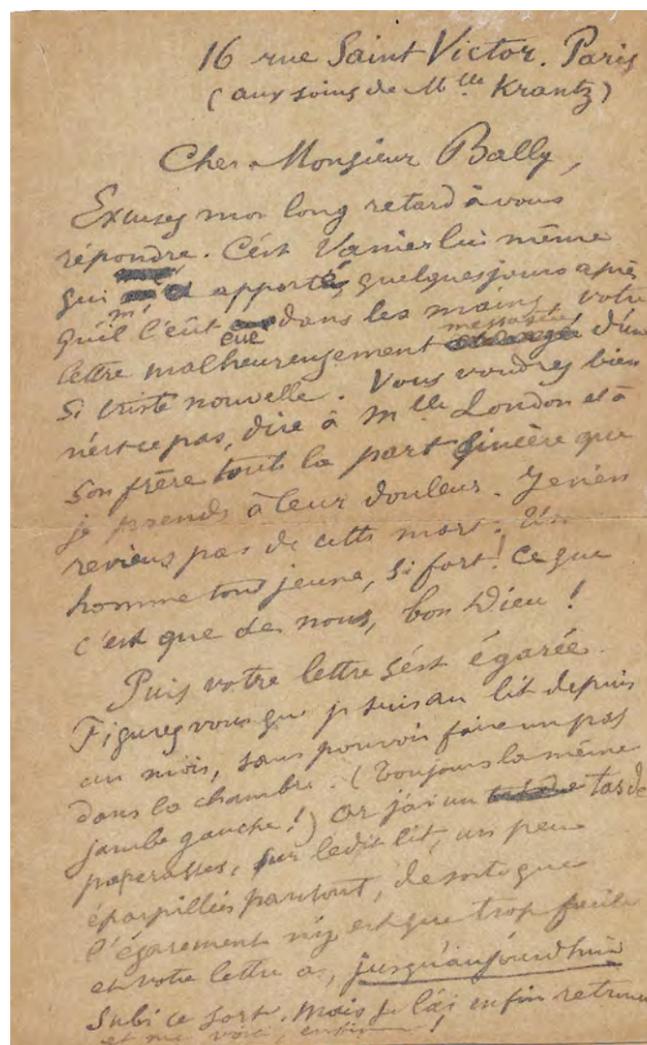
« [...] Rien de neuf ici, si ce n'est la présence, entr'autres tableaux français (Manet, Monet, Harpignies, Renoir, etc.) du Coin de Table de Fantin. Nous sortons de nous revoir. Ça a été

acheté 400 livres (10.000 fr.) par un richard [Crowley] de Manchester. Fantin for ever ! »

Richard Crowley achète l'œuvre à Durand-Ruel le 16 novembre 1872 pour la somme de 200 livres. Elle reste dans la collection de la famille jusqu'en 1897.

Références :  
Correspondance de Paul Verlaine – A. Van Bever, Messin, t. III p. 12  
« Verlaine et L'Angleterre » – éd. Jean-Aubry, La Revue de Paris, 612

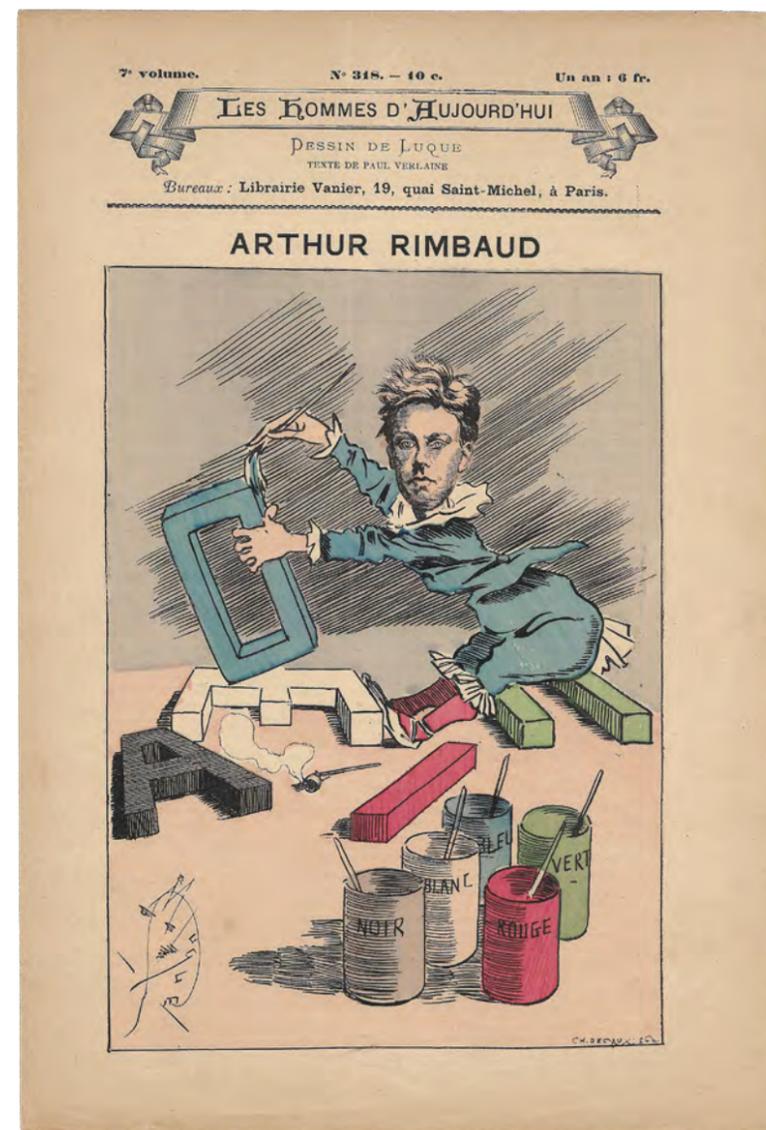
« J'y figure, en compagnie de Rimbaud, Valade, d'Hervilly et trois ou quatre autres »



## 60. [RIMBAUD] Paul VERLAINE (1844-1896)

Les Hommes d'Aujourd'hui  
Édition originale, n°318, 4 pp. in-4°  
Librairie Vanier, n°244 – Paris 19 quai St Michel

Fameux exemplaire représentant Rimbaud peignant des voyelles



Édition originale de cette publication en deux feuillets avec le célèbre texte de Paul Verlaine. En une : xylographie en couleurs représentant Rimbaud en bébé jouant avec des voyelles, en référence à son poème du même nom. Tel que paru, d'une parfaite fraîcheur et aux couleurs intactes. Rare document, d'autant plus dans cet état.

## 61. [RIMBAUD] René CHAR (1907-1988)

Lettre autographe signée « René Char » à Marianne Oswald  
L'isle [sur-la-Sorgue], 25 avril [19]68, 1 p. 1/4 in-8° oblongue  
Trace de pliure centrale

Belle lettre à son amie Marianne au sujet de leur amitié et évoquant Rimbaud

« Plus que jamais je comprends Rimbaud d'être "parti"... »

« Chère Marianne

Pourquoi mesurer l'amitié – ou douter d'elle – avec nombre de lettres échangées ? Nous rêvons sous la ceinture d'un enfer qui nous laisse bien peu d'air frais pour respirer librement et écrire comme nous aimerions avant d'être enfouis !

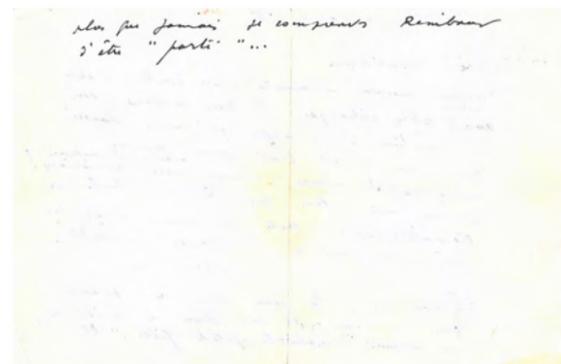
Je me doute bien que tu te bas et travailles avec toute ton énergie et ton cœur. Je pense à toi avec amitié.

R. Char

P.S. Mais oui : tu peux dire les poèmes que tu voudras, de moi, dans tes émissions, en premier : "Elisabeth, petite fille." et

[Char rajoute sur le verso de la lettre]

Plus que jamais je comprends Rimbaud d'être "parti"... »



Cette fin de lettre rappelle inévitablement « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud », extrait de son recueil *Fureur et mystère*, paru en 1948.

Marianne Oswald (1901-1985), chanteuse et actrice, amie des poètes, était une remarquable diseuse. Elle participait à ses émissions radiophoniques et télévisées consacrées à la poésie.

## 62. Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Manuscrit autographe signé deux fois « Rimbaud », destiné à Armand Savouré  
Harar, 30 mars 1890, 1/2 p. in-4° à l'encre, Filigrane „R Turner Chafford Mills“  
Pliures, petites taches, petite déchirure réparée en marge inférieure droite, sans atteinte au texte

Reçu de Harar destiné à Armand Savouré, le dernier avant que Rimbaud ne cesse toute activité avec celui-ci  
L'un des deux seuls reçus signés deux fois encore en mains privées

« Extrait de compte n°7,  
Monsieur Savouré

Je vous dois : report de compte n°6 th 5 325. -  
Reçu au cpte des cartouches : 23 janvier en piastres th 500.  
10 février en piastres th 600.  
11 février 443.13 café th 2 661.16.  
Emballage 50 th 42.5.  
Total thalaris 9 129.4.

Vous me devez :  
1er février 90 ½ courrier Aden th 3.  
22 février 50 th 3.  
30 mars 50 th 3  
2% commissions sur th 380 h th 76.4.  
Réductions... sur 444... café th 211.  
Total th 296.4.  
Balance à V/crédit fin mars th 8 833.  
Bal 9 129.4.  
Harar 30 mars 90  
Rimbaud.

Donné ordre à Mr. Vian à Aden de payer ladite somme de 8 833 à Mr. Savouré  
personnellement. Courrier n° 89 et suivant. 28 mars 1890.  
Rimbaud »

On connaît vingt-deux reçus autographes de Rimbaud datant de son dernier séjour au Harar (1888-1891), dont la moitié se trouve dans des collections publiques (neuf à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, deux à Charleville). Ce reçu, demeuré inédit, est l'un des plus longs existants (soixante-quinze mots), et l'un des rares à être signé à deux reprises.

L'extrait de comptes n°7 fait suite à six autres, numérotés de la même manière, qui ont été publiés. Il est vraisemblablement le dernier de la série. Rimbaud écrit une lettre assassine à Savouré moins d'un mois plus tard : « Je n'avais

nullement besoin de vos ignobles cafés, achetés au prix de tant d'ennuis avec les Abyssins [...] ».

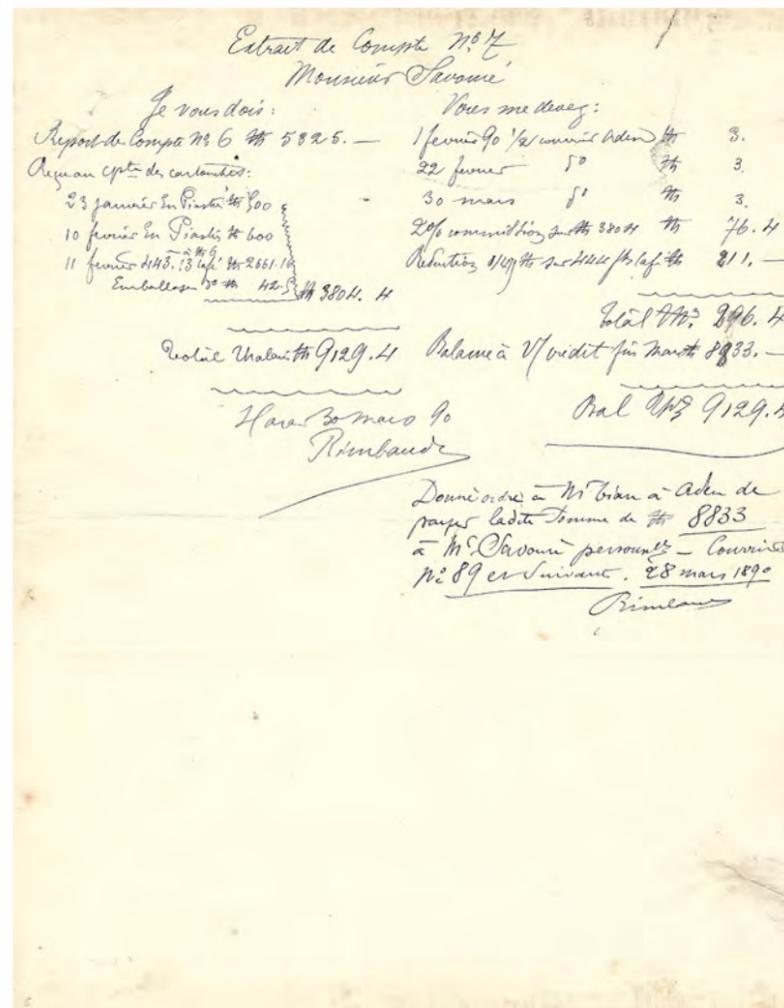
La dernière grande aventure rimbaldienne : le désert et les armes.

Avant de rejoindre l'Afrique en 1878, Rimbaud arpente l'Europe : Londres, Bruxelles, Stuttgart, Naples, Milan, Liverpool, Vienne, Rotterdam, Stockholm... Il envisage de travailler à Alexandrie, mais finit par devenir contremaître à Chypre. Par la suite, il enchaîne les petites tâches comme surveillant du tri de café, ou acheteur de café à Harar.

Parallèlement, il porte un œil attentif à l'exploitation du musc, de l'ivoire et du caoutchouc. Puis, comme nous le savons, il se lance dans le trafic d'armes, à Tadjourah (actuel Djibouti), en octobre 1885. Il poursuit en prenant la tête d'une importante caravane jusqu'à Ankober, traversant les déserts, les terres volcaniques, pour proposer sa marchandise à Ménélik II (1844-1913), alors roi du centre de l'Éthiopie, bientôt celui du Harar. Les faveurs du souverain abyssinien sont sollicitées par les Européens : après l'ouverture du

canal de Suez, nombreux sont ceux qui veulent établir un port sur la mer Rouge. Chrétien et souhaitant des armes pour étendre son pouvoir, Ménélik est tout à fait disposé à négocier à ce sujet. Il accueille donc avec plaisir tant les cadeaux de diplomates que les offres de négociants, dont Rimbaud fait partie. Ce dernier effectue son troisième et dernier séjour au Harar de mai 1888 à avril 1891.

Document inédit



## 63. Arthur RIMBAUD (1854-1891)

Lettre autographe signée « Rimbaud » à sa famille  
Aden, 10 septembre 1884, 4 pp. in-8° à l'encre noire sur papier vergé  
Sous chemise demi-marouquin noir moderne

Magnifique témoignage de la difficile existence de Rimbaud en Arabie  
L'une des plus belles lettres du poète depuis Aden encore en mains privées

« Mes chers amis,

Il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles : j'aime cependant à croire que tout va bien chez vous et que vous souhaitez bonnes récoltes et long automne. Je vous crois en bonne santé et en paix comme d'ordinaire. Voici le troisième mois de mon nouveau contrat de six mois, qui va être passé. **Les affaires vont mal**, et je crois que fin décembre j'aurai à chercher un autre emploi, que je trouverai d'ailleurs facilement, je l'espère. Je ne vous ai pas envoyé mon argent parce que je ne sais pas où aller, **je ne sais pas où je puis me trouver prochainement, et si je ne pourrai pas employer ces fonds dans quelque petit trafic lucratif.**

2° Il se pourrait que, dans le cas où je doive quitter à Aden, j'aille à Bombay, où je trouverai à placer ce que j'ai à fort intérêt sur des banques solides, et je pourrai presque vivre de mes rentes : 6.000 roupies à 6% me donnerait 360 roupies par an, soit 2 francs par jour, et je pourrais vivre là-dessus en attendant des emplois.

Celui qui n'est pas un grand négociant pourvu de fonds ou crédits considérables, celui qui n'a que de petits capitaux, ici risque bien plus de les perdre que de les voir fructifier, car on est entouré de mille dangers, et la vie, si on veut vivre un peu confortablement, vous coûte plus que si vous ne gagnez, car les employés en Orient à présent sont aussi mal payés qu'en Europe, leur sort est même bien plus précaire, à cause des climats funestes et la vie éternelle qu'on mène. — Pour moi je suis à peu près acclimaté à tous ces climats, froids ou chauds, frais ou secs, et je ne risque plus d'attraper les fièvres ou autres maladies d'acclimatation, mais **je sens que je me fais très vieux très vite**, dans ces métiers idiots ou ces compagnies de sauvages ou d'imbéciles.

**Enfin, vous le penserez comme moi, je crois, du moment que je gagne ma vie ici, et puisque chaque homme est esclave en cette fatalité misérable, autant ici qu'ailleurs où je suis inconnu ou bien où l'on m'a oublié complètement et où j'aurai à recommencer ! Tant donc que je trouverai mon pain ici, ne dois-je pas y rester, tant que je n'aurai pas de quoi vivre tranquille et il est plus que probable que je n'aurai jamais de quoi, et que je ne vivrai ni ne mourrai tranquille. Enfin, comme disent les musulmans : C'est écrit ! — C'est la vie, elle n'est pas drôle.** L'été finit ici fin septembre, et dès lors nous n'aurons plus que 25 à 30 centigrades dans le jour et de 20 à 25 la nuit, c'est ce qu'on appelle l'hiver ici. **Tout le littoral de cette sale mer Rouge est ainsi torturé par les chaleurs.** Il y a un bateau de guerre français à Obok où sur 70 hommes composant tout l'équipage 65 sont malades des fièvres tropicales, et le commandant est mort hier. Encore à Obok, qui est à quatre heures de vapeurs d'ici, fait-il plus frais qu'à Aden. Mais ici c'est très sain, et c'est seulement énervant par l'excès des chaleurs.

**Et le fameux Frédéric, est-ce qu'il a fini ses escapades ; qu'est-ce que c'est que ces histoires ridicules que vous me racontiez sur son compte ? Il est donc poussé par une frénésie de mariage, cet homme-là. Donnez-moi des nouvelles de tout cela.**

Bien à vous,

Rimbaud.

Maison Bardey, Aden. »

Au début de mars, Rimbaud quitte Harar, en Abyssinie : la ville où il travaillait est devenue « inhabitable, à cause des troubles de la guerre » (lettre à sa famille, 24 avril 1884). Après six semaines de « voyages dans les déserts » (même lettre), il arrive à Aden, au Yémen, vers le 20 avril. La maison Bardey, qui l'employait, a connu de graves difficultés financières et a fermé ses deux comptoirs, à Harar et à Aden. Durant quelques mois, il vit de ses économies : si l'on en croit ce qu'il écrit à sa famille le 5 mai, il a mis de côté « douze ou treize mille francs ». L'horizon s'éclaircit dans la seconde quinzaine de mai. Son employeur, Alfred Bardey, est allé chercher des fonds à Marseille et les activités vont reprendre. À la mi-juin, Rimbaud et Bardey signent un nouveau contrat, qui les engage pour six mois, du 1<sup>er</sup> juillet au 31 décembre 1884.

La chaleur est insupportable à Aden, durant les mois d'été. Les Européens qui n'y sont pas habitués tombent malades. Rimbaud résiste. Le rude Ardennais a gardé son tempérament et l'expatrié son sens de l'acclimatation. Pourtant le mal du pays le rejoint. Il attend avec impatience les lettres qui lui viennent de France et le courrier lui paraît désespérément lent entre les continents. Dans la lettre qu'il adresse à sa famille le 10 septembre 1884, il s'enquiert des « récoltes » de fin d'été : comme chaque année, sa mère, Vitalie, et sa sœur, Isabelle, ont accompli la transhumance saisonnière, pour venir travailler aux champs, passant de leur résidence de Charleville à leur propriété de Roche, à une quarantaine de kilomètres. C'est là qu'elles sont, en septembre 1884, de là qu'elles informent Rimbaud de leurs occupations.

Mais ce qui fait l'importance singulière de la lettre du 10 septembre 1884 et qui fait d'elle un document exceptionnel, c'est le sentiment qu'elle exprime, de fatalisme intégral. Comme s'il avait à tirer les conclusions de tout ce qu'il raconte à sa famille, de tout ce qu'il subit dans les contrées où il est venu dans l'espoir de gagner sa vie, Rimbaud, comme à l'écart des questions pratiques, commerciales, climatiques qu'il développe dans la lettre, dit ce qu'il comprend de la vie, du sens de la vie : « chaque homme est esclave en cette fatalité misérable » à laquelle, là ou ailleurs, il ne peut échapper. Ce sens de la fatalité, et de la « fatalité misérable », formulé ici, loin de l'Europe, l'était déjà dans ce grand texte programmatique, ou prémonitoire, qu'est *Une saison en enfer*. Et si radicale qu'ait été la rupture et si réel que soit l'éloignement de quelqu'un qui voulait fuir tout sentiment, et tout héritage philosophique, l'idée de l'homme « esclave » de la fatalité lui revient comme l'œil de Caïn, dont il a vérifié la présence, « autant ici qu'ailleurs ».

« J'exècre la misère », écrivait Rimbaud, dans l'« Adieu » d'*Une saison en enfer*. Il imaginait alors qu'il pouvait s'affranchir de

la loi chrétienne, de la malédiction de son baptême. La vie, la misère et la fatalité l'ont rattrapé, au point qu'il n'a plus qu'à citer le credo d'une autre religion, celle « des musulmans » : « C'est écrit ». Il est resté l'homme sans Dieu qu'il était au sortir de l'adolescence, sauf lorsqu'il s'agit d'entendre ce que disent les religions de la misère universelle et du destin tragique de toute créature humaine.

Dès lors qu'il n'y a que « la vie », et que celle-ci n'est « pas drôle », autant vivre « ici qu'ailleurs », écrit Rimbaud, avant d'ajouter : « mieux vaut même ici qu'ailleurs ». Mais le pense-t-il vraiment. L'attention qu'il accorde à sa famille, à tout ce qu'il a quitté et dont, suivant un paradoxe existentiel bien connu, l'éloignement le rapproche, suggère un autre sentiment. On connaît cette terrible logique de la nostalgie, que les romantiques ont célébrée et qui n'est qu'une manière de vivre l'insatisfaction : le sapin, dans les neiges, rêve du soleil d'Orient et palmier d'Égypte de frimas septentrionaux. C'est le sens de la vie de Rimbaud, que cette lettre et le propos qu'elle tient, banalisant la misère humaine, laissent transparaître.

D'où l'attention qu'il accorde à sa famille, aux activités de sa mère et de sa sœur, auxquelles il a pris l'habitude de s'adresser en les appelant, au masculin ; « chers amis », comme si le cercle auquel ses lettres sont destinées devait naturellement s'élargir. Une attention qui se porte sur les travaux des champs, les récoltes, et sur les comportements erratiques de son frère, Frédéric, son aîné d'un peu moins d'un an : Frédéric est né le 3 novembre 1853, Arthur le 20 octobre 1854.

À la fin de la lettre – *in cauda venenum* –, Rimbaud parle sans aménité de son frère, « le fameux Frédéric », comme il l'appelle avec une ironie méprisante : « fameux », au sens où le cadet sait à quoi s'en tenir sur l'aîné, au sens aussi où la réputation de Frédéric l'encombre : « ça me gênerait assez, par exemple, que l'on sache que j'ai un pareil oiseau pour frère », écrira-t-il dans une autre lettre à sa famille, le 7 octobre de la même année.

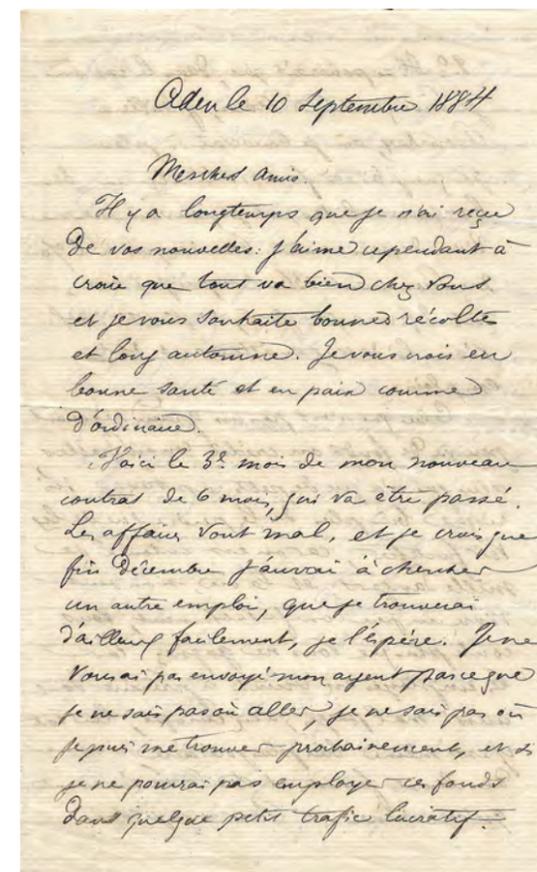
Frédéric cherche à tout prix à se marier. Rimbaud lui-même, lorsqu'il s' imagine un avenir heureux, songe au mariage. Mais Frédéric se ridiculise. Il se démène au point de paraître « possédé par une frénésie de mariage ». Il faut imaginer surtout qu'il exerce cette frénésie dans les bas-fonds de la société ardennaise, ce qui déclenche la fureur maternelle : Vitalie s'opposera de toutes ses forces au mariage de son fils aîné, au point d'en référer à la justice. Rimbaud ne partage peut-être pas de tels préjugés sociaux, du moins dans leur acception provinciale et bourgeoise, mais il a d'autres raisons de mépriser son frère, qu'il considère comme un être inférieur, ontologiquement. Et il prend sa mère et sa sœur à témoin de cet atavisme : « c'est un parfait idiot, nous l'avons toujours su,

et nous admirions toujours la dureté de sa caboche » (lettre du 7 octobre 1884). Il faut peser le poids de ce « nous » et de ce « toujours », pour imaginer la puissance d'un mépris qui puise ses origines dans l'enfance, comme il faut opposer cette façon de répudier un frère aîné, indigne de remplacer le père absent, à l'image que nous montre la photographie prise à Charleville en 1866, où les deux frères apparaissent en premiers communions, dans la trompeuse ressemblance de leur jeune âge, ouvrant leurs grands yeux sur l'horizon de la vie, une vie qui allait installer entre eux le gouffre infranchissable de l'incommunicabilité. David Le Guillou a donné toute la mesure de cette incommunicabilité dans un

Référence :  
Rimbaud, *Œuvres complètes*, éd. A. Guyaux, Pléiade, p. 551-552

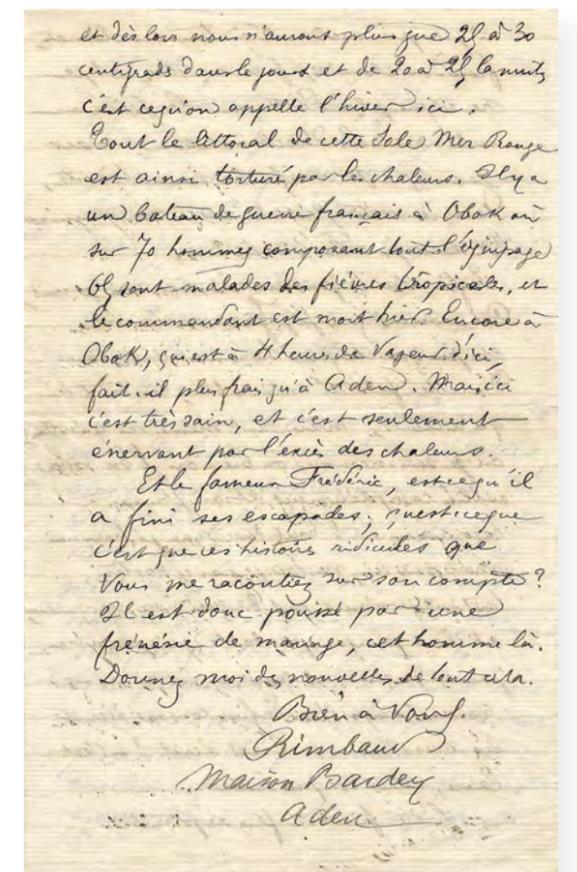
Provenance :  
Famille Rimbaud  
Paterne Berrichon  
Collection Louis Barthou  
Collection baronne Alexandrine de Rothschild  
Collection Bernard Loliée

« Je ne vivrai ni ne mourrai tranquille »



bel essai romancé sur « l'autre Rimbaud », comme il appelle le frère d'Arthur (*L'Autre Rimbaud*, Paris, L'Iconoclaste, 2020).

On comprend qu'Isabelle, en communiquant en 1896 le texte des lettres de Rimbaud à son futur mari, Patern Berrichon, ait fait l'économie du dernier paragraphe de la lettre du 10 septembre 1884, dont le texte publié fut donc longtemps incomplet. Le désaccord avec Frédéric était sans doute consommé, mais elle répugnait à diffuser de tels secrets de famille, à un moment où, après la mort d'Arthur, Frédéric et sa descendance étaient appelés à porter le nom de Rimbaud.



## 64. Camille SAINT-SAENS (1835-1921)

Lettre autographe signée « C. Saint S » [à Louis Gallet]  
S.l., 5 février, 2 p. in-4 sur papier quadrillé  
Petite tache sans atteinte au texte

Belle lettre de Saint-Saëns au sujet de la rédaction de son opéra *Ascanio*, enrichie d'un poème dont il est tiré – Le compositeur termine sa lettre en évoquant *Don César de Bazan* de Jules Massenet et l'orne d'un dessin original en couleurs représentant une fleur d'Afrique

« À l'ombre des noires tours  
Dans le jardin plein de roses  
Là-bas passent nos amours !  
Espérances, fleurs écloses  
D'un rayon de ses beaux yeux  
Parfumez mon cœur joyeux !  
Proche est l'heure désirée  
O ma Colombe adorée  
Et mon âme est préparée  
À tous les combats pour te conquérir,  
L'amour ne peut plus grandir ni mourir !  
D'un rayon de ses beaux yeux  
Emplissez mon cœur joyeux  
Espérance, fleurs écloses !  
À l'ombre des noires tours  
Là-bas passent nos amours  
Dans le jardin plein de roses !...

Voilà l'état actuel de la question, si « Parfumez » vous déplaît, si vous trouvez l'inversion de la dernière strophe trop décadente, je remettrai tout à l'état primitif, rien n'est plus facile. Ordonnez, j'obéirai.

**Ce morceau ne m'a pas amusé à faire.** Il n'y a pas à dire ce monsieur qui vient jaboter sur la rampe pendant que les autres personnages se fourrent les doigts dans le nez pour se donner une contenance c'est vieux jeu, tout à fait vieux jeu, ça fait une tache dans l'acte.

J'ai rétabli « Pagolo, fais ta prière ».

Cela passe vite et fait très bien. Le tout était de ne pas s'étaler dessus.

J'ai vu hier « Don César de Bazan ». C'est très amusant : je ne comprends pas comment on avait réussi à le rendre ennuyeux quand on l'a mis en opéra-comique [...]

Admirez cet échantillon de la flore africaine.

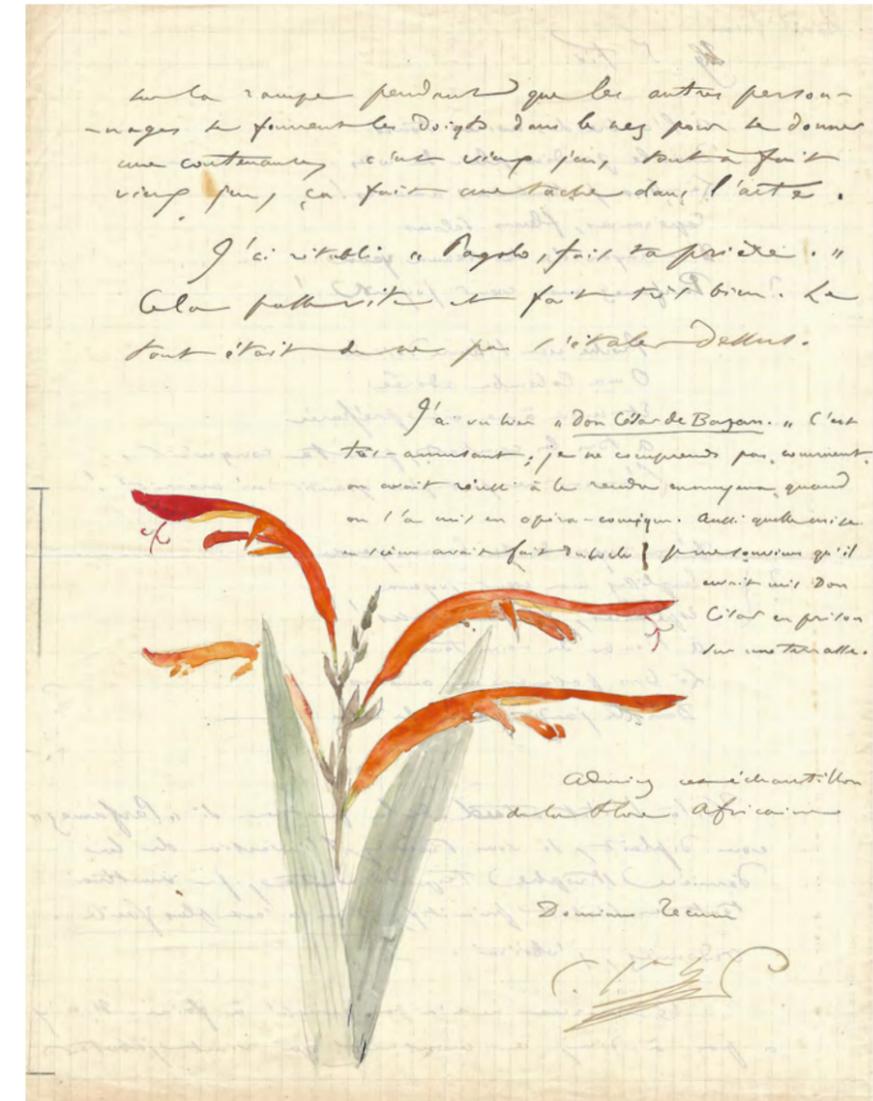
C. Saint S »

Composé en l'espace de quatorze mois, de septembre 1887 à novembre 1888, *Ascanio* comporte cinq actes et sept tableaux. Le livret nous vient de Louis Gallet (cette lettre lui est très certainement adressée) qui avait déjà collaboré avec le musicien pour trois de ses œuvres scéniques (*La Princesse jaune*, *Etienne Marcel* et *Proserpine*) ; il se fonde sur un drame de Paul Meurice datant de 1852, *Benvenuto*

*Cellini*, lui-même inspiré d'*Ascanio*, un roman d'Alexandre Dumas père rédigé en 1843, qui a pour source *Mémoires de Benvenuto Cellini*, publié pour la première fois en français en 1822.

Le poème dont il est ici question est tiré de l'acte II, tableau III, scène I.

« Ce morceau ne m'a pas amusé à faire »



## 65. George SAND (1804-1876)

Lettre autographe signée « George Sand » à Eugène Delacroix  
[Nohant], 1er décembre [18]52, 2 p. in-8  
Légère trace d'un ancien montage sur le quatrième feuillet

Magnifique lettre de George Sand à Eugène Delacroix – le peintre est alors en pleine décoration du Salon de la Paix à l'Hôtel de Ville de Paris – dans laquelle elle lui déclare toute son admiration pour son art qu'elle n'oserait comparer à son œuvre d'écrivain. La missive se termine par la demande d'une toile au maître, *Lélia*, en guise d'étrennes.

« Cher bon ami, Maurice [Dudevant-Sand] qui arrive, ne me donne pas précisément de vos nouvelles, car il a été deux fois chez vous sans vous trouver. Cela me prouve du moins, que vous n'êtes pas arrêté dans vos grands travaux, que vos forces et votre ardeur se soutiennent. Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création. Personne ne vous comprend mieux que moi ; non pas que je veuille comparer mes griffonnages à votre œuvre monumentale, mais parce que je ne vois pas ailleurs la manière de vivre qui fait qu'on oublie les maux particuliers, les bêtises ou les folies générales et jusqu'à son propre individu souffreteux.

Je suis rentrée dans mon calme et je repioche. J'ai toujours ma petite-fille. Sa mère plaide en séparation aujourd'hui même. J'ignore quel sera le résultat – côté triste des choses humaines !  
Cher ami, nous voici au 1er décembre. Vous savez qu'au 1er janvier, j'ai à faire une joie, une surprise à Maurice, et j'arrive encore avec mes deux sous habituels à vous demander l'aumône d'une pochade. Avez-vous le temps d'y penser ? Je voudrais surtout vous épargner l'ennui de l'encadrement, de l'emballage ? Voulez-vous que j'envoie chez vous au moment que vous désignerez ? N'est-ce pas abuser de votre amitié que de vous demander de fouiller dans vos toiles, dans vos recoins ? Enfin, prenez un des matins de ce mois-ci votre courage à deux mains, et songez à la fête que donne ici l'arrivée de ces trésors. Cher ami, pensez à moi quelquefois, même quand je ne vous ennue pas de mes appels. Pensez-y pour m'aimer comme je vous aime, et quand vous avez un instant, dites-moi en deux lignes que vous vous portez bien.

George Sand

1er Décembre 52

Maurice, [Alexandre] Manceau, [Eugène] Lambert vous disent leurs adorations. »

George Sand rentre de Paris dès le 27 octobre, tandis que son fils Maurice est, quant à lui, rentré un mois plus tard, le 29 novembre. N'ayant pu rencontrer son maître à son atelier (il était alors en pleine décoration murale du Salon de la Paix à l'Hôtel de Ville de Paris), Maurice en fait part à sa mère. C'est donc le 1er décembre que la romancière décide de prendre la plume pour adresser tout son amour à l'art de son cher ami.

A la différence de *Cléopâtre*, payé deux cents francs par George Sand l'année précédente, *Lélia* est un cadeau de

Delacroix, et humblement dédié « à Maurice et à vous ». Il s'agit d'une petite huile sur toile (24x18 cm). La scène, inspirée de la deuxième version du roman de George Sand (1839) représente « *Lélia dans la caverne du moine devant le corps de son amant* ».

Le 30 décembre, George Sand écrit :

« Cette chose superbe et aimée est arrivée ce soir. Je l'ai fait ouvrir dans la chambre avec mystère, car je tiens au jour de la surprise, selon les vieux us. J'en ai donc joui seule... »

« Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création »

13 (dec. 1852) Vouz la copie de A p 180 L III  
ci après

Cher bon ami, Maurice qui arrive, ne me donne pas précisément de vos nouvelles, car il a été deux fois chez vous sans vous trouver. Cela me prouve du moins, que vous n'êtes pas arrêté dans vos grands travaux, que vos forces et votre ardeur se soutiennent. Je vous comprends bien, moi, de vous absorber dans l'ivresse sérieuse et continue de la création. Personne ne vous comprend mieux que moi ; non pas que je veuille comparer mes griffonnages à votre œuvre monumentale, mais parce que je ne vois pas ailleurs la manière de vivre qui fait qu'on oublie les maux particuliers, les bêtises ou les folies générales et jusqu'à son propre individu souffreteux.

Je suis rentrée dans mon calme et je repioche. J'ai toujours ma petite-fille. Sa mère plaide en séparation aujourd'hui même. J'ignore quel sera le résultat – côté triste des choses humaines !  
Cher ami, nous voici au 1er décembre. Vous savez qu'au 1er janvier, j'ai à faire une joie, une surprise à Maurice, et j'arrive encore avec mes deux sous habituels à vous demander l'aumône d'une pochade. Avez-vous le temps d'y penser ? Je voudrais surtout vous épargner l'ennui de l'encadrement, de l'emballage ? Voulez-vous que j'envoie chez vous au moment que vous désignerez ? N'est-ce pas abuser de votre amitié que de vous demander de fouiller dans vos toiles, dans vos recoins ? Enfin, prenez un des matins de ce mois-ci votre courage à deux mains, et songez à la fête que donne ici l'arrivée de ces trésors. Cher ami, pensez à moi quelquefois, même quand je ne vous ennue pas de mes appels. Pensez-y pour m'aimer comme je vous aime, et quand vous avez un instant, dites-moi en deux lignes que vous vous portez bien.

— Cher ami, nous voici au 1er décembre. Vous savez qu'au 1er janvier, j'ai à faire une joie, une surprise à Maurice, et j'arrive encore avec mes deux sous habituels à vous demander l'aumône d'une pochade.

Références :

George Sand – Correspondance, Lubin, t. XI, p. 486-487, lettre n°5729  
Sand Delacroix – Correspondance, éd. Françoise Alexandre, p. 195

Provenance :

Achille Piron (légataire universel de Delacroix)  
Marc Lolié

## 66. George SAND (1804-1876)

Lettre autographe signée « GS » à Eugène Delacroix  
[Nohant, 13 août 1843], 4 p. in-8°, adresse autographe sur le quatrième feuillet

Extraordinaire lettre, comme Sand n'en a que très rarement écrite, aux confidences les plus sombres et témoignant de son indéfectible admiration pour son ami Delacroix

« Cher bon vieux, Je vois que vous avez fait un assez ennuyeux voyage et une arrivée plus ennuyeuse encore. Mais vous allez vous plonger dans le travail, faire des choses superbes, avoir un coup de feu magnifique ; un instant de satisfaction légitime en regardant le réussi vous fera oublier les semaines et les mois de fatigue et de contrariété.



C'est nous qui devrions nous plaindre, nous qui menons une petite vie si monotone, si bourgeoise, et qui nous regardons tout ébahis de notre bêtise quand vous nous quittez. Et puis nous attendons un an pour recommencer avec vous quelques jours d'entrain et de joie. Cependant nous portons notre joug avec la patience de nos bœufs, Chopin avec sa santé souffreteuse et résignée, Maurice avec son caractère d'enfant au maillot, moi avec ma montagne de pierres qui à force de peser sur moi est devenue adhérente à mon individu. Ce n'est pas une grande force d'esprit qui me soutient comme vous le croyez. C'est une grande lassitude de toutes les satisfactions personnelles qui paraissent si grandes tant qu'on est jeune et qu'on les poursuit, et puis qui semblent si peu de chose quand on ne les espère plus et qu'on a plus de force de courir après. Bref, je n'existe plus, je vous l'ai dit. Il y a trois ans bien comptés que je suis morte, m'étant suicidée volontairement pour m'empêcher de mourir et ne pas trainer une ridicule agonie. Mon idéal n'est plus dans ma vie réelle. Il est dans un autre monde, dans un autre siècle, dans une autre humanité, ou je suis certaine de me réveiller un jour après le salutaire repos de la mort. En attendant, je fais des romans, parce que c'est une manière de vivre hors de moi. Ce parti pris de ne rien vouloir et de ne rien chercher pour moi, je suis devenue indulgente pour beaucoup de choses et la vie ne me paraît plus si enivrante, ni amère. Vous conseillerez-vous de vous annihiler comme moi ? Non, je m'en garderai bien. Puisque tant de choses vous paraissent encore émouvantes, pénibles, insupportables, c'est que d'autres choses vous apparaissent encore désirables et délicieuses. Il n'y a pas à dire, on ne sent vivement la douleur que parce qu'on sent vivement la joie. Vous êtes donc plus jeune que moi de dix ans, et je ne vous en plains pas trop. Vous avez encore les bénéfices de votre labeur, les consommations de vos souffrances. Vous travaillez dans l'amertume et dans l'ivresse. Excusez du peu. Allons, travaillez ferme, voilà du beau temps. Je vois dans les journaux que les travaux de la Chambre doivent être finis pour la prochaine session. Vous allez en abattre et du bon. J'espère que cet hiver, vous me permettrez d'y mettre le nez. J'ai reçu vos cigares qui sont délicieux et votre briquet qui enfonce les miens. Je vous remercie de votre bon souvenir, et de

la peine que vous avez prise d'aller vous casser le nez chez Miss Solange, qui a eu beaucoup de regret de ne pas vous voir. Adieu, cher bon ami, soignez-vous selon la méthode Papet le plus possible, que nous vous retrouvions comme nous vous avons laissé.

Nous vous embrassons tendrement tous les trois, et Polite vous dit mille bêtises et amitiés de cœur.

G.S. »

La confession de ce mal-être peut nous ramener à l'ethos de l'écrivain romantique, qui ressort ici plus que jamais. En effet, des formules telles que « je n'existe plus », « je suis morte », « suicidée volontairement », « le salutaire repos de la mort », « ne rien vouloir » révèlent des sentiments typiques du mal du siècle, thème du romantisme de la première vague qui anticipe le spleen. Ainsi, même si Sand est née en 1804, rien ne l'empêche de se projeter sous l'Ancien Régime et de clamer que « [S]on idéal n'est plus dans [s]a vie réelle. Il est dans un autre monde, un autre siècle ». Car la Révolution n'est pas que la victoire du peuple, mais aussi

celle du matérialisme, qui dépossède de toute spiritualité. Il n'est donc pas étonnant de trouver une mention explicite du suicide, un leitmotiv romantique qui n'est pas sans rappeler la longue confession de René, personnage éponyme de Chateaubriand : « J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'était un grand crime ».

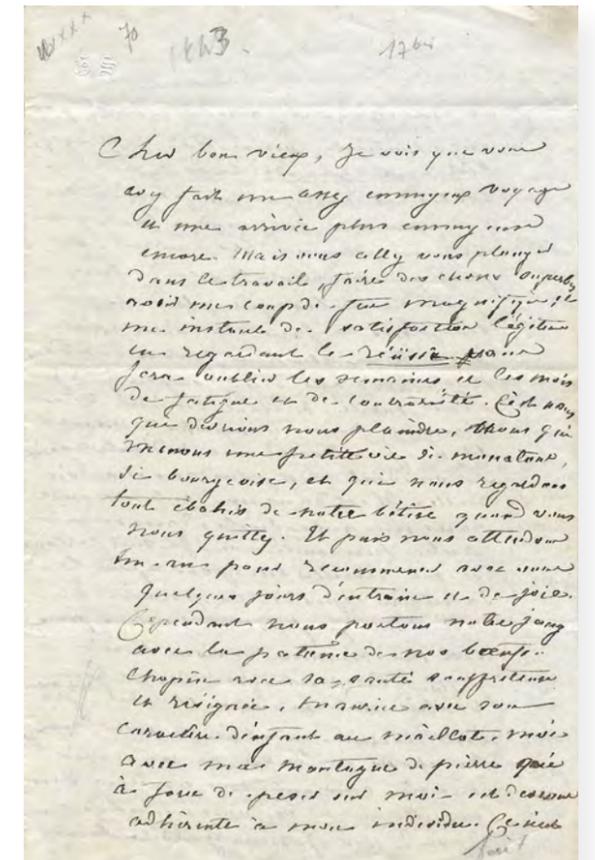
Bouleversant témoignage de l'indéfectible amitié entre la romancière et le peintre.

Ils échangèrent l'une des plus belles correspondances du XIXe siècle.

Référence :  
George Sand – Correspondance, éd. Lubin, t. VI, p. 218-220, lettre n°2699

Provenance :  
Achille Piron (légataire universel de Delacroix)  
Marc Lolié

« Bref, je n'existe plus, je vous l'ai dit.  
Il y a trois ans bien comptés que je suis morte,  
m'étant suicidée volontairement pour m'empêcher  
de mourir et ne pas trainer une ridicule agonie.  
Mon idéal n'est plus dans ma vie réelle »



## 67. Henri de TOULOUSE-LAUTREC (1864-1901)

Lettre autographe signée « Your boy H » à sa mère Adèle Zoë Tapié de Céleyran  
[Villiers-sur-Morin, automne 1886], 4 p. in-12

**Superbe lettre immersive dans l'art de Toulouse-Lautrec, alors en pleine décoration de l'auberge de Villiers-sur-Morin – Le peintre dévoile le projet qu'il a mis en place pour aller embrasser Louis Anquetin et Claude Monet en Normandie puis développe sur un ton poétique ses désillusions et consolations artistiques**

« Ma chère Maman

*Je suis dans la béatitude d'un pays frais. Après cinq jours de farniente je me suis enchargé dans une décoration de l'auberge de Villiers sur Morin. Au grand plaisir du patron de l'établissement qui me paie à boire toute la journée. Je voltige d'échelle en échelle.. et suis très content. Je vous remercie au nom de Grenier de votre hospitalité charmante. Nous viendrons vers le 25,26,27, approximativement.*

*Le Courrier Français me fait toujours des avances, et son dossier est toujours en train. Je tâcherai d'aller à Rivaulde, sans lacher Grenier. Car voici notre plan. A la fin de la semaine prochaine nous allons en Normandie embrasser [Louis] Anquetin et Claude Monet. De là nous repassons par Paris. [Albert] Grenier revient embrasser la femme de ses pensées, (pendant ce temps je vais à Rivaulde) [...] Mon plan de travailler tout l'été et reposer l'hiver a raté complètement. Les intempéries, et ma rousse [Suzanne Valadon] m'ont assez énérvé.. je m'allège en canotant ferme entre les moulins de Villiers, qui ressemblent à des fusains de demoiselle.*

*Je vous embrasse et vous prie d'en faire autant avec bonne-maman [Léonce Tapié de Céleyran].*

Your boy

H »

Toulouse-Lautrec, Lili et Albert Grenier – lui-même peintre – se fréquente dans les cabarets et ateliers de la butte Montmartre. Le peintre séjourne dès l'été 1886 chez le couple, propriétaire d'une auberge à Villiers-sur-Morin, en Seine-et-Marne. Les Grenier y invitent leurs amis, anciens de l'atelier de Fernand Cormon : Louis Anquetin, Henri de Toulouse-Lautrec, Émile Bernard, Vincent van Gogh. Ils apportent à Villiers les fêtes parisiennes – ce qui vaut à Villiers-sur-Morin le surnom de « Vallée des peintres ».

Comme évoqué dans la lettre, Toulouse-Lautrec alterne en effet à cette époque les séjours chez Louis Anquetin, à Étrepagny, en Normandie, et chez Albert Grenier, à Villiers-sur-Morin.

Après avoir emménagé dans la même maison que celle de Toulouse-Lautrec, Suzanne Valadon (pseudonyme de Marie-Clémentine Valadon) devient le modèle du peintre mais aussi sa maîtresse. C'est elle qu'il désigne familièrement « ma rousse », à la fin de la lettre. Il fera d'elle, entre autres, le célèbre portrait intitulé *Gueule de bois*. Elle l'accompagne pendant ses escapades nocturnes.

Lettre inédite

« Je voltige d'échelle en échelle »

[Villiers-sur-Morin, automne 1886]

Ma chère maman,

Je suis dans la béatitude d'un pays frais. après cinq jours de farniente je me suis enchargé dans une décoration de l'auberge de Villiers sur Morin. au grand plaisir du patron de l'établissement qui me paie à boire toute la journée. Je voltige d'échelle en échelle.. et suis très content. Je vous remercie au nom de Grenier de votre hospitalité charmante. Nous viendrons vers le 25,26,27, approximativement.

Le Courrier Français me fait toujours des avances, et son dossier est toujours en train. Je tâcherai d'aller à Rivaulde, sans lacher Grenier. Car voici notre plan. A la fin de la semaine prochaine nous allons en Normandie embrasser [Louis] Anquetin et Claude Monet. De là nous repassons par Paris. [Albert] Grenier revient embrasser la femme de ses pensées, (pendant ce temps je vais à Rivaulde) [...] Mon plan de travailler tout l'été et reposer l'hiver a raté complètement. Les intempéries, et ma rousse [Suzanne Valadon] m'ont assez énérvé.. je m'allège en canotant ferme entre les moulins de Villiers, qui ressemblent à des fusains de demoiselle.

Je vous embrasse et vous prie d'en faire autant avec bonne-maman [Léonce Tapié de Céleyran].

Your boy  
H »

## 68. Paul VERLAINE (1844-1896)

Lettre autographe signée « P. Verlaine », enrichie d'un poème autographe signé à Émile Bally  
 Paris, 31 janvier 1894, 3 p. in-12  
 Fentes au plis

Récemment revenu de sa dernière tournée de conférences en Angleterre, Verlaine annonce sa rupture avec sa maîtresse Philomène Boudin, dite Esther, et joint le sonnet « Toast » à son courrier

« Cher Monsieur Bally,  
 Il y a longtemps que je me promets de vous écrire. J'en ai été empêché par toutes sortes d'ennuis dont... une séparation d'avec une personne de qui le caractère ne cadrerait plus avec le mien [Philomène Boudin] et une petite, mais très agaçante reprise de mon mal de jambe.  
 J'espère que nous saurons vous trouver en meilleure santé que moi.  
 Quand comptez-vous passer par Paris ? Il serait exquis pour l'époque à laquelle je dois aller « lecturer » : Genève, Lausanne et Fribourg correspondit avec celle de votre « tour » dans votre pays.  
 En parlant de « tour », Mr [Théodore] London vous a-t-il communiqué mon article du Figaro intitulé : Un tour à Londres ?  
 Je vous envoie un petit poème que vous voudrez bien remettre à Mr London avec tous [mes] compliments à lui, à sa sœur et à son frère – et un sonnet que je vous prie d'agréer.  
 [...] Je vous serre la main.  
 P. Verlaine  
 187 rue St Jacques »

[Sur un feuillet séparé, Verlaine dédit son poème Toast à son correspondant]

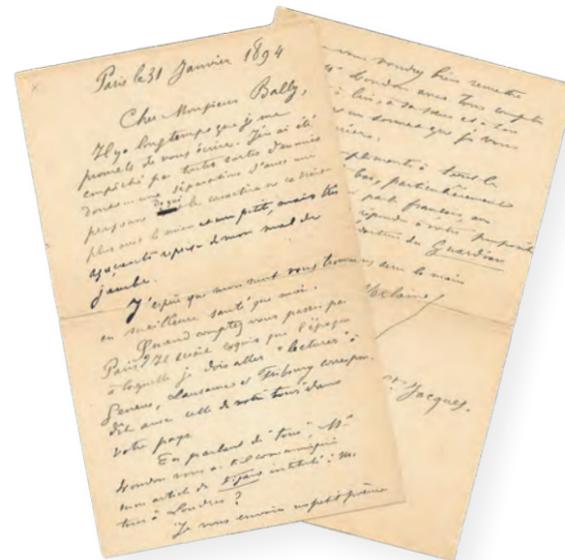
« Toast.  
 à S. Em. Bally  
 Or vous m'aviez parlé français.  
 Je vous en aime d'autant mieux  
 Que vous êtes un Français vieux  
 Puisque Genevois, et je sais

Qu'en ces lieux où j'eus un succès  
 Immérité même es milieux  
 Où les paradoxes sont dieux  
 Mieux en français qu'en tels accès

Plus accessibles Racine  
 Qu'on ne le croit en tel endroit...  
 Et je vous pousse ce coup droit :

« Prosit » à la langue divine  
 Que je parle et que nous parlons  
 « Prosit » à nous en des toasts longs !

30 Janvier 1894  
 P. Verlaine »



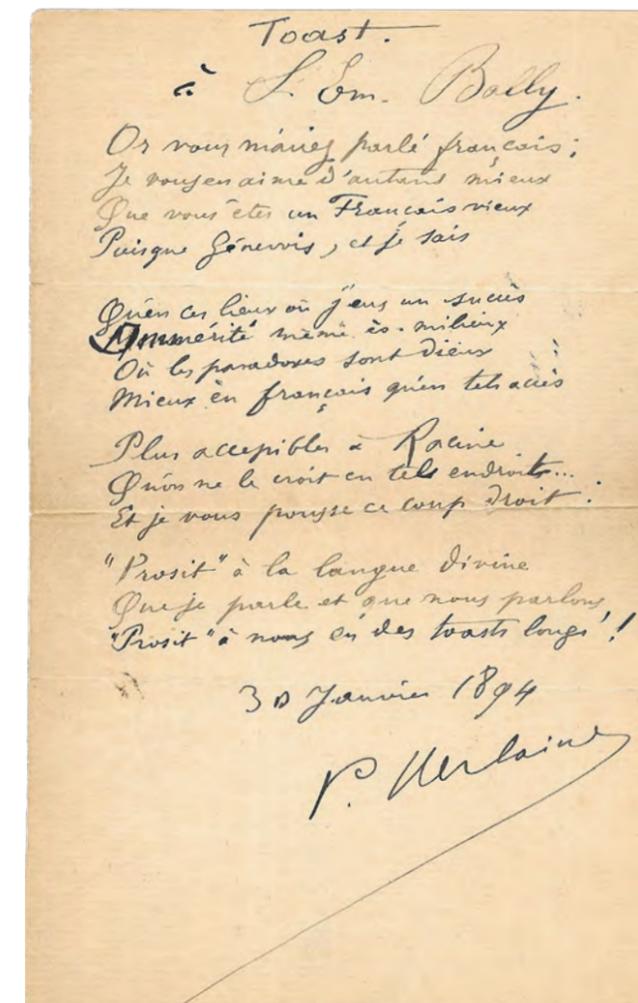
Eugénie Krantz, l'autre maîtresse de Verlaine, éclaire ce dernier sur les infidélités de Philomène Boudin durant l'année 1893. Il envisageait sérieusement de l'épouser. Leur rupture prendra effet en décembre 1893. Le poète s'installe alors avec Eugénie au 187, rue Saint-Jacques, dans une modeste chambre au cinquième étage.

Émile Bally, professeur genevois, sert d'interprète à Verlaine lors de sa tournée de conférences en Angleterre. Il fait partie du groupe d'artistes et de jeunes poètes qui a accueilli Verlaine, aux côtés, entre autres, de Théodore London, jeune pasteur.

Le poème « Toast » figure dans *Poèmes divers*. On note une variante avec le sonnet publié, au début du premier tercet : « Plus accessibles à Racine » devient « Inaccessibles à Racine »

Références :  
 Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, éd. Le Dantec, Pléiade, p. 1013  
 Paul Verlaine, *Critique et conférences - Œuvres posthumes III*, éd. A. Messein : *Ma visite à Londres*

« Je vous envoie un petit poème que vous voudrez bien remettre à Mr London »

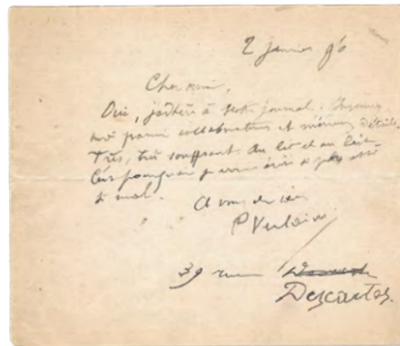


## 69. Paul VERLAINE (1844-1896)

Lettre autographe signée « P Verlaine » à Jules Rais  
[Paris] 39 rue Descartes, 2 janvier [18]96, 1 p. in-12° sur papier vergé  
Petites taches

L'une des dernières lettres de Verlaine, d'une écriture très fébrile, une semaine avant sa mort

« Très, très souffrant. Au lit et au lait »



« Cher ami,  
Oui, j'adhère à votre journal. Imprimez-moi parmi  
collaborateurs et m'écrivez détails!  
**Très, très souffrant. Au lit et au lait. C'est  
pourquoi je vous écris si peu et si mal.**  
A vous de cœur.  
P Verlaine  
39 rue Descartes »

Cette lettre est une réponse à une sollicitation de Jules Rais qui annonçait à Verlaine, dans un courrier de la fin de décembre 1895, la création imminente de la revue *L'Image* et invitait le poète à collaborer :

« J'en suis secrétaire de rédaction. Des graveurs sur bois l'illustreront afin de lutter contre les procédés industriels et de rendre au livre sa beauté de jadis. Goncourt, Zola [...] ont promis leur collaboration. Roger Marx en est. On annonce Huysmans, Geffroy, Descaves, Mendès, Barrès, etc. Des fonds permettront de faire appel aux grands en même temps que l'on accueillera les

jeunes. Votre adhésion serait des plus précieuses, votre nom une garantie de succès... »

Cette sollicitation affectueuse et admirative a probablement adouci les derniers jours du poète. Il trouve ici la force, en dépit d'une écriture très hésitante, d'y répondre favorablement. Il s'agit là de l'avant-dernier témoignage écrit qui nous soit parvenu de Verlaine (le dernier est une lettre du 4 janvier, adressée à Pierre Dauze), qui meurt six jours plus tard. Les missives envoyées par le poète après le 4 janvier seront de la main de sa maîtresse, Eugénie Krantz.

Référence :  
*Correspondance de Paul Verlaine* – Ad. Van Bever, Messin, t. III p. 300

## 70. Simone WEIL (1909-1943)

Lettre autographe signée « Simone Weil » à Henri Guilbeaux  
Auxerre [automne 1932], 1 p. in-4to oblongue  
Marge inférieure légèrement oblique, traces de pliures, quelques petites décharges d'encre

Très rare lettre de la philosophe témoignant son soutien indéfectible à ses camarades du Parti socialiste des travailleurs d'Allemagne, opposants au Komintern de Staline

« Cher camarade,  
Excusez-moi de vous écrire sans être connue de vous – j'ai connu [Paul] Frölich durant mon séjour d'un mois à Berlin (en août) – il m'avait donné une lettre pour vous, que votre détention au cherche-midi m'a empêchée de vous remettre.  
**Actuellement, je suis, bien entendu, extrêmement inquiète pour les camarades de Berlin, et notamment pour Frölich [...]** Avez-vous des nouvelles de lui ? Avez-vous une idée de la manière dont on pourrait en avoir ? **Je suis disposée à faire n'importe quoi de possible pour l'aider**, s'il se trouve avoir besoin d'une aide quelconque (argent ou autre chose).  
C'est [Marcel] Martinet qui m'a donné votre adresse – Je lui ai demandé de vous écrire pour vous assurer que vous pouvez avoir confiance en moi, et me dire tout ce que vous savez. Dites-moi aussi ce que vous croyez qu'on peut faire.  
Bien cordialement à vous  
Simone Weil  
34 rue de Preuilly  
Auxerre (Yonne) »

Paul Frölich (1884-1953) est un journaliste et dirigeant socialiste-révolutionnaire et communiste allemand. En 1922 il publie une brochure en français : *La Terreur blanche en Allemagne* (Petite bibliothèque communiste, Paris). Il est l'un des dirigeants du K.P.D. (Kommunistische Partei Deutschlands), avant de créer le Sozial Arbeiter Partei (S.A.P.). Élu député au Reichstag (1921-1924 puis 1928-1930), il est arrêté en 1933 et détenu en camp de concentration pendant neuf mois (Simone Weil, qui va jusqu'à fomenter des plans d'évasion pour son camarade, lui envoie de l'argent pour payer un avocat).

Les « camarades » de Berlin pour lesquels Simone Weil s'inquiète sont surtout les « oppositionnels » (soit ceux qui souhaitent un redressement du Parti communiste allemand) qu'elle a connus lors de son séjour, et qui luttent contre l'appareil du Parti du Komintern et de l'État russe. À son retour d'Allemagne, Simone Weil cherche à aider des réfugiés politiques qui ne font partie d'aucune des deux Internationales

et qui, par conséquent, ne bénéficiaient d'aucun secours. Elle organise ainsi nombre d'hébergements successifs chez ses parents (au grand désespoir de son père... qui acceptait toujours cependant).

« C'est Martinet qui m'a donné votre adresse »

Simone Weil rencontre Marcel Martinet (1887-1944), par le biais de Michel et Jeanne Alexandre, fondateurs des *Libres propos* et du *Journal d'Alain*, en 1921. Auteur des *Temps maudits* (1914-1916), Martinet est proche de l'équipe des *Libres Propos* et s'engage activement aux côtés des intellectuels antifascistes. En 1918 il fonde une revue pacifiste, *La Plèbe*. Premier directeur littéraire de *L'Humanité* (1921-1923), il renonce à ses fonctions et quitte le P.C.F. pour lutter avec le noyau de militants syndicalistes groupés par Pierre Monatte autour de *La Révolution prolétarienne*.

« Actuellement, je suis, bien entendu,  
extrêmement inquiète pour les camarades de Berlin »

travaux en quête pour  
aux autres groupements  
des nouvelles de lui ? ~~Se~~ Av  
Je suis disposé à faire  
vrai besoin d'une aide quel  
ne adresse - Je lui ai dem  
confiance en moi, et me  
3 - qu'on peut faire -  
cordialement à vous  
Simone Weil  
34 rue de Preuil

## 71. Émile ZOLA (1840-1902)

Lettre autographe signée « Emile Zola » à *L'Avenir national* [probablement à Henry Fouquier]  
Paris, le 12 juin 1865, 2 p. 1/2 in-8 à en-tête de la Librairie Hachette & Cie

Belle lettre inédite du jeune Zola sous forme de supplique dans le but de faire publier ses  
articles et ses *Contes à Ninon*

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>e</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

Paris, le 12 juin 65

Cher monsieur,

Vous m'avez accueilli avec tant de  
bienveillance que je me crois autorisé  
à réclamer un service de votre bonté.

Depuis longtemps, je frappe à la  
porte de *L'Avenir national*, qui est  
bien lente à s'ouvrir. En ce moment  
même, M. Peyrat a un article de  
moi entre les mains, dont je ne  
sais encore quelles seront les destinées.

Vous avez bien voulu me promettre  
votre appui, et je me recommande  
à vous. Je sais que vous avez pour  
mission d'encourager les jeunes  
gens, et vous m'avez dit en outre

« Cher monsieur,  
Vous m'avez accueilli avec tant de bienveillance que je me crois  
autorisé à réclamer un service de votre bonté.  
**Depuis longtemps, je frappe à la porte de *L'Avenir national*, qui est bien lente à s'ouvrir. En ce moment même,  
M. Peyrat a un article de moi entre les mains, dont je ne sais encore quelles seront les destinées.**  
Vous avez bien voulu me promettre votre appui, et je me  
recommande à vous. Je sais que vous avez pour mission  
d'encourager les jeunes gens et que vous m'avez dit en outre  
[...]. **Veillez donc avoir l'extrême obligeance de m'aider  
un peu dans ma lutte, et de m'obtenir une réponse que je n'ose  
aller chercher moi-même.**  
Je ne sais si je dois vous demander un second service. **Je me  
hasarde à vous dire bien bas que je vous serais très  
reconnaisant si vous aviez l'occasion de dire un jour  
quelques mots de mes *Contes* [à Ninon] dans *L'Avenir* qui  
m'en a point encore parlé.**  
Veillez, je vous prie, pardonner mes importunités et me croire  
votre tout dévoué et votre tout reconnaissant  
Emile Zola »

Il semblerait que la présente lettre soit adressée à Henry  
Fouquier avec qui Zola est alors en relation. Fouquier fait en  
effet partie de l'équipe de *L'Avenir national* dont A. Peyrat est  
le directeur et rédacteur en chef. Zola ne publiera que bien  
tard des articles dans ce journal, en 1873.

L'itinéraire littéraire d'Émile Zola est initialement marqué  
par une hésitation et une recherche qui reflète un parcours  
d'autodidacte à la suite d'une scolarité difficile. Il est  
remarqué chez Hachette après avoir livré un poème, puis  
embauché par la maison comme commis où il occupe

finalement un emploi équivalent à celui des attachés de  
presse modernes.

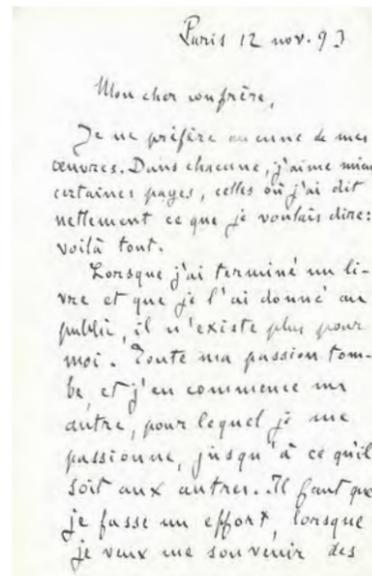
Son premier ouvrage publié est un recueil de contes, *Les  
Contes à Ninon*, dont la substance a pour origine des textes  
écrits dès 1859, l'écrivain était alors souffrant. Le Zola de  
vingt ans s'y exprime, déjà avec talent, sous une forme facile  
à publier dans la presse et dont l'administration impériale  
est friande.

Zola commence l'année suivante la rédaction de son premier  
grand succès littéraire : *Thérèse Raquin*

## 72. Émile ZOLA (1840-1902)

Lettre autographe signée « Emile Zola » à un confrère  
Paris, 12 novembre [18]93, 1 p. 1/2 in-8  
Traces de pliures d'époque, ancienne trace de montage, quelques petites taches

Magnifique lettre, presque entièrement inédite, écrite à la clôture de la saga des *Rougon-Macquart*  
Zola y explique avec pertinence et sensibilité ne plus posséder ses livres une fois parus et évoque par une superbe métaphore ce qu'ils représentent des années après



« Mon cher confrère,  
**Je ne préfère aucune de mes œuvres.** Dans chacune, j'aime mieux certaines pages, celles où j'ai dit nettement ce que je voulais dire : voilà tout.  
**Lorsque j'ai terminé un livre et que je l'ai donné au public, il n'existe plus pour moi. Toute ma passion tombe,** et j'en commence un autre, pour lequel je me passionne, jusqu'à ce qu'il soit aux autres. Il faut que je fasse un effort, lorsque je veux me souvenir des romans, hélas ! trop nombreux que j'ai écrits. **Ce sont comme des tombes de parents et d'amis, autrefois bien chers, sur lesquelles il me serait trop triste d'aller m'attendrir.**  
Cordialement à vous.  
Emile Zola »

La saga des *Rougon-Macquart* arrive à son terme avec la publication, chez Charpentier, du *Docteur Pascal*, au printemps 1893. Déjà très populaires à l'époque de leur parution, la plupart des romans de la saga entrent dans la légende. Parmi les plus célèbres, on compte *Germinal*, *Nana* ou encore *L'Assommoir*. Au total, vingt romans sont écrits et publiés entre 1870 et 1893.

Zola répond ici vraisemblablement à un confrère journaliste désirant faire un article sur l'ensemble de la saga et ce qu'elle représente à ses yeux.

Un résumé de la lettre et la citation d'une phrase sont publiés dans le tome VIII de la correspondance, à partir d'un extrait de catalogue :

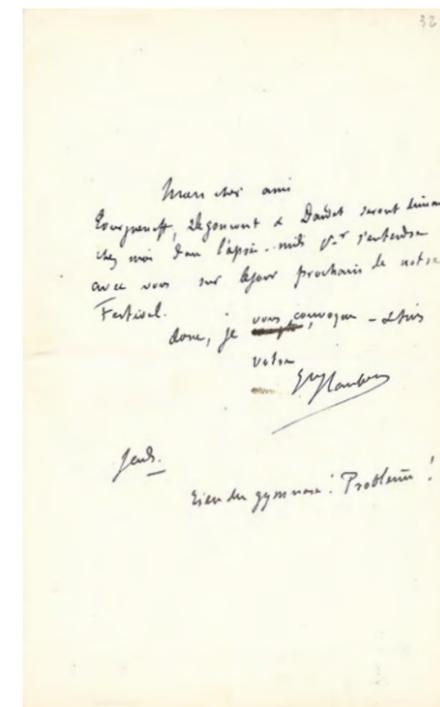
Références :  
Extrait, catalogue de la librairie Charavay, n° 6599  
Zola - *Correspondance* - t. VIII (Presses de l'Université de Montréal / Editions du CNRS, 1991)

## 73. [ZOLA] Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Lettre autographe signée « Votre Gve Flaubert » à Emile Zola  
[Paris, 17 décembre 1874], 1 p. in-8°  
Ancienne trace de montage

Convocation au sommet pour le prochain dîner du « groupe des cinq »

« *Tourgueneff, de Goncourt & Daudet*  
*seront dimanche chez moi* »



« Mon cher ami,  
**Tourgueneff, de Goncourt & Daudet sont dimanche chez moi** dans l'après-midi pour s'entendre avec vous sur le jour prochain de notre festival.  
**Donc je vous convoque** – & suis  
Votre  
Gve Flaubert  
Jeudi  
Rien du gymnase ! Problème ! »

Le premier dîner de cet entre soi fut le *dîner Flaubert*, appelé ensuite « *dîner des Auteurs sifflés* » ou « *dîner des Cinq* », qui eut lieu le 14 avril 1874. Les Cinq – Goncourt, Flaubert, Zola, Tourgueniev et Daudet – se retrouvèrent d'abord dans divers restaurants, puis, plus tard, chez l'un d'entre eux. Tout à la fois cénacle de la bonne chère, réunion d'amis et tribune littéraire, ce groupe des cinq se retrouve autour de repas qui sont autant de moments de vie, de rires et d'excès.

La mort de Flaubert, en mai 1880, brisa la sociabilité du groupe, qui eut peine à se reconstituer.

Référence :  
Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. J. Bruneau, Pléiade, t. IV, p. 897

## 74. [ZOLA] Gustave FLAUBERT (1821-1880)

Lettre autographe signée « Votre vieux Gve Flaubert » à Emile Zola  
Croisset, dimanche [15 février 1880], 3 p. in-8°

### Réaction à chaud de Flaubert après sa lecture de *Nana*

« Mon cher Zola,

**J'ai passé hier toute la journée jusqu'à 11 h. 1/2 du soir à lire *Nana*. – Je n'en ai pas dormi cette nuit, & j'« en demeure stupide ».**

**Nom de Dieu ! quelles couilles vous avez ! quelles boules !**

**S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare & de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages ! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent ; et la fin, la mort de *Nana*, est *micHELANGEESQUE* !**

Un livre énorme, mon bon !

Voici les p. que j'ai *cornées* (dans l'excès de mon enthousiasme, – & à une première lecture)

33.		(82, 87, un peu de longueur ?	
45, 46.		ou plutôt de lenteur.)	51-52. 134.
79.	141.		205. Mignon ! avec ses
105.	146.		filles ! ineffable de
108.	156.		Beauté !
126.	<u>173</u>		
130.	192 (adorable)		
	195 <i>id.</i>		

La vision de Me d'Anglars !

239.

256. Mais ce qui précède : la nuit passée dans les rues est moins personnelle. – Il était du reste, le plan donné, impossible de faire autrement. Car il fallait amener le « couchons-nous » – qui est excellent.

Tout ce qui regarde Fontan, parfait.

295.

Tout le ch. X.

377 ! « viens donc ! viens donc ! »

*N.B.* 401 « entre Le Havre & Trouville », impossible ! mettez *Honfleur* –

415. plein de grandeur, épique, sublime !

427. La paternité de tous ces messieurs, adorable.

459.

**Le suicide de Georges & sa mère arrivant en même temps : ce n'est pas du mélodrame (bien que certainement on le le dira dira que c'en est). – Car l'effet résulte des caractères – & des événements ingénieusement combinés.**

**483. très grand, très gd !**

489-90. Comme c'est vrai & intense !

500.

504. rien de plus haut.

*XIV.* Au-dessus de tout ! – Oui ! nom de dieu ! sans pareil –

Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots *sal* grossiers, c'est possible. que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur » je le crois ! **Eh bien ? après ! merde pr les imbécilles ! – c'est nouveau en tout cas, & crânement fait !**

Le mot de Mignon « quel outil » & tout le caractère de Mignon, du reste, me *ravit*.

*Nana* tourne au Mythe, sans cesser d'être réelle. C'est Cette création est *Babylonienne*.

Dixi.

& là-dessus, je vous embrasse.

Votre vieux

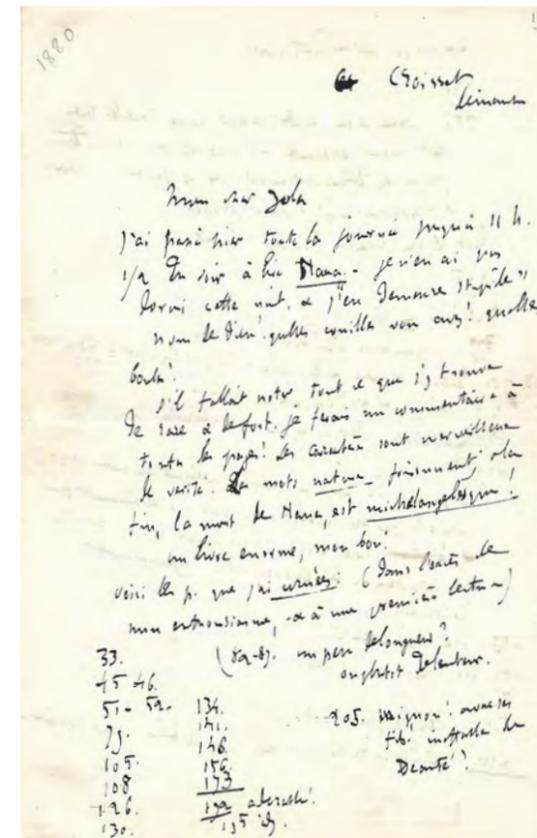
Gve Flaubert

**Dites à Charpentier de m'envoyer un exemplaire car je ne veux pas prêter le mien.**

Il doit être content, le jeune Charpentier ? voilà un petit succès assez chouette, il me semble ? »

Cette missive, dernière lettre majeure à caractère littéraire du « père des naturalistes » à son ami Zola, est écrite moins de deux mois avant sa mort. Flaubert se livre sans retenue à des commentaires d'une grande précision, tantôt élogieux, tantôt plus critiques, car il souhaite s'adresser avec franchise à son ami. Il va corner les pages de l'exemplaire envoyé par Zola quelque jours plus tôt, correspondant aux passages l'ayant particulièrement marqué. Véritables réactions d'artisan de l'écriture, les sentiments sont notés, les noms sont soulignés. Flaubert s'intéresse aux scènes, aux personnages secondaires, à la technique de la composition.

Célèbre lettre, reprise presque systématiquement dans les ouvrages dédiés aux deux écrivains.



« Nom de Dieu ! quelles couilles vous avez ! »

Référence :  
Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. J. Bruneau et Y. Leclerc, Pléiade, t. V, p. 883-884

Provenance :  
Ancienne collection Émile Zola, pièce 19.

## 75. Émile ZOLA (1840-1902)

Épreuves corrigées de son roman *La Bête humaine*

Paris, janvier 1890, 45 placards imprimés au recto, soit 38 in-plano, 5 in-folio et 2 in4°.

Excellent état de conservation à l'exception de quelques effrangements à la marge supérieure des premiers placards et quelques piqûres de rousseurs

**Précieux jeu complet d'épreuves abondamment corrigé de la main de Zola, pour l'édition originale de son chef-d'œuvre, *La Bête humaine***

### La Bête humaine en gestation

Les placards de ce jeu d'épreuves font état de l'avancée de l'auteur dans l'écriture de son chef-d'œuvre. Émile Zola s'est adonné à une relecture de toutes les lignes, affinant le style, caviardant et corrigeant pour une plus grande justesse de ton et de rythme. Ainsi, le tout est abondamment annoté, à l'exception des placards n°35 à 38. Les corrections les plus importantes se trouvent sur les placards n°2 à 13 et 40, qui correspondent aux chapitres I à IV et XI du roman. Aussi Georges Charpentier a-t-il ajouté des apostilles au crayon sur les vingt-neuf placards et deux mentions, demandant à Zola de respecter désormais la division paginée.

Ces épreuves présentent un état d'avancement intermédiaire entre le manuscrit et le texte publié. En témoignent certains extraits :

– « Roubaud, près de sa femme écoutait, en fixant également sur elle des yeux vacillants. Il y eut une minute de mortelle angoisse » devient « Près de sa femme, Roubaud écoutait, en fixant également sur elle ses gros yeux pâles » puis, dans la version définitive, « Près de sa femme, Roubaud écoutait, en fixant sur elle ses gros yeux vifs ».

– « Seulement, ce matin-là, Roubaud dut reprendre haleine, comme si sa respiration lui manquait, à la suite d'un saisissement inutile. Il hésitait, il chercha avant de se rappeler ce que lui avait dit son collègue » devient « Seulement, ce matin-là, Roubaud, hésitant, dut chercher, avant de se rappeler ce que lui avait dit son collègue ».

Notons également le grand soin accordé à la typographie, preuve d'une relecture méticuleuse et exigeante.

Le placard n°40 comprend un ajout important de dix-sept lignes, dans lesquelles l'auteur naturaliste valse avec le registre lyrique. Amour et mort s'invitent :

« – Dis, mon chéri, pourquoi donc ai-je peur ? Sais-tu, toi, quelque chose qui me menace ?

– Non, non, sois tranquille, rien ne te menace.

– C'est que tout mon corps tremble, par moments. Il y a, derrière moi, un continuel danger, que je ne vois pas, mais que je sens bien... Pourquoi donc ai-je peur ?

– Non, non, n'aie pas peur... Je t'aime, je ne laisserai jamais personne te faire du mal... Vois, comme cela est bon d'être ainsi, l'un dans l'autre !

Il y eut un silence délicieux. »

### Le roman

*La Bête humaine*, dix-septième volet de la saga des *Rougon-Macquart*, est composé entre mai 1889 et janvier 1890 et sort en librairie chez Georges Charpentier la première semaine de mars 1890, après une parution en feuilleton dans un hebdomadaire, *La Vie populaire*, du 14 novembre 1889 au 2 mars 1890. Comme *Germinal* (1885), le roman cible un aspect de la sphère industrielle et prolétaire de la fin du XIXe siècle.

Dans ce récit judiciaire, les principaux personnages sont des meurtriers. Émile Zola a amalgamé plusieurs faits divers bien réels, dont probablement les crimes de « Jack l'éventreur », brossant une fresque pessimiste, violente et monstrueuse, où l'on se tue pour des motifs aussi divers que la cupidité, la jalousie ou même la folie héréditaire. En menant cette narration et s'interrogeant sur le remords, il inscrit son œuvre dans les discussions contemporaines sur le sens moral et social des crimes. Il a nourri son travail de la lecture de *Crime et châtiment* de Dostoïevski (traduction française parue en 1885) et d'ouvrages de criminologie de Cesare Lombroso, Prosper Lucas et Gabriel Tarde. Il en profite pour faire la satire d'une magistrature inféodée au pouvoir, incarné par le personnage du juge Denizet. L'erreur judiciaire, que celui-ci commet souligne les limites de la justice rendue par les hommes et l'impossible infaillibilité de toute méthode rationnelle.

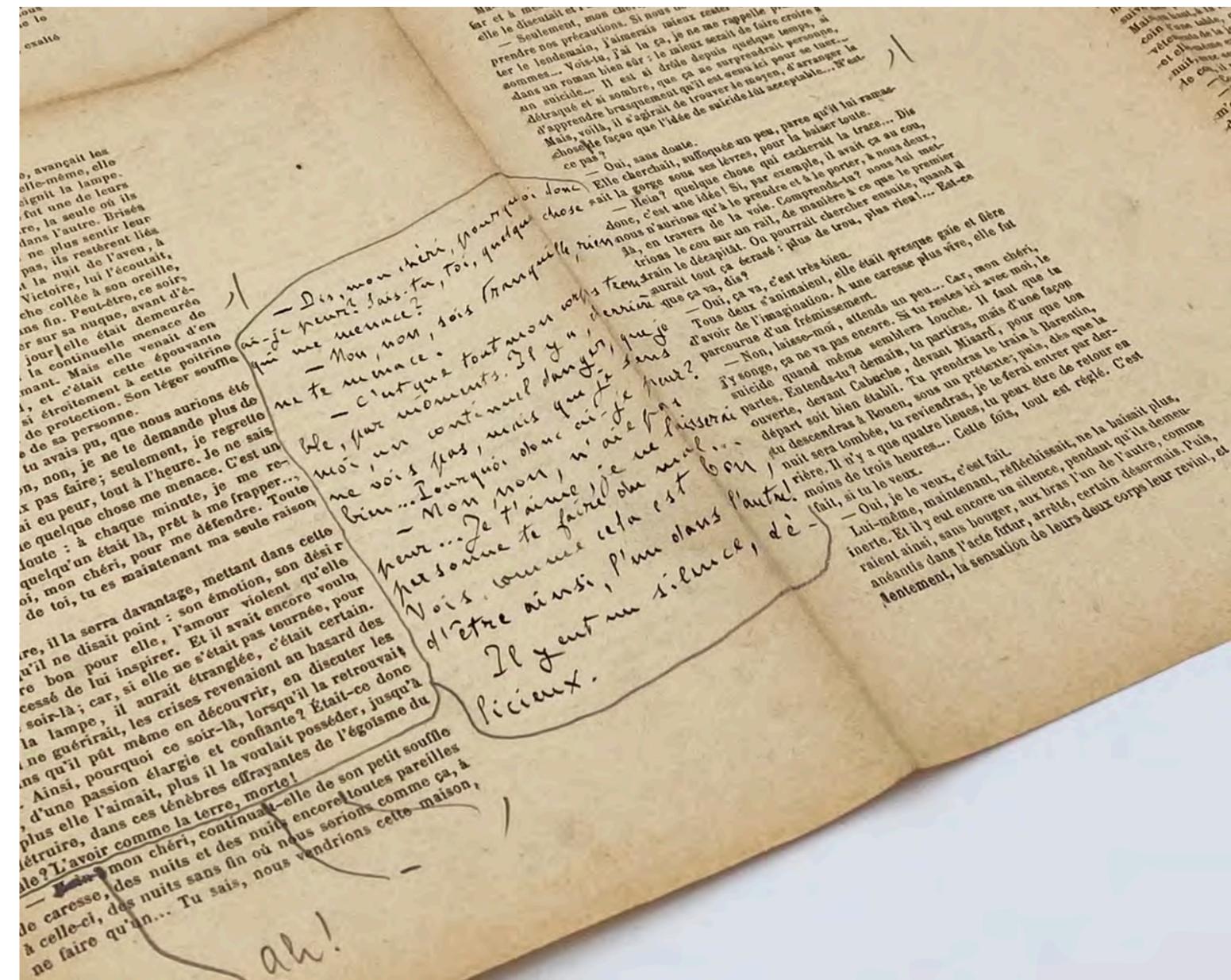
Le lecteur est saisi par la rencontre entre tradition et modernité, par l'alliage époustouffant entre archaïsme des instincts et avancée technique. La locomotive prend des traits humains et devient un individu à part entière, jusqu'à la tragique « bête aveugle et sourde qu'on aurait lâchée parmi la mort ».

Enfin, à cette part lyrique s'ajoute une dimension fantastique, ainsi que l'explique Henri Mitterrand : « *La Bête humaine survit par ses aspects fantastiques, par l'intensité de ses leitmotifs et de ses rythmes, et par la perfection de quelques-unes de ses pages – les dernières, par exemple – où s'harmonisent étonnamment les extravagances de l'action et la modernité baroque du décor* ».

Les reliques littéraires d'Émile Zola sont très rares en mains privées. En effet, selon le vœu du romancier, Alexandrine Zola, son épouse, a placé la quasi-totalité de ses documents manuscrits sous la garde de la nation en 1904. Ainsi, c'est à la BNF que se trouvent les précieux dossiers et une grande partie des épreuves corrigées des *Rougon-Macquart* et des *Trois Villes*.

Ce jeu d'épreuves est demeuré inconnu à Henri Mitterrand pour son édition de *La Bête humaine* dans la Bibliothèque de la Pléiade (Paris, Gallimard, 1966, réédition 2021)

« Je t'aime »



# INDEX

1. Guillaume APOLLINAIRE
2. Guillaume APOLLINAIRE
3. Louis ARAGON
4. Louis ARAGON
5. Antonin ARTAUD
6. Antonin ARTAUD
  
7. Charles BAUDELAIRE
8. Charles BAUDELAIRE
9. [BAUDELAIRE] Gustave FLAUBERT
10. [BAUDELAIRE] Étienne CARJAT
11. Charles BAUDELAIRE
12. [BAUDELAIRE] Paul VERLAINE
13. Émilie de BEAUHARNAIS
14. Pierre-Augustin Caron de BEAUMARCHAIS
15. Simone de BEAUVOIR
16. Jacques-Nicolas BILLAUD-VARENNE
17. Georges BRAQUE
  
18. Lewis CARROLL
19. Louis-Ferdinand CÉLINE
20. Louis-Ferdinand CÉLINE
21. Blaise CENDRARS
22. Paul CÉZANNE
23. René CHAR
24. François-René de CHATEAUBRIAND
25. François-René de CHATEAUBRIAND
26. Jean COCTEAU
  
27. Salvador DALÍ
28. Edgar DEGAS
29. André DERAÏN
30. Fiodor DOSTOÏEVSKI
  
31. Paul ÉLUARD
  
32. Gustave FLAUBERT
33. Gustave FLAUBERT
  
34. Federico GARCÍA LORCA
35. Paul GAUGUIN
36. Théophile GAUTIER
37. Jean GENET
  
38. [HUGO] Juliette DROUET
39. Victor HUGO
  
40. Alfred JARRY
  
41. Jack KEROUAC
  
42. Franz LISZT
43. Jack LONDON
  
44. Maria MALIBRAN
45. André MALRAUX
46. Jean-Paul MARAT
47. Roger MARTIN DU GARD
48. Guy de MAUPASSANT
49. Jean MERMOZ
50. Amedeo MODIGLIANI
51. Eugénie de MONTIJO, Impératrice
  
52. Irène NÉMIROVSKY
53. Gérard de NERVAL
54. Gérard de NERVAL
  
55. Benjamin PERET
56. Jean POTOCKI
  
57. Rainer Maria RILKE
58. [RIMBAUD] Paul VERLAINE
59. [RIMBAUD] Paul VERLAINE
60. [RIMBAUD] Paul VERLAINE
61. [RIMBAUD] René CHAR
62. Arthur RIMBAUD
63. Arthur RIMBAUD
  
64. Camille SAINT-SAENS
65. George SAND
66. George SAND
  
67. Henri de TOULOUSE-LAUTREC
  
68. Paul VERLAINE
69. Paul VERLAINE
70. Simone WEIL
  
71. Émile ZOLA
72. Émile ZOLA
73. [ZOLA] Gustave FLAUBERT
74. [ZOLA] Gustave FLAUBERT
75. Émile ZOLA

Nous tenons à remercier :  
Claude Debon, André Guyaux, Olivier Bivort, Alain Pagès et Élodie Bloch  
qui ont contribué à l'élaboration du présent catalogue

Achévé d'imprimer en septembre 2022 en 400 exemplaires